CRIQUETTE

1956

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

É CONSTANTIN, 51e édition.....	1	vol.
ASION, souvenirs et récits, 13e édition.....	1	—
ME ET MONSIEUR CARDINAL, 33e édition.	1	—
ARIAGE D'AMOUR, 23e édition.....	1	—
PETITES CARDINAL, 23e édition.....	1	—

MERIE D. BARDIN ET Cie, A SAINT-GERMAIN —2305-83.

Rev. A. I. 1878

LUDOVIC HALÉVY

163 578

CRIQUETTE



43989

Donația Th. Rosetti

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1883

Droits de reproduction et de traduction réservés.

CONTROL 1953

Bibl
Col. 42421

RC81/09

B.C.U.-Bucuresti
C43989

CRIQUETTE

I

Dans les premiers jours d'avril 1859, sur la place de la mairie de Belleville, les petites filles sortaient de l'école, en désordre, en tumulte, avec des cris aigus. Une dispute éclata tout d'un coup, suivie d'un combat. Une grande avait renversé une pauvre petiote qui pleurait et se débattait. Toutes les autres faisaient cercle, et méchamment s'amusaient du spectacle.

Un patronnet passait par là, une manne vide sur la tête. Il s'approche, brise le cercle, pose sa manne par terre, arrache la petite des mains de la grande, et fièrement :

— La première qui y touche, je ne lui dis que ça !

Le patronnet avait l'air résolu ; personne ne broncha.

— Viens ! dit-il à la petite.

Mais elle était en colère, et elle avait du cœur... Elle fit un mouvement pour se rejeter sur la grande.

— Pas de ça ! Pas de ça ! dit le patronnet. Allons, viens...

Il l'emmena, et, tout en descendant la rue de Paris, ils causèrent.

— Où demeures-tu ?

— Pas bien loin ; rue de Tourtille, au numéro 7.

— Je vais te reconduire... Elle est là qui nous suit, la grande lâche, elle te guigne... Elle te repincerait... Chez ta maman, tu demeures ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Elle vend des pommes, sous une porte cochère, des pommes en hiver et des fleurs en été... Et toi, où demeures-tu ? Chez ta maman aussi ?

— Je n'ai pas de maman.

— Chez ton papa, alors ?

— Pas de papa non plus.

— Ils sont morts ?

— Faut croire... Je n'en ai jamais eu.

— Quel âge as-tu ?

— Douze ans... Et toi ?

— Moi, dix... Tu es pâtissier ?

— Je suis patronnet chez le pâtissier, rue de Paris, près des omnibus.

— Et tu gagnes déjà ?

— Oh ! pas des mille et des cent... Dix francs

par mois... Mais je suis logé, nourri et habillé. Alors, avec mes dix francs, je peux acheter des pièces de théâtre... à quatre sous... Plus tard, quand je serai grand, je serai acteur.

— Les acteurs... c'est ceux qui jouent dans les théâtres?

— Oui... Y es-tu allée, au théâtre?

— Jamais.

— Moi, sept fois... à Belleville, avec des camarades, et une fois à l'Ambigu... J'ai vu des drames... C'est beau, les drames! On se bat, on se tue!... Tiens, te voilà chez toi... Au revoir!

— Comment t'appelles-tu?

— Pascal... Et toi?

— Moi... Céline... Mais maman m'appelle Criquette.

— Criquette, c'est plus drôle... J'aime mieux ça que Céline... Au revoir, Criquette!...

— Au revoir, Pascal!... Dis donc, veux-tu être amis ensemble? Le dimanche, je ne vais pas à l'école. Viens me voir... Nous jouerons.

— Oh! je ne peux pas. Le dimanche, je vais vendre des gâteaux pour le patron, sur les boulevards... dans les promenades... Mais, dans la semaine, quand je passerai, après l'école, je regarderai si tu es là... Au revoir, Criquette!

— Au revoir, Pascal!

Elle était bien nommée, Criquette.... Toute maigrichonne, toute pâlotte, toute fluette, mais avec un air de hardiesse et d'intelligence; de grands

yeux noirs éclairaient son visage étiolé de petite faubourienne de Belleville. La mère de Criquette, la marchande de pommes et de fleurs, vivait misérablement, après avoir connu des jours moins rigoureux. Le père, Louis Brinquart, était un peintre en bâtiment, un bon ouvrier, qui travaillait tous les jours, n'allait jamais au cabaret, aimait sa femme, adorait sa petite fille... Trois ans auparavant, il s'était tué raide, en tombant à la renverse sur le pavé, du haut d'un échafaudage. Ses camarades lui firent la conduite, puis, en sortant du cimetière, allèrent s'attabler dans un cabaret. La mère prit sa petite par la main et s'en retourna à Belleville, sous la neige, le long des boulevards extérieurs.

Un matin, au lever du jour, dans le courant de l'hiver de 1828, des maçons qui allaient à leur travail avaient trouvé quelque chose, roulé dans un vieux numéro de journal illustré, au coin du faubourg Saint-Antoine et de la rue Saint-Maur ; ils avaient porté ce quelque chose chez le commissaire de police : c'était un enfant du sexe féminin, un petit paquet de chair humaine, tout glacé, tout marbré, tout bleui par le froid. Pourquoi des enfants ont-ils tant de peine à vivre, et d'autres tant de peine à mourir? Ce quelque chose vécut et devint la pauvre femme qui, après trente années écoulées, se retrouvait ce qu'elle avait été à sa première heure : seule au monde, absolument seule. En souvenir de ces courtes années de repos, —

pour les pauvres gens, le repos, c'est le bonheur, — il ne lui restait plus qu'une méchante photographie de dix sous, le portrait de *son homme*, fait, presque au lendemain du mariage, dans une baraque foraine, à la fête de Neuilly... Et ce portrait déjà pâlissait, s'effaçait.

Brinquart laissait quatre cent cinquante francs, économisés sou à sou, placés à la caisse d'épargne. « Pour que la petite ne pâtisse pas, disait-il, s'il y a du chômage. » Ce chômage fut la mort... Les quatre cent cinquante francs furent bien vite dévorés. La pauvre femme essaya alors de ce petit commerce de fruits et de fleurs ; elle avait du courage, mais pas de force, pas de santé, la poitrine faible. Elle ne s'était jamais remise de ce grand froid qu'elle avait eu en venant au monde. Le métier était très dur ; il fallait aller à la Halle tous les matins, au petit jour, et revenir à Belleville, pliant sous le faix. Que de fois elle s'était assise sur le rebord du trottoir, lasse, exténuée, avant d'aborder la terrible montée de Belleville ! Des gens du quartier, souvent, lui donnaient un coup de main ; elle ne se plaignait jamais, se tirait d'affaire tant bien que mal, ne s'adressait au bureau de bienfaisance qu'à la dernière extrémité. C'était une résignée. Elle souffrait beaucoup de ne pouvoir mieux nourrir sa petite Criquette. Du pain, de la soupe, des pommes de terre, presque jamais de viande... Depuis six années, elle vivait ainsi, un peu aidée par sa voisine la charbonnière, une excellente femme

qui n'était pas riche, mais qui avait le cœur compatissant. Les pauvres sont soutenus par les pauvres bien plus que par les riches.

Voilà donc quelle fut la première rencontre de Criquette et de Pascal ; et, le lendemain, à la sortie de l'école, le patronnet se trouvait là, sur la place de la mairie, guettant la petite. Elle arriva, portant son panier, ses livres de classe.

— Je t'attendais, lui dit Pascal. Je voulais voir si la grande n'allait pas te retomber dessus. Veux-tu te promener un peu?... J'ai le temps. Et puis, tiens, je t'ai apporté un gâteau. Le patron nous en donne quelquefois, des vieux qui restent. Allons... prends.

— S'il n'y en a qu'un, partageons.

— Non, c'est pour toi. J'en ai mangé un ce matin. Il est encore bon, n'est-ce pas?

— Oh! oui, répondit la petite, qui croquait le gâteau à belles dents.

— C'est un brave homme, notre patron; on est bien nourri. Et toi? pas trop? Elle est pauvre, ta maman?

— Oh! oui.

— Ça ne doit pas être un riche métier de vendre comme ça, sous une porte cochère?

— Oh! non.

— Je t'en apporterai quelquefois, des gâteaux, si tu les aimes.

— Oh! oui.

— Et même, il y a autre chose à quoi je pense

depuis hier. Il n'y a pas d'école, le dimanche. Tu pourrais venir avec moi. Je vendrais mes gâteaux ; toi, des fleurs. Ta maman t'en mettrait dans un petit panier. Tu es gentille, tu es drôle, tu plairais aux gens, j'en suis sûr. C'est important dans le commerce. Nous ferions des affaires.

— Oh ! elle ne voudra pas, maman, me laisser aller, comme ça, toute seule.

— Pas toute seule, avec moi ! Écoute... je vais lui demander, à ta maman... C'est après demain dimanche. Nous commencerions tout de suite.

La mère fit d'abord quelque résistance, mais Pascal fut éloquent et réussit à la convaincre.

— Allez chez mon patron, dit-il, informez-vous dans Belleville. Prenez des renseignements sur moi. Tout le monde me connaît. Et, n'ayez pas peur, je ferai bien attention à la petite. Nous n'irons pas dans Paris, c'est défendu... mais dans les environs, au lac Saint-Fargeau. Vous verrez que la petite vous rapportera, tous les dimanches, une pièce de quarante sous, et en vendant... pas en mendiant... Ça la promènera, ça l'amusera, ça lui fera du bien. C'est mauvais pour elle, de rester, le dimanche, dans cette vilaine rue. Et puis, ajouta-t-il avec un air de confiance et d'autorité, nous réussirons, madame Brinquart, nous réussirons !

Ils réussirent, en effet. Criquette, dès le premier dimanche, vendit toutes ses fleurs et les vendit très cher. Elle attirait la clientèle par sa petite mine amusante et hardie ; elle la retenait par son

babillage ; ses bouquets de violettes d'un sou disparaissaient comme par enchantement ; deux ou trois furent payés dix sous. Criquette revint avec une somme énorme : trois francs. Le petit ménage de Pascal et de Criquette devint très vite populaire dans Belleville ; à tel point que, au bout de deux mois, après neuf dimanches, tous fructueux, la recette, un jour, avait dépassé cinq francs, Pascal vint sérieusement *parler affaires* à madame Brinquart. Il lui demanda de lui confier Criquette, non seulement le dimanche, mais tous les jours de la semaine.

— Elle n'a plus besoin d'aller à l'école. Elle sait lire, écrire et compter. Un jour que nous étions un peu embrouillés dans notre argent, Criquette a pris un bout de papier et a fait deux grandes additions, sans se tromper d'un sou. Une femme n'a pas besoin d'en savoir plus que ça. Nous marchons si bien ensemble ! Elle me fait vendre mes gâteaux ; je lui fais vendre ses fleurs. Et puis, elle a des idées. Ainsi, tenez, dimanche dernier, à cinq heures, nous n'avions déjà plus de marchandises. Eh bien ! c'est elle, Criquette, qui a pensé à acheter, chez un épicier, des sucres d'orge et des croquets d'un sou que nous avons revendus deux sous. Voilà ce que c'est que le commerce !... et c'est comme ça que Criquette a pu dépasser cinq francs. Si vous saviez comme elle est maligne ! Elle ne perd pas son temps. Elle voit tout de suite ceux qui achèteront, ceux qui n'achèteront pas. Soyez pas mé-

fiante, madame Brinquart ; donnez-moi Criquette et, vous verrez, nous ferons fortune.

Criquette pria, supplia, promit d'être bien sage, de ne jamais quitter Pascal, de rentrer toujours avant la nuit. La mère se laissa fléchir. Une existence nouvelle commença pour les deux enfants, joyeuse et libre. Ils étaient leurs maîtres, ils travaillaient, gagnaient leur vie, voyaient s'étendre leur petite clientèle. Tout le monde, à Belleville et dans les environs, les connaissait et leur faisait bon accueil. Ils se sentaient un peu plus que des enfants, quand, le soir, ils faisaient *leur* recette et comptaient *leur* argent... Pascal était le chef de la communauté. Il était fier de protéger Criquette et Criquette était heureuse d'être protégée. Mais Pascal, en somme, faisait docilement toutes les volontés de Criquette. Quand Pascal disait : « Allons à gauche, » si Criquette répondait : « Allons à droite, » une querelle s'élevait. Mais la fin de la querelle était toujours la même : c'était Criquette, toujours, qui l'emportait.

Pendant trois mois, cette vie en plein air, dans une sorte de vagabondage actif et laborieux, leur parut délicieuse. Ils partaient dès le matin, couraient les rues de Belleville, puis gagnaient les prés Saint-Gervais, Romainville.

Les alentours de Paris ont bien changé d'aspect depuis un quart de siècle. A cette époque, de ce côté, les fortifications franchies, la campagne tout aussitôt commençait. Une campagne grêle et pau-

vre, mais la campagne cependant, avec de petits bouquets d'arbres qui faisaient sur Pascal et sur Criquette l'impression de forêts majestueuses et profondes.

C'est là qu'ils s'arrêtaient, c'est là que, dans la chaleur de midi, ils trouvaient un peu d'ombre et de fraîcheur ; c'est là qu'ils déjeunaient. Un gros morceau de pain, quatre sous de cerises ou de fraises, et, dans le creux de la main, l'eau claire d'une fontaine. Maigre chère et qui, pourtant, le grand air aidant, réussissait admirablement à Criquette. Elle était moins pâle, moins blanche. Pétillants de malice et de gaieté, ses grands yeux noirs flambaient joyeusement au milieu de son visage hâlé, bruni, bronzé par le soleil. Elle marchait intrépidement, du matin au soir, sans jamais se lasser.

Après le déjeuner, ils prenaient une heure de repos, mais d'un repos occupé. Pascal avait promis à maman Brinquart d'achever l'éducation de Criquette, de compléter son instruction. Il tenait parole. Pascal avait été un des plus brillants élèves de l'école primaire de Belleville. L'année précédente, à onze ans, il avait eu tous les prix : prix de lecture, prix d'orthographe, prix de géographie, prix de calcul. Pascal, tous les jours, faisait faire une dictée à Criquette, et le texte de la dictée était pris invariablement dans une de ces fameuses pièces de théâtre qui composaient la bibliothèque du professeur. Criquette s'asseyait par terre, ados-

sée à un arbre, un petit cahier relié sur les genoux, un crayon à la main, et Pascal, également assis par terre devant Criquette, lui dictait, par exemple, cette tirade de l'*Homme à trois visages, ou le Proscrit de Venise* :

« Je sais ce qu'il faut vaincre d'obstacles pour réussir; je sais que, sous le nom de Vivaldi, je ne puis échapper au décret qui proscrit ma tête; que, sous le nom d'Edgar, je suis en butte au poignard des conjurés; et qu'enfin, sous celui d'Alfano, je m'expose à une mort infamante. (*Avec enthousiasme.*) »

Et c'était pour Pascal l'occasion d'expliquer à Criquette ce que c'était qu'ouvrir et fermer une parenthèse. Puis il reprenait :

« (*Avec enthousiasme.*) Mais qu'importe la mort à qui peut s'immortaliser ! Si je succombe, j'emporte avec moi la pensée consolante d'une action glorieuse, les regrets et l'estime de quelques amis. »

Un point, c'est tout, disait Pascal; et il se mettait à corriger consciencieusement le devoir de Criquette, qui était généralement criblé de fautes d'orthographe. Quand la dictée n'était pas trop mauvaise, le professeur donnait un gâteau à l'élève ; et l'élève, pour remercier le professeur, lui offrait un sucre d'orge... car elle avait joint la vente des sucres d'orge à son petit commerce de fleurs.

C'était ensuite le tour de la lecture, toujours dans les brochures de théâtre, Pascal n'aimait que

les drames, et Criquette avait été bientôt prise de la même passion. Plus les drames étaient sombres, extravagants, incompréhensibles, plus vives étaient les jouissances de Pascal et de Criquette. Ils lisaient à haute voix, chacun à leur tour, effrayés, charmés, muets de surprise et de terreur, éperdus devant toutes ces aventures, devant toutes ces atrocités : combats et duels, enlèvements et assassinats. Cela se passait tantôt dans un palais somptueux, à Venise, et tantôt dans un bouge, rue Mouffetard. Tantôt le poison des Borgia coulait à pleins bords et tantôt le petit bleu... On se glissait dans des souterrains mystérieux, on entendait résonner l'écho de la Tour du Nord... Les cadavres disparaissaient, par douzaines, dans l'eau des lagunes. Les murs avaient des oreilles, et l'on marchait dans ces murs qui avaient des oreilles. C'était un défilé fantastique de tyrans cruels, de sbires masqués, de chiffonniers, de jeunes filles bâillonnées, de nobles gentilshommes, de cochers de fiacre, de princesses éblouissantes et de marchandes des quatre saisons. Pascal et Criquette se repaissaient avidement de toutes ces choses inexplicables et terribles, ravis de trembler, ravis de ne pas comprendre.

Le drame se meurt, dit-on ; c'est peut-être pour avoir voulu devenir trop sensé, trop raisonnable. S'il était florissant autrefois, c'est qu'on ne chicanait pas les auteurs sur le style, les invraisemblances et la vérité historique. Le drame parlait

alors une langue spéciale et qui faisait les délices du gros public.

On applaudissait, quand le traître s'écriait : « Mortels infortunés, n'enviez pas la prospérité du crime ; l'oreiller du remords est rembourré d'épines... »

On applaudissait, quand un vieux sergent, tout noir encore de poudre, s'écriait : « Encore des Cosaques ! mais ils ne savent donc pas que la bataille d'Austerlitz est perdue pour eux, depuis deux heures ? »

Criquette avait écrit ces deux phrases sous la dictée de Pascal. Il était très content de sa petite élève. Les fautes d'orthographe diminuaient. Mais le mois d'octobre arriva, amenant les journées courtes, froides et pluvieuses. Moins de mouvement dans les rues, moins de promeneurs aux prés Saint-Gervais et à Romainville. Les recettes baissaient. Pascal rapportait, le soir, les trois quarts de ses gâteaux ; Criquette, la moitié de ses sucres d'orge ; quand l'hiver arriverait avec les gelées, avec les neiges, que deviendraient-ils tous deux ?

Pour comble de malheur, vers la fin d'octobre, maman Brinquart tomba malade. La fièvre la prit, elle dut interrompre ses courses à la halle et bientôt s'aliter. Elle restait à la charge de Criquette, et les affaires de la pauvre enfant allaient bien mal. Plus de fleurs. Plus rien que ses sucres d'orge d'un sou qu'il fallait vendre deux

sous. Criquette faisait de tristes journées : douze sous, quinze sous, vingt sous quelquefois, jamais plus.

C'était la misère, la misère tout à fait. Et comme un samedi, vers cinq heures, à la nuit tombante, les deux enfants descendaient la rue de Paris, après une journée qui avait été plus misérable encore que les journées précédentes :

— Combien as-tu fait? dit Pascal à Criquette.

— Neuf sous.

— Seulement neuf sous?

— Oui, j'avais dix-huit sucres d'orge ce matin... il m'en reste neuf... un sou de bénéfice par sucre d'orge...

— Oui, ça ne fait que neuf sous.

Ils continuèrent de marcher en silence, puis Pascal, après un instant de réflexion :

— Dis donc, Criquette, c'est samedi, aujourd'hui, le jour de la paye. Le patron m'a augmenté. Il me donne maintenant cent sous par semaine. Tu vas venir avec moi à la maison. Tu attendras, et je te donnerai mes cent sous.

— Oh! non, je ne veux pas... C'est ton argent, Pascal.

— Voyons. Criquette, écoute; si j'avais une maman, et si elle était pauvre et malade, et si je n'avais pas d'argent, et si tu avais cent sous, est-ce que tu ne me les donnerais pas?

— Oh! oui, je te les donnerais!

— Eh bien, alors, tu dois comprendre... Nous

voilà arrivés. Attends... Je vais te chercher les cent sous, et je te les donnerai, chaque samedi, tout le temps que ta maman sera dans son lit. Tu les prendras; tu promets?

— Oui, je promets.

— Merci, Criquette.

Elle prit les cent sous. Maman Brinquart fut touchée jusqu'aux larmes, quand Criquette lui remit la grosse pièce de cent sous de Pascal. Le soir même, elle racontait à la charbonnière ce qui s'était passé. La charbonnière, le lendemain matin, le racontait à la bouchère, qui le racontait à la bonne du numéro 22 de la rue de Paris, qui le racontait à son maître... Ce maître était le directeur du théâtre de Belleville, et un très brave homme, par-dessus le marché. Il connaissait les deux enfants, qui très souvent venaient se planter sur le trottoir, devant la sortie des artistes, *pour voir passer des acteurs et des actrices*. Pascal avait toujours son idée fixe : le théâtre. Il n'y avait pas de jour où il ne dît à Criquette :

— Quand nous serons grands, je serai acteur et toi, actrice.

Le directeur du théâtre de Belleville avait remarqué l'aplomb, la gentillesse de Criquette. Il s'était arrêté plusieurs fois, dans la rue, pour lui acheter des bouquets et, surtout, pour la faire bavarder. Il trouva moyen de venir en aide à Criquette, sans bourse délier.

Dès le lendemain soir, entre le premier et le se-

cond acte de la *Grâce de Dieu*, Criquette paraissait, à l'entrée d'un des couloirs de la première galerie, et jetait, à toute volée, dans la salle, le cri suivant :

— Brioches toutes chaudes! qui en veut des brioches toutes chaudes? Deux sous les brioches toutes chaudes!

Cela fut lancé si hardiment, d'une voix si perçante et si drôlette, qu'un immense éclat de rire s'éleva du parterre au poulailler. On regarda; des gamins reconnurent Criquette.

— Criquette! c'est Criquette!

Au même moment, Pascal, qui avait également travaillé son cri, fit son apparition, à l'autre entrée de la galerie, et répéta la phrase de Criquette :

— Brioches toutes chaudes! Qui en veut des brioches toutes chaudes? Deux sous les brioches toutes chaudes!

Ce fut un succès d'enthousiasme; tout le monde voulut manger des brioches de Criquette. Cela devint une mode, une rage, une fureur! Par l'intermédiaire du directeur, un petit traité en bonne forme était intervenu entre les deux enfants et le patron de Pascal; ils devaient toucher un bénéfice de deux centimes par brioche. Ils arrivèrent tout de suite à une vente régulière de cent cinquante à deux cents brioches dans la semaine, de trois à quatre cents, le dimanche. Unis par la plus étroite et la plus innocente affection, les enfants firent bourse commune, c'est-à-dire que tout le gain des

brioches s'en alla en tisanes et en bouillons pour maman Brinquart.

Elle était rétablie le mois suivant, et reprenait position sous sa porte cochère. Criquette profita, pour la vente de ses fleurs et de ses sucres d'orge, de la popularité que lui valaient ses brioches. Les deux enfants gagnaient en moyenne de six à sept francs par jour. Ils roulaient littéralement sur l'or. Pascal acheta, chez son libraire, des monceaux de pièces de théâtre à quatre sous.

Mais ce n'était rien encore que tout cela. Criquette et Pascal allaient tous les soirs au théâtre, gratis. Dès que l'entr'acte était terminé, ils grimpaient à la troisième galerie, et là, à côté du garde municipal de service, éblouis, anxieux, de tous leurs yeux et de toutes leurs oreilles, ils dévoraient avidement le spectacle.

Et quelle variété dans le répertoire! Toujours des drames et une pièce nouvelle tous les samedis. C'est ainsi que, dans le courant de l'hiver, Pascal et Criquette entendirent sept fois, sans en perdre une syllabe, la *Grâce de Dieu,* le *Vieux Caporal,* les *Pirates de la Savane,* la *Closerie des Genêts, Don César de Bazan, Richard d'Arlington,* etc., etc., et quatorze fois la *Tour de Nesle,* qui eut un immense succès et qui obtint l'honneur — le fait était rare à Belleville — d'une seconde série de représentations.

La *Tour de Nesle...* le drame préféré de Criquette et de Pascal, leur lecture favorite, un de

43989

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ

leurs ouvrages classiques, et qui avait servi pour bien des dictées... à tel point que, après avoir entendu treize fois la *Tour de Nesle*, les deux enfants s'aperçurent, le soir de la quatorzième représentation, qu'ils savaient la pièce absolument par cœur. Et, tout d'un coup, la fantaisie leur vint d'aller, pendant le second tableau du troisième acte, jouer, dans le foyer de la salle, la grande seène de Buridan et de Marguerite de Bourgogne. Là, devant trois ou quatre ouvreuses qui avaient abandonné leurs chaufferettes et leur tricot, ils attaquèrent résolument la célèbre explication dans la taverne d'Orsini.

— *Ce n'est pas le Bohémien.*

— *Non, c'est le capitaine, mais si le capitaine est le Bohémien, cela reviendra au même...*

Et cætera, et cætera, et cætera.

Cela ne marchait pas mal du tout. Les ouvreuses émerveillées applaudissaient, riaient aux larmes. Criquette et Pascal passaient ou écorchaient bien des phrases, mais ils avaient du mouvement, de l'entrain, le diable au corps enfin. Rien ne les arrêtait et leurs audacieuses variantes ajoutaient à la fantaisie de l'interprétation.

Au moment où Criquette attaquait la réplique : « *Que voulez-vous de moi alors ? Voulez-vous de l'or ? Vous fouillerez à pleines mains dans le trésor de l'État.* » A ce moment, le hasard amena dans les couloirs de la salle le directeur du théâtre, en compagnie de Bidache, un comique

de la Porte-Saint-Martin, qui s'intéressait à une comédienne de l'endroit, et qui, le mois précédent, était venu, un soir, à Belleville, jouer dans une représentation au bénéfice de cette jeune personne.

Bidache et le directeur s'arrêtèrent, écoutèrent, et, entrant brusquement dans le foyer, interrompirent tout net la tirade de Marguerite de Bourgogne, qui, rouge comme un coquelicot, perdit aussitôt la parole.

— Ce n'était pas mal, dit le directeur; continue, Criquette, continue.

Continuer ! Jouer devant un directeur ! Jouer devant M. Bidache ! Criquette se défendit, mais faiblement, et retrouva bientôt tout son aplomb. La scène reprit son élan, et fut menée jusqu'au bout par les deux enfants avec beaucoup de verve et de drôlerie.

— Ils sont très amusants, dit le comique de la Porte-Saint-Martin, et ils ont tous les deux beaucoup, beaucoup de dispositions, la petite surtout.

Ce mot vexa Pascal; il aimait cependant Criquette de tout son cœur, mais il était déjà artiste, artiste dans l'âme.

II

Quinze jours après, le jeudi 15 mars 1860, on lisait ce qui suit, sur l'affiche du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

DOUZIÈME RELACHE

pour les répétitions générales de

GRI-GRI

féerie en quatre actes et vingt tableaux.

Après-demain samedi, irrévocablement, première représentation.

Il était neuf heures du soir, on venait de terminer le premier acte ; la répétition avait lieu devant une vingtaine de personnes placées aux fauteuils d'orchestre : le directeur, les auteurs, l'inspecteur des théâtres et une quinzaine de journalistes. Ils étaient trois, les auteurs, tous trois graves et grisonnants, tous trois armés d'un petit carnet et d'un petit crayon, tous trois prenant des notes. Groupés autour du directeur, ils avaient un air sombre et menaçant, ils échangeaient

entre eux des regards dramatiques. Un de ces trois messieurs, de temps en temps, se levait à demi, bouillonnant d'indignation, voulait interrompre la répétition, parler aux artistes.

— N'arrêtez pas, n'arrêtez pas, lui disait le directeur, laissez marcher la répétition.

— Mais ils ne respectent pas le texte!... ils ne respectent pas le texte!... Gifflard surtout, il ajoute! il ajoute!... Déjà! avant la première!... Qu'est-ce que ce sera après?

— Je vous en prie, n'arrêtez pas. Prenez vos notes. Vous ferez vos observations à Gifflard pendant l'entr'acte.

Le rideau tomba sur un ballet de géants et de naines, réglé d'une façon assez originale, et qui parut ne pas déplaire aux quinze journalistes. Ils daignèrent applaudir. Le directeur était ravi, mais un des trois auteurs, le plus considérable, lui donnant un petit coup sec sur l'épaule :

— Descendons, lui dit-il tragiquement; descendons dans votre cabinet.

— Oui, descendons, répétèrent les deux autres.

— Soit, descendons...

Et, dès que la porte du cabinet directorial se fut refermée sur les trois auteurs, le chef de la collaboration — il était décoré — prononça cette parole :

— Et d'abord, tâchons d'être calmes.

Ce fut le début d'une scène violente. Les trois auteurs parlaient avec une véritable fureur.

— Les acteurs ne savaient pas un mot de leurs rôles. Tous les trucs avaient raté. La lumière électrique n'avait pas marché. La moitié des costumes était à refaire. Les chœurs avaient chanté faux. Nous ne laisserons pas passer notre pièce samedi dans ces conditions-là.

Et tous les trois, pâles de colère, de répéter :

— Non! non! non! vous ne jouerez pas samedi.

Le directeur leur tenait tête avec beaucoup de courage et d'énergie.

— Je jouerai samedi. La pièce est sue, archi-sue, prête, archi-prête. Les acteurs savent leurs rôles, mais ils sont las de répéter. Ils sont énervés, épuisés, n'en peuvent plus. Samedi, devant le public, ils se retrouveront et joueront à merveille. Si je vous écoutais, votre pièce aurait plus de relâches que de représentations. Je ne veux pas me ruiner pour votre agrément. Savez-vous ce qu'elle me coûte déjà, votre pièce, avec ses douze relâches? Plus de deux cent mille francs!

— Oh! oh! deux cent mille francs!

— Oui, plus de deux cent mille francs!

Alors, un des trois auteurs, s'approchant du directeur, la tête baissée, les bras croisés :

— Et votre petite Charlotte? Qu'est-ce que vous en dites de votre petite Charlotte? Voilà trois mois que nous vous déclarons qu'elle est impossible. Vous n'avez pas voulu nous écouter. Et ce soir, vous l'avez vue, votre petite Charlotte?

— Voilà, répondit le directeur, votre première observation raisonnable. Oui, je le reconnais, cette enfant est insuffisante.

— Insuffisante ! Personne n'a entendu un mot de ce qu'elle a dit ! Personne !

— D'accord... Elle était troublée, elle a joué en dedans, la voix ne sortait pas, ça ne passait pas la rampe... Mais le rôle a si peu d'importance...

— Si peu d'importance ! si peu d'importance ! Mais vous ne la connaissez pas, cette pièce que vous faites répéter depuis trois mois. Vous ne vous occupez que des ballets ! Il y a la pièce aussi, la pièce, entendez-vous, la pièce qui doit bien compter pour quelque chose !

— Le rôle de la petite princesse n'a pas dix répliques.

— Oui, mais quelles répliques ! La pièce entière gravite autour de Colibri, pour aboutir enfin, au troisième acte, à la scène du pied de nez. Et si la scène du pied de nez ne fait pas d'effet, il n'y a plus de situation, plus de fin d'acte, plus rien ! Tout s'écroule ! Vous verrez ça tout à l'heure .. Notre troisième acte va s'effondrer, et il y a des journalistes dans la salle ! Votre Charlotte ne s'en tirera jamais, de la scène du pied de nez.

Les trois auteurs, au comble de l'exaltation, allaient et venaient, à tort et à travers, dans le cabinet directorial, s'excitant et s'échauffant au passage, les uns les autres. Et c'était le même cri :

— Le pied de nez! Charlotte! Le pied de nez! Charlotte! Jamais! jamais!

Le directeur s'était laissé tomber sur un canapé. Il réfléchissait. En somme, malgré son goût pour les ballets, il était homme de théâtre, connaissait la pièce et sentait que la scène du pied de nez devait être, en effet, décisive pour le succès.

A ce moment entra timidement le régisseur suivi d'un jeune seigneur tout habillé de satin jaune.

— C'est Bidache, dit le régisseur, qui se plaint de son costume.

— Ah! répliqua le directeur, il s'agit bien du costume de Bidache!...

Puis sa colère, tout aussitôt, se tourna contre le malheureux régisseur.

— C'est votre faute, aussi... C'est vous qui m'avez indiqué cette Charlotte... Ces messieurs la trouvent exécrable, et ils ont raison.

— Mon Dieu, monsieur, nous avons essayé toutes les petites filles de la figuration, et c'est encore Charlotte qui allait le mieux. Seulement, dame... ce soir... elle a vu un peu de monde dans la salle... elle a pris peur.

— Il fallait chercher dans les autres théâtres, à la banlieue...

— J'ai cherché et je n'ai pas trouvé... Il n'est pas long, le rôle; mais il est difficile et important.

— Important! Vous l'entendez, dit un des auteurs triomphant.

— Allons, ne nous chamaillons plus... Tâchons de nous retourner... Il y en avait une autre, nommée Mathilde, qui était meilleure que Charlotte.

— Oh! non, monsieur... C'était bien faible! bien faible!

C'est alors que Bidache, le seigneur en satin jaune qui n'était pas content de son costume, crut pouvoir se permettre d'intervenir dans la discussion.

— Je vous demande pardon, messieurs, si je me mêle de... mais c'est dans l'intérêt général... Le hasard, dernièrement, avant les relâches, m'a conduit, un soir, à Belleville, et là j'ai entendu une petite fille dire le rôle de Marguerite de Bourgogne, avec tant d'intelligence et tant de drôlerie, que, tout à l'heure, en voyant patauger Charlotte, je pensais à cette petite... Ah! je crois qu'elle ferait votre affaire.

— A-t-elle déjà joué?

— Je ne sais pas. Ça se passait au foyer, dans la salle. C'est une gamine qui vend des brioches, pendant les entr'actes. Mais ce que je sais, c'est qu'elle est fièrement gentille.

— Écoutez, Bidache, dit le directeur, vous n'êtes pas du second acte; déshabillez-vous, prenez un fiacre, allez à Belleville et ramenez-nous cette petite. Nous l'entendrons pendant l'entr'acte, et nous l'essayerons, ce soir même.

— Je cours, monsieur, je cours.

Il allait sortir, quand se ravisant :

— Mais vous penserez à mon costume?

— Oui, mon ami, oui.

— C'est le manteau qui est trop long, beaucoup trop long. S'il était plus court, chaque fois que je me retournerais, en n'en abusant pas, ça me donnerait des effets comiques.

— C'est une excellente idée, dit gravement un des trois auteurs.

— N'est-ce pas, monsieur? et puis, vous comprenez, il faut bien que je me rattrape sur quelque chose, mon rôle n'étant pas comique par lui-même.

— Pas comique, votre rôle! pas comique!

— Plus de querelles, mon cher, dit le directeur. Pas de nerfs! pas de nerfs! Allez, Bidache, allez!

Bidache, une demi-heure après, arrivait à Belleville... On jouait *Lazare le Pâtre*, et le troisième acte venait de commencer.

— Je voudrais, dit Bidache au contrôleur, parler à cette petite qui vend des brioches pendant les entr'actes.

— Criquette... Elle est dans la salle, là-haut, à écouter la pièce. Ne prenez pas la peine de monter, je vous en prie, monsieur Bidache... Je vais envoyer une ouvreuse.

Le contrôleur était plein de respect pour Bidache, qui avait fait salle comble, le jour où il avait daigné venir jouer à Belleville.

Quelques instants après, Criquette arrivait, suivie de Pascal.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-elle.

— C'est M. Bidache qui veut te parler.

Les deux enfants regardaient Bidache avec admiration. Un acteur, un acteur de Paris!... Et Bidache, emmenant Criquette un peu à l'écart dans le vestibule :

— Ça t'amuserait-il de jouer un petit rôle d'enfant dans une pièce?

— Sur un théâtre... sur un vrai théâtre?

— Oui, à la Porte-Saint-Martin.

— A la Porte-Saint-Martin! C'est un grand théâtre?

— Un très grand théâtre!

— Dans Paris?

— Dans Paris.

— Et il y aura aussi un rôle pour Pascal. Le voilà, Pascal... vous le reconnaissez?... Il faisait Buridan l'autre soir... Et il joue mieux que moi, bien mieux que moi... D'abord, c'est lui qui m'a appris... Il faut un rôle pour Pascal.

— On tâchera de trouver quelque chose pour lui. Mais c'est de toi qu'il s'agit. Veux-tu, oui ou non?

— Oui... oui... c'est oui, dit Pascal très vivement... Elle veut bien! elle veut bien!

— Alors je l'emmène chez le directeur tout de suite.

— Tout de suite! s'écria Criquette, et nos brioches de ce soir?

— On vous les payera, vos brioches... Viens... viens...

— Oh ! pas sans Pascal... je ne sors jamais sans Pascal.

— C'est ton frère ?

— Non, mais tout comme.

— Eh bien, je l'emmène, venez tous les deux.

Le contrôleur assista, ébahi, à l'enlèvement de Criquette par Bidache. Le fiacre, au grand trot, descendit vers Paris, et déposa les deux enfants rue de Bondy, devant l'entrée des artistes de la Porte-Saint-Martin. Ils montèrent l'escalier noir et tortueux qui conduisait sur le théâtre. Bidache poussa du pied une vieille porte rentoilée qui, tout effilochée, s'en allait par morceaux. Brusquement, les enfants aperçurent, dans son immensité, la scène de la Porte-Saint-Martin. Ils s'arrêtèrent émerveillés. « Allez !... allez, » leur dit Bidache. Et c'est avec une sorte de terreur et de respect religieux qu'ils entrèrent dans les coulisses.

Criquette et Pascal étaient cependant déjà un peu *gens de théâtre*. De temps en temps, le soir, ils se faufilaient dans les coulisses du théâtre de Belleville, pour causer avec les artistes qui s'amusaient à leur apprendre les termes et la langue du métier. Mais qu'était-ce que cette pauvre petite scène de banlieue, à côté de ce vaste et magnifique théâtre, où étincelaient les feux de la rampe et du cintre, où retentissait une marche héroïque jouée par une fanfare placée sur la scène ?

Le second acte allait finir. C'était le moment de l'apothéose. Laborieusement, non sans à-coup, un immense praticable sortait des dessous, chargé d'une gerbe de femmes peu vêtues, accrochées dans des lianes par des armatures de fer. Raides, contractées, ballottées par la marche irrégulière de l'ascension, elles s'efforçaient de faire bonne contenance, montraient de la crânerie et souriaient niaisement, les bras arrondis, avec des gestes faux. Et, du cintre, en même temps, tombait une immense grappe de femmes, encore moins vêtues, qui, sous un ruissellement de lumière électrique, venaient, dans les espaces, à la rencontre de leurs camarades. On entendait grincer les treuils et ronfler les moufles. Le plancher de la scène était secoué par une sourde trépidation ; la masse entière de l'édifice tremblait légèrement. Une de ces pauvres filles laissait, de temps en temps, échapper un petit cri de terreur. « N'ayez pas peur... tout va bien... il n'y a pas de danger ! » criait alors, de la coulisse, le chef machiniste, un peu pâle cependant. La fanfare sonnait, plus haute et plus violente, avec le déchaînement des cuivres. Des feux de Bengale, projetant, de tous côtés, dans les coulisses, des flammes vertes et rouges, enveloppaient les deux enfants des lueurs d'un incendie... Des soleils tournants s'allumaient en pleine scène, dans le ciel, derrière ces guirlandes de femmes qui se rencontraient, se croisaient, s'enchevêtraient. Et le grand rideau rouge tombait lentement, lentement, lente-

ment. Il fallait prolonger, autant que possible, l'émerveillement... Cette apothéose était le *clou* de la soirée.

Criquette était bouleversée. Au premier feu de Bengale, elle avait saisi la main de Pascal, et, d'admiration, jusqu'à la chute du rideau, lui avait enfoncé ses petits ongles dans la chair. Dans son émotion, Pascal ne sentit rien ; ce n'est que le lendemain qu'il retrouva dans la paume de sa main, et qu'il montra, en riant, à Criquette, « les marques de ses griffes ».

L'acte avait bien marché. Les quinze journalistes avaient goûté très fort l'apothéose. Les trois auteurs étaient complètement remontés. Lorsque, l'acte terminé, ils vinrent dans les coulisses, en compagnie du directeur, Bidache les attendait, fier du succès de son expédition.

— Voici l'objet, dit-il, en leur présentant Criquette. Moi, je vais m'habiller... Je n'ai que le temps. Mais vous penserez à mon costume.

— C'est entendu... c'est entendu...

Du premier coup, Criquette gagna le cœur de ses juges. Une chose, en elle, frappait tout d'abord : l'éclat et l'intelligence de son regard... « *Tu n'es pas une figure*, lui avait dit un jour Pascal, *tu es des yeux.* » Et c'était vrai. La beauté de Criquette était toute dans ses yeux, dans ses yeux tendres et brillants, qui parlaient, souriaient avec les lèvres, donnaient de l'âme et de l'esprit à tout le visage.

— Eh bien, dit le directeur à Criquette, tu veux donc jouer la comédie?

— Oh oui! monsieur, oh oui!

Sa voix tremblait; elle n'avait pas encore lâché la main de Pascal.

— Tu as déjà peur?

— Ce n'est pas pour ça... monsieur... c'est que tout à l'heure... c'était si beau, c'était si beau! J'en ai encore plein les yeux.

— Voulez-vous, dit le directeur aux auteurs, que nous allions tout de suite au petit foyer, pendant l'entr'acte, pour voir ce qu'elle peut faire?

— Allons, allons.

Et le directeur s'adressant au régisseur:

— Envoyez-nous, au foyer, le petit Édouard, les deux ambassadeurs, et le souffleur avec le manuscrit.

Quelques instants après, tout le monde était réuni au foyer, et mademoiselle Rosita, la diva de la féerie, emmitouflée dans un manteau de loutre jeté sur son costume de théâtre, venait, par curiosité, assister à la répétition.

— Écoute-moi bien, dit le directeur à Criquette. Je vais t'expliquer la scène... Tu n'as qu'une phrase à dire, mais il faut la bien dire... et puis il y a beaucoup de petites choses à faire en pantomime. Tu es la fille d'un grand roi, très puissant, très riche. Tu t'appelles la princesse Colibri... Tu arrives, précédée d'un brillant cortège: des soldats, des seigneurs... Tu as un beau costume tout en or,

avec une couronne sur la tête, comme une reine, et un grand manteau de velours avec une grande queue. Il y a deux petits nègres derrière toi pour la porter... Tu descends de ta voiture, une petite voiture où tu es toute seule, traînée par quatre petits chevaux blancs. Tu descends avec de grands airs, des airs de fierté, de noblesse. Tu me comprends bien?

— Oui, monsieur... Allez... allez.

— Il y a, en scène, une rangée de seigneurs qui s'inclinent devant toi, très bas... très bas... Tu leur donnes ta main à baiser, mais le bout des doigts seulement... et tu passes devant eux presque sans les regarder... avec de grands airs toujours... et plus tu auras de grands airs, mieux ça vaudra, à cause de la fin... Tu t'arrêtes à cinq ou six pas de l'endroit où il y a des becs de gaz en ligne... et là, monsieur, — tu vois ce monsieur qui a une grande robe rouge, — monsieur te dit: « Princesse, voici le jeune prince, votre fiancé. » Tu le regardes, le jeune prince... C'est ce petit-là... Il n'est pas beau avec ses cheveux rouges, son nez de perroquet et sa bosse sur le dos... tu le regardes, et tu t'écries...

Alors, le directeur, s'adressant au souffleur :

— Lombard, dites-lui la phrase exacte.

Et le souffleur, un vieux qui avait des lunettes et un air vénérable — on racontait dans le théâtre qu'il avait été sous-préfet pendant les Cent-jours, — le souffleur, d'une voix navrante, d'une voix sépulcrale, lut la phrase suivante :

— « Ah! zut! Il est trop laid! J'en veux pas de ce pierrot-là! »

— C'est tout, reprit le directeur. Te la rappelleras-tu, cette phrase? Veux-tu qu'on te l'écrive sur un bout de papier?

— Ça n'est pas la peine. Je me rappellerai...

Et, lentement, sans intonation, sans expression, Criquette, pour se mettre la phrase dans la mémoire, se répéta à elle-même, à demi-voix:

— « Ah! zut! Il est trop laid... J'en veux pas de ce pierrot-là! »

Puis, s'adressant au directeur:

— Je sais la phrase maintenant... Allez... Y a-t-il encore quelque chose?

— Oui, il y a encore quelque chose. En terminant cette phrase-là... et pour qu'elle fasse plus d'effet... Tu sais naturellement ce que c'est qu'un pied de nez?

— Pour ça, oui.

— Eh bien, tu feras au jeune prince un pied de nez... et bien hardiment... avec un geste un peu... et pourtant pas trop... Comprends-tu?

Alors Criquette, avec la plus tranquille assurance:

— Oui, canaille sans l'être.

Cela fut dit si simplement, si nettement, que tous se regardèrent interdits.

— Ah! s'écria le directeur, si celle-là ne fait pas notre affaire! Commençons... Allons, commençons... Va-t'en là-bas, au fond de la salle... Ces

trois messieurs auront la complaisance de faire les trois seigneurs. Tu les trouves à ta droite, en descendant de voiture... et tu leur tends la main... Là... nous y sommes... Tu descends...

— Oh! ne me dites rien; j'ai compris.

Alors Criquette, avec une imperturbable dignité, mima toute la scène de l'arrivée : hautaine, froide, dédaigneuse, insolente, recevant du haut de sa grandeur les félicitations des trois seigneurs, ne laissant pas à leurs lèvres le temps d'effleurer le bout de ses doigts. Elle vint se camper devant le petit prince, et, pendant que parlait l'ambassadeur, elle regarda son fiancé, fixement, sans un geste, sans un mouvement, et enfin, au moment précis où la réplique devait partir, elle laissa éclater le : « *Ah! zut!* » etc., avec une telle gaieté et une telle drôlerie, que tous, à commencer par le vieux souffleur, partirent d'un éclat de rire fou.

Quant au pied de nez, ce fut un chef-d'œuvre. En même temps que les cinq doigts de la main droite battaient l'air, avec une merveilleuse volubilité, le bras gauche de la princesse Colibri se livrait à une pantomime des plus expressives. Puis, par un de ces mouvements instinctifs qui indiquent la créature née pour le théâtre, Criquette, tournant brusquement le dos, remonta à grands pas vers le fond de la salle, les bras au ciel, toute frémissante de fureur et d'indignation. Une grande comédienne n'aurait pas mieux fait.

Les trois auteurs étaient transportés.

— Tâche de retrouver ça tout à l'heure, en scène, dit le directeur à Criquette.

— Oh ! je le retrouverai.

— Tu vas répéter tout de suite, sur le théâtre.

— Et tu es un amour, tu sais, lui dit Rosita, en embrassant Criquette dans un accès d'enthousiasme, un vrai amour! Tu viendras dans ma loge, à l'autre entr'acte, et je te donnerai des bonbons.

Une heure après, sur la scène, à la fin du troisième acte, ce fut bien autre chose. La costumière avait essayé de mettre à Criquette la robe de la princesse Colibri, mais Criquette était beaucoup plus petite, beaucoup plus mignonne que Charlotte. La robe lui dansait sur les épaules. Alors la costumière s'était contentée de lui placer sur la tête la couronne de pierreries et de lui attacher le grand manteau par deux pattes dans le dos. L'effet fut très étrange, lorsque Criquette apparut, la dernière dans ce cortège étincelant, avec sa traîne de velours rouge doublée de satin blanc, par-dessus sa méchante robe d'alpaga noir très usée, et ses gros souliers, tout blancs de la poussière de Belleville.

Les trois auteurs étaient inquiets. « Jamais, se disaient-ils, elle ne retrouvera son improvisation de tout à l'heure. » Ils avaient tort d'être effrayés. Criquette se surpassa; elle détailla tous ses effets avec une étonnante précision, lança la phrase avec la même sûreté, et le pied de nez avec le même

bonheur; mais un effet nouveau se produisit, inattendu, instantané, irrésistible, foudroyant.

Lorsque Criquette, exaspérée, se retourna pour remonter à grandes enjambées vers le fond du théâtre, elle entraîna violemment les deux petits nègres qui, ne s'attendant à rien de semblable — ce jeu de scène appartenait en propre à Criquette — furent surpris par le brusque mouvement de rotation de la princesse, et tombèrent, en même temps, de toute leur longueur, sur le nez.

Dans la salle, ce fut un délire. Les quinze journalistes applaudissaient. Les mères de danseuses, entassées au fond du parterre, se tordaient de rire. Les musiciens de l'orchestre trépignaient. Et les trois auteurs, d'accord, ce qui leur arrivait rarement, criaient :

— C'est excellent! Les deux petits nègres par terre! Il faut garder ça! Il faut qu'ils tombent tous les soirs.

Seulement ils s'étaient fait mal, les pauvres petits, pas beaucoup, mais un peu... ils pleurnichaient dans les bras des figurantes et, tous, journalistes, mères de danseuses et musiciens, de rire de plus belle. Alors, un des trois auteurs :

— Il ne faut pas qu'ils pleurent, les petits nègres, c'est triste.

— Non, dit un autre, c'est très drôle, il faut qu'ils pleurent.

Une scène violente éclata entre les deux collaborateurs. Le troisième était indécis.

— Je ne sais pas, disait-il, s'il faut qu'ils pleurent ou qu'ils ne pleurent pas. Il y a du pour, il y a du contre.

— Il ne faut pas qu'ils pleurent, dit le directeur. Ils ont bien pleuré aujourd'hui, parce qu'ils se sont fait mal, mais, demain, ils ne se feront pas mal, et ils ne pleureraient pas bien.

Pendant que s'agitait ce grave débat, tout le personnel du théâtre faisait, sur la scène, une ovation à Criquette. Rosita était folle d'enthousiasme.

— N'oublie pas, disait-elle à Criquette, de venir tout à l'heure dans ma loge pour tes bonbons.

— Non, madame, je n'oublierai pas.

Mais c'était Pascal que Criquette cherchait du regard dans la foule. Était-il content, Pascal? Voilà ce qu'elle voulait savoir. Elle l'aperçut enfin et courant à lui :

— Tu étais dans la salle?

— Oui.

— J'ai été bien, dis?

— Je t'en réponds. Il faut lui demander cher au directeur.

— Oh! pas trop... pas trop... s'il allait ne pas vouloir. Et c'est si amusant de jouer, si amusant, si amusant!

— N'aie pas peur... Il voudra bien... Dans la salle, autour de moi, ils disaient tous : « Elle vaut de l'or! Elle vaut de l'or! » Le voilà, le directeur, laisse-moi arranger ça. Il va en donner, de l'or!

Le directeur emmena les deux enfants dans son cabinet, et s'adressant à Criquette qui avait gardé sa couronne royale et son grand manteau :

— Tu as été très gentille, mon enfant, et tu joueras le rôle... Tu as encore ton père?

— Non, monsieur, il est mort, papa.

— Et ta mère ?

— Oui, j'ai maman...

— Mais sa maman, interrompit Pascal, sa maman, elle ne s'occupe pas de ces choses-là. Criquette et moi, il y a longtemps que nous faisons nos affaires nous-mêmes. Nous avons traité directement avec le pâtissier pour les brioches.

— Ah! vous avez traité directement... dit en riant le directeur, mais il faudra cependant que sa maman signe l'engagement... si je l'engage.

— Oh! maman Brinquart signera tout ce que nous voudrons, les yeux fermés. Je vais vous expliquer la situation. Nous sommes comme qui dirait associés, Criquette et moi, pour la vente des brioches au théâtre de Belleville, même que nous en avons perdu, au moins pour vingt francs, ce soir, de brioches.

— Je vous les rendrai, vos vingt francs.

— Ah! nous gagnons de l'argent, beaucoup d'argent. Aussi, dame... si vous voulez engager Criquette, monsieur, il faudra la payer. Elle ne peut pas entrer ici à moins de... à moins de...

Pascal hésitait. Il reculait devant l'énormité de la somme.

— A moins de?

— A moins de dix francs par jour!

— Eh bien! je ne veux pas la marchander. Je les lui donnerai ses dix francs, tous les soirs, tant qu'on jouera la féerie.

— C'est dit, monsieur, c'est dit...

— C'est dit... Pascal... c'est dit... il ne faut pas aller si vite. Je ne peux pas entrer ici toute seule... Nous marchons toujours ensemble, Pascal et moi.

— Eh bien! je l'engage aussi. Je lui ferai jouer un singe au second acte.

— A dix francs par jour?

— Oh! non... Ils n'ont que quinze sous, les singes.

— Je recevrais dix francs et lui quinze sous, s'écria Criquette, ça n'est pas juste!...

— Il faut être raisonnable, dit Pascal, les singes, c'est probablement des rôles muets.

— Oui, en effet.

— C'est entendu, monsieur; Criquette, dix francs; et moi, un singe à quinze sous.

— Mais, Pascal, tu sais, nous partagerons, tu prendras la moitié de mes dix francs et je prendrai la moitié de tes quinze sous.

Sur cette noble parole, le directeur les congédia. Il n'avait plus besoin de Criquette. La petite princesse figurait seulement, sans mot dire, dans l'apothéose finale. La répétition finirait très tard. Il recommanda à Criquette d'aller se coucher tout de suite et de bien dormir pour n'être pas fatiguée le

lendemain. Elle devait venir au théâtre, à midi, avec sa mère, pour signer l'engagement... Après quoi, on lui ferait répéter toute la journée ses deux petites scènes du premier et du second acte.

— Et mon engagement à moi, je le signerai aussi demain? dit Pascal.

— Oh! toi, ce n'est pas la peine; il n'y a pas d'engagement pour les singes!

Comme ils allaient sortir, le directeur les arrêta et dit à Criquette.

— J'ai oublié de te demander... comment t'appelles-tu ?

— Céline Brinquart.

— Mauvais nom pour le théâtre.

— Mais ça n'est pas comme ça qu'on m'appelle ordinairement; on m'appelle Criquette.

— Criquette... c'est très gentil, Criquette. Nous mettrons sur l'affiche : *la petite Criquette*.

— Sur l'affiche! Je serai sur l'affiche!

— Dès demain.

— Ah! Pascal, je serai demain sur l'affiche! sur l'affiche!

Elle s'en alla, sautant et dansant de joie, à travers les couloirs. La costumière la débarrassa de sa couronne et de son manteau... Sa chère couronne! son cher manteau!

— Ah! disait-elle, je voudrais pouvoir les emporter! et coucher avec! et dormir avec!

Au moment de partir, elle se rappela qu'une belle dame, toute couverte de diamants, lui avait

promis des bonbons. Elle se fit conduire à la loge de mademoiselle Rosita; les deux enfants entrèrent dans une très élégante petite pièce toute tendue d'une cretonne jaune à grands ramages rouges.

Rosita n'était pas seule; un homme se trouvait là, assis sur un petit pouf, dans un coin de la loge, en habit noir, en cravate blanche, le chapeau sur la tête; un homme de haute taille, de puissante carrure, au visage coloré, avec de grosses moustaches et de larges favoris blonds grisonnant légèrement. C'était un Russe, de grande naissance et de grande fortune, le prince André Savéline.

— Ah ! prince, s'écria Rosita, la voilà, cette petite merveille !... Entre, mon amour, entre. Et, tiens, en voilà des bonbons ! Et encore !... et encore !...

Tout en parlant, elle mit trois boîtes de fruits glacés dans les bras de Criquette.

— Que je suis fâchée, prince, que vous ne l'ayez pas vue ! Elle a été étonnante ! Ce sont ces trois serins d'auteurs qui n'ont pas voulu vous laisser entrer dans la salle... Mais, n'ayez pas peur, ça n'arrivera plus... Dans mon prochain engagement, je ferai mettre l'article suivant : « Le prince aura le droit d'assister à toutes les répétitions générales... » Adieu, mon petit ange, viens que je t'embrasse... Vous aussi, prince, embrassez-là !... à demain... à demain !

— Allons-nous en manger, des bonbons ! dit Cri-

quette à Pascal, dès qu'ils furent seuls dans le couloir.

— Oh ! oui, répondit Pascal.

Ils redevenaient enfants .. Mais voilà qu'ils entendirent des sanglots étouffés... Une petite fille pleurait, assise sur les marches d'un escalier, la tête dans ses mains.

— Qu'est-ce que tu as? Pourquoi pleures-tu? demanda Criquette.

La petite releva la tête, regarda Criquette ; son désespoir éclata avec un redoublement de violence et, au milieu de ses larmes :

— Pourquoi je pleure... parce que... parce que...

Elle étouffait et ne parlait qu'à mots entrecoupés.

— Parce que... tu... m'as... pris... mon rôle...

— Ah ! c'est toi, Charlotte... Ça n'est pas ma faute si tu as du chagrin. Il ne faut pas m'en vouloir... Allons, ne pleure pas !

Charlotte s'était levée, cherchait à s'échapper, ne voulant pas se laisser toucher par Criquette.

— Non, ne pleure pas. Écoute un peu... Ça n'est pas juste que j'aie tout... le rôle et les bonbons... Tiens... prends les bonbons.

Elle lui mit dans les bras les trois boîtes, et se sauvant :

— Viens, Pascal, viens...

Quelques instants après, ils marchaient, côte à côte, sur le boulevard, dans la direction de Belleville, quand, tout à coup, Criquette :

— C'est un prince qui m'a embrassée tout à l'heure. Je n'avais jamais été embrassée par un prince. Il avait des moustaches qui piquaient... Les princes, c'est des grands personnages... Dans quelle pièce donc, Pascal, y avait-il un prince ?

— Dans les *Mystères de Paris*... le prince Rodolphe.

III

Criquette a débuté avec un succès fou. La presse entière a célébré son triomphe. Un journal illustré a publié le portrait de la princesse Colibri, dans la scène, désormais classique, du pied de nez... Ce pied de nez ! il a mis le feu à la salle, le soir de la première représentation. Un seul cri est sorti de toutes les poitrines : « Bis ! bis ! bis ! » La foule a de ces grands mouvements d'enthousiasme, spontanés, irrésistibles. Devant cette salle affolée, Criquette, affolée elle-même, ne savait plus que devenir. Elle regardait battre toutes ces mains ; et, pendant ce temps, elle entendait venir de la coulisse des voix qui lui criaient : « Recommence ! Ne recommence pas ! »

De nouveaux dissentiments déchiraient les trois auteurs de *Gri-Gri*.

— Pas de bis ! pas de bis ! disait le premier... Ça tuera la situation... Il n'y aura plus de pièce, si elle recommence.

— Oui... bis... bis!... disait le second. Qu'elle recommence. Un effet est toujours un effet!

Le troisième auteur était perplexe, mordillait sa moustache et répétait :

— Il y a du pour... il y a du contre.

Mais le public redemandait le pied de nez avec une telle fureur, que Criquette dut recommencer, répéter la phrase et le jeu de scène. Ce fut le même délire. De gros bouquets de roses et de lilas blanc vinrent rouler aux pieds de Criquette. Des spectateurs d'en haut lui jetaient des oranges qui tombaient dans l'orchestre sur les musiciens effarés, se garant de l'avalanche sous leurs pupitres, les bras en l'air.

Ce bis d'un pied de nez était un fait sans précédent dans l'histoire du théâtre en France. Ce fut l'occasion de toute une polémique dans la presse. Les critiques se partagèrent en deux camps : les uns, pleins d'indulgence, et les autres, impitoyables.

« Voilà donc, disaient ces derniers, voilà donc où nous en sommes ! On bisse un pied de nez sur ce théâtre où se livraient autrefois les grandes batailles du romantisme, etc., etc. »

A peine le rideau était-il tombé, que Criquette, échappant à toutes les mains qui se tendaient vers elle, se faufilant à travers les seigneurs et les grandes dames, allait se jeter dans les bras d'un affreux singe tout jaune et tout velu, qui se tenait piteusement dans la coulisse, sa tête à la main.

— Embrasse-moi, Pascal, embrasse-moi, je suis si contente... si contente !

Mais, comme elle était bonne, un peu de tristesse aussitôt se glissa dans sa joie, et, s'adressant à un des auteurs qui se trouvait là :

— Ah! monsieur, vous me promettez que dans votre première pièce... il y aura un rôle pour lui... pas un singe... dites?... un vrai rôle?

Madame Brinquart était venue au théâtre. Elle avait assisté, dans la salle, au début éclatant de Criquette. Le soir, pour retourner à Belleville avec les deux enfants, elle dut prendre une voiture, car jamais, à pied, à eux trois, ils n'auraient pu emporter l'énorme masse de fleurs, de bonbons, d'oranges et de gâteaux qui s'étaient amoncelés dans la loge de Criquette. On pouvait, d'ailleurs, se permettre cette grosse dépense d'un fiacre. Le directeur, après le troisième acte, avait remis à Criquette, comme gratification, un billet de cent francs. Un billet de cent francs! Depuis la mort de son mari, madame Brinquart n'avait pas eu entre les mains un billet de cent francs.

Il était deux heures du matin, quand la mère et la fille rentrèrent dans le misérable logement de la rue de Tourtille. Deux chambres mansardées, au cinquième étage, avec des murs blanchis à la chaux, un carrelage qui s'émiettait sous les pieds et deux lucarnes mal closes, découpées dans la pente du toit, en plein nord, et par où jamais un rayon de soleil n'avait passé.

Mais l'espérance, cette nuit-là, habita ce taudis et fit défiler, dans les rêves de Criquette, le somptueux cortège de la princesse Colibri. Elle dormit d'un sommeil agité, rejetant loin d'elle son gros drap de toile bise, murmurant d'une voix ensommeillée : « *Ah! zut!... Il est trop laid... J'en veux pas de ce pierrot-là!* » Et soulevant son petit bras nu, elle ébauchait vaguement ce pied de nez qui lui avait donné cette minute de gloire parisienne, si difficile ensuite, le plus souvent, à retrouver.

Le lendemain, à midi, Pascal arrivait. Il apportait un journal qui déjà parlait de Criquette, et celle-ci, après s'être régalée de *son* premier article, prit la parole avec un petit air d'importance et de gravité :

— Asseyons-nous et causons un peu. Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit... et alors j'ai eu le temps de penser. D'abord, maman, à présent que je gagne dix francs par jour, je ne veux plus que tu te lèves, tous les jours, quand il fait encore noir, pour aller à la Halle. Les pommes et les fleurs, c'est fini ; ça n'est plus la peine de te donner tant de mal... Tu ne te portes pas bien ; tu as recommencé à tousser depuis huit jours. Je t'ai entendue cette nuit... Tu ne vas plus rien faire, rien du tout que t'occuper de notre petit ménage à tous les trois.

— A tous les trois? dit Pascal.

— Oui, à tous les trois, Pascal, parce que le di-

recteur m'a parlé hier soir; il m'a dit : « Maintenant que tu es au théâtre, maintenant que tu es une artiste, et que tu gagnes beaucoup d'argent, il ne faut plus courailler dans Belleville avec des gâteaux et des sucres d'orge... Il faut que tu te reposes dans la journée, pour ne pas être fatiguée le soir. »

— Oui, toi, tu peux, avec tes dix francs; mais moi, avec mes quinze sous...

— Il n'y a pas dix francs, il n'y a pas quinze sous... il y a dix francs quinze sous... ce qui est à moi, Pascal, est à toi.

— Non, Criquette... non...

— Et tes cent sous !... cet hiver... tes cent sous ! Est-ce que je ne les prenais pas, tous les samedis? Je ne voulais pas, d'abord; mais tu m'as expliqué que je devais les prendre et je les ai pris. C'est tout le contraire aujourd'hui et c'est la même chose. Tu vas quitter ton patron demain ; — j'ai arrangé tout ça dans ma tête, cette nuit, — tu loueras une chambre dans notre maison... Il y en a une de libre, à côté, dans le couloir. Les cent francs d'hier soir, ça doit être assez pour t'acheter un mobilier... N'est-ce pas, maman? Et nous vivrons ensemble, tous les trois. Maman aura deux enfants pour la soigner. Ne sois pas méchant, Pascal; ne fais pas une figure qui boude. Je ne t'aimerai plus, si tu ne veux pas... Et pourtant, je ne sais pas comment je ferais pour ne pas t'aimer...

Pascal accepta et les choses furent ainsi réglées.

Deux mois s'écoulèrent. La féerie avait un succès fou, et Criquette, sa part de ce succès. On vendait sa photographie chez les papetiers, avec les deux négrillons par derrière, portant la traîne de sa robe.

Criquette était devenue un petit personnage dans le théâtre... Rosita raffolait de Criquette, l'emmenait tous les soirs dans sa loge après le second acte, la bourrait de chatteries et de bonbons. Criquette trouvait là, généralement, très nombreuse et très brillante compagnie. C'était comme un petit club. D'ordinaire le prince, vers dix heures, apparaissait escorté de deux ou trois amis. Ces messieurs s'installaient dans la loge, pêle-mêle avec le coiffeur, l'habilleuse, la femme de chambre, etc., tout un petit tohu-bohu des plus égalitaires. Et Bidache venait très régulièrement, depuis que Rosita, un soir, lui avait dit :

— Bidache, vous plaisez beaucoup au prince. Je dînais avec lui, tout à l'heure, au café Anglais, et voici ses paroles, ses paroles textuelles : « Il est très drôle, ce Bidache, et il a des côtés sérieux dans la conversation. »

Très flatté, Bidache était devenu un des fidèles de la loge de Rosita. Le prince, complaisamment, lui faisait place à ses côtés sur un petit divan très étroit, entre la fenêtre et la toilette. Ils se tenaient là, serrés l'un contre l'autre, Bidache et le prince, pouvant à peine remuer, dans la chaleur asphyxiante de la loge. Au-dessus de leurs têtes,

étaient accrochés les jupons de mousseline de Rosita ; leurs petits volants de dentelles bouffaient et bouillonnaient sur les cheveux blonds du prince et sur la perruque abricot de Bidache.

L'habilleuse était parfois obligée d'interrompre la conversation du prince et de Bidache :

— Pardon, messieurs ! disait-elle.

Elle s'enlevait du bout du pied sur le coin du divan, décrochait lestement le jupon et, pendant quelques instants, le prince et le comédien disparaissaient, enfouis, inondés, submergés sous une cascade de linge parfumé.

Un soir, la perruque de Bidache allait être entraînée par l'avalanche, lorsque le prince avait eu l'exquise bonté de la retenir et de la rajuster, de ses propres mains, sur la tête de Bidache, lequel, confus et charmé, répétait :

— Oh ! mon prince ! Oh ! mon prince !

Et la conversation interrompue avait recommencé.

— De quoi parlions-nous? Ah ! de ce nouveau calembour très drôle, paraît-il, que vous avez fait hier soir... Dites-le-moi.

— C'est si peu de chose, mon prince...

— Dites... je vous en prie... J'adore vos calembours... Ce ne sont pas les calembours de tout le monde.

— Vous êtes trop bon, mon prince... Eh bien ! voilà... J'ai demandé au duc de Landry-Raton quelle était la lettre la plus chaude de l'alphabet.

— La lettre la plus chaude ?

— Naturellement, il n'a pas pu deviner... Alors je lui ai dit : « C'est le J, quand il est de flanelle. »

— Le J quand il est?...

Le prince ne comprenait pas. Il avait l'esprit un peu lent.

— Oui, mon prince, le J quand il est de flanelle... le gilet de flanelle.

— Ah ! gilet de flanelle ! j'y suis... Charmant ! charmant !

— Mon Dieu ! ce n'est pas l'ancien calembour, le calembour régulier... le calembour vieux genre... c'est un calembour nouveau avec un peu d'audace et de fantaisie.

La conversation prenait parfois des allures plus graves, et c'est alors que Bidache montrait *ses côtés sérieux*. La politique se mettait de la partie.

— La France, disait le prince, ne redeviendra la France et ne retrouvera son assiette que par le retour de la monarchie légitime, par la rentrée de son roi.

— Je suis désolé, mon prince, de n'être pas de votre avis, mais moi, après l'empire, je crois à la République.

— Et moi aussi, grommelait le coiffeur, son peigne entre les dents.

Le coiffeur, Michel Grandin, un petit sécot, à tête énergique, d'une cinquantaine d'années, avait été pris les armes à la main, en décembre 1851, sur

une barricade, et déporté, sans jugement, à Lambessa. Six mois après, il obtenait sa grâce, sans l'avoir sollicitée, à la demande d'un sénateur qui n'avait rien à refuser à Rosita. Michel déclara tout d'abord qu'il ne sortirait pas de Lambessa, ne sachant d'où lui venaient ce pardon, cette honte. Il finit par se rendre aux instances de Rosita qui lui écrivit :

« Michel, mon cher, acceptez. Je ne sais que » devenir sans vous. Il n'y a que vous pour savoir » me coiffer à Paris. D'ailleurs, vous ne devez au- » cune reconnaissance au Président. Ce n'est pas » Bonaparte qui vous gracie, c'est moi. »

Pendant ce temps, allait et venait dans la loge, calme, nette et mesurée dans ses mouvements, une femme d'un âge indécis, entre quarante et cinquante ans, grande, sèche, brune, qui paraissait ne rien voir, ne rien entendre, ne rien comprendre, et qui, cependant, la première, voyait tout, entendait tout, comprenait tout. C'était mademoiselle Aurélie, la femme de chambre de Rosita. Elle avait des bandeaux plats, très larges, très brillants, d'un noir de jais. Sur sa robe de couleur foncée, très simple, très ajustée, sans un ornement, rien qu'un col plat et des manchettes plates, d'une étincelante blancheur et raides d'empois. Il y avait, dans les allures de mademoiselle Aurélie, dans sa démarche, dans son costume, quelque chose de monastique. Elle surveillait tout d'un œil précis, et, lorsque tout n'allait pas à son gré, lorsque les familiers de

Rosita lui paraissaient trop turbulents, de ses lèvres minces et froides, sur lesquelles ne passait jamais un sourire, mademoiselle Aurélie laissait tomber des phrases brèves et tranchantes :

— Ces messieurs empêchent madame de s'habiller.

— Ces messieurs vont mettre madame en retard pour son changement.

— Madame va encore manquer son entrée, comme la semaine dernière...

— Je vais être obligée de renvoyer ces messieurs.

Ces messieurs, alors, respectueusement, se blottissaient dans leur coin, se faisant tout petits, craignant d'être mis à la porte, ce qui leur était arrivé déjà plusieurs fois. Rosita elle-même, docilement, se hâtait, sans jamais se révolter contre l'autorité d'Aurélie, elle qui passait sa vie à se répandre en perpétuelles imprécations contre les habilleuses, les costumières, les régisseurs et les auteurs.

Alors, quand tout était rentré dans l'ordre, mademoiselle Aurélie s'asseyait dans un coin de la loge, sur un tabouret, ouvrait le coffre à bijoux de Rosita, et, d'un mouvement lent et régulier, se mettait à frotter les deux cent mille francs de diamants qu'elle apportait elle-même, tous les soirs, au théâtre et qu'elle ne confiait à personne, pas même à sa maîtresse.

C'est dans cette loge de Rosita que Criquette venait suivre, tous les soirs, un petit cours de haute élégance et de haute corruption parisiennes.

Elle faisait de rapides progrès, et prenait tout à fait le ton et les manières de l'endroit. On riait de la gentillesse et de la grâce de Criquette, de la drôlerie et de la hardiesse de son babillage. Elle avait une façon de dire : « Bonjour, mon prince », qui faisait pâmer de rire tous les assistants. Et Criquette recevait avec une imperturbable dignité la réponse de son interlocuteur : « Bonjour, princesse. »

Seule, mademoiselle Aurélie n'accordait à Criquette aucune attention; elle l'avait même, deux ou trois fois, assez brutalement congédiée. De légères contractions de malaise, bien vite réprimées, couraient sur l'énigmatique et impassible visage d'Aurélie, quand tous, dans la loge, se plaisaient à exciter Criquette, s'amusant à lui faire dire des folies.

Un soir même, comme le prince venait de laisser échapper une phrase moins spirituelle que brutale, Aurélie ne put se contenir et, tout d'un coup, sèchement, interrompant le prince :

— Le prince, dit-elle, ne devrait pas parler ainsi devant cette enfant.

Il y eut un moment de stupeur. Rosita allait intervenir. Le prince ne lui en laissa pas le temps.

— Vous avez raison, Aurélie, dit-il, j'ai eu tort.

Voilà donc quelles étaient les soirées de Criquette et dans quel commerce familier la fille de la marchande de pommes de Belleville vivait avec ce

que la jeunesse française comptait à cette époque de plus brillant et de plus inutile.

Bien différentes étaient les matinées de Criquette. Sa mère, de jour en jour, s'affaiblissait. Elle ne pouvait même plus, le matin, se lever pour aller aux provisions dans le quartier. Criquette, vers neuf heures, descendait chez le boulanger et chez la laitière. Pascal aurait bien voulu pouvoir lui épargner cette peine, mais ses matinées ne lui appartenaient plus. Intelligent, actif, impatient de se rendre utile, il avait su gagner les bonnes grâces du régisseur et servait d'adjoint au garçon de théâtre. Pascal, tous les matins, de sept à neuf heures, portait la moitié des bulletins de répétition; moyennant quoi, vingt-cinq sous avaient été ajoutés à son salaire de singe à quinze sous. Pascal recevait quarante sous par jour; cela devenait respectable.

Et souvent, le matin, un gros pain sous le bras gauche, une boîte au lait dans la main droite, un sou de mou pour son chat dans la main gauche, sa robe de toile boutonnée tout de travers, ses cheveux tout ébouriffés et tout embroussaillés, ses yeux encore pleins de sommeil, ses souliers en savates, ses bas en tire-bouchon, Criquette s'arrêtait, rue de Paris, devant la vitrine d'un papetier qui vendait la photographie de la princesse Colibri, dans le costume de l'apothéose finale, un costume éclatant, tout en gaze d'or et d'argent, avec une grande étoile de strass sur la tête. Criquette se con-

solait de son dénuement du matin par sa magnificence du soir.

Mais Criquette ne se consolait pas de la maladie de sa mère. Les derniers jours de mai étaient venus, et la pauvre femme pouvait, à grand'peine, dans l'après-midi, se traîner jusqu'à un banc, à l'ombre des arbres maigres du boulevard extérieur. Elle était si faible, si épuisée, que, pour remonter, en rentrant, ses cinq étages, elle était obligée de s'arrêter à chaque palier, défaillante, haletante, l'épaule et le coude contre le mur, la tête dans la main.

Les deux enfants ne la quittaient pas, et, quand ils étaient, tous les trois, assis sur le boulevard, Criquette tâchait de la distraire, de l'égayer par son bavardage.

— Attends, je vais te raconter les histoires du théâtre... Si tu savais, maman, comme ça va bien, la féerie... Six mille francs, tous les soirs!... On ne peut pas faire plus. Il faut voir la queue, quand nous arrivons avec Pascal... Elle fait le tour par la rue de Bondy... La pièce ira, au moins, deux cents fois, peut-être trois cents... et j'aurai mes dix francs, tout le temps... et encore un billet de cent francs, si je ne manque pas un soir avant la centième... C'est le directeur qui me l'a dit... et je ne manquerai pas! Après la féerie, on jouera une autre pièce, un drame avec des crimes, et nous aurons des rôles tous les deux, Pascal et moi... C'est encore le directeur qui me l'a dit... Il m'aime bien, le directeur,

va... jamais il ne passe dans les coulisses sans causer avec moi. Et mademoiselle Rosita aussi m'aime bien. Tu sais... tu as vu la pièce... la grande blonde.. elle joue la fée qui est toujours en colère. Au mois de juillet, nous prendrons un autre logement dans la maison, celui de madame Durand, la giletière. Elle s'en va... Alors, tu auras une grande chambre avec une cheminée, au midi... sur la rue... et il y aura du feu tout l'hiver, dans ta cheminée, un grand feu qui brillera... Et puis, quand Pascal aura un rôle, c'est pas douze francs, c'est vingt francs par jour que nous gagnerons... Nous mettrons de l'argent de côté, et, après l'hiver, quand il reviendra du beau temps, nous irons à la campagne, tous les trois, en chemin de fer, en omnibus... comme des bourgeois. Tu verras des fleurs, des arbres... et ça te fera du bien, maman... et tu ne tousseras plus... et tu guériras... Promets-moi que tu guériras, maman... Et un petit sourire pour Criquette... Dis, veux-tu ?

Criquette embrassait la pauvre femme qui souriait, doucement bercée par ces rêves d'avenir. Elle se mourait, mais ne se sentait pas mourir... C'est la grâce que Dieu fait aux phtisiques.

Madame Brinquart, le 30 mai, en essayant de se lever, dans l'après-midi, eut une syncope. Elle tomba à la renverse dans son lit et resta là, blanche comme cire, immobile. Pascal courut chercher un médecin. Quand celui-ci arriva, l'évanouissement avait cessé. La malade ne se plai-

gnait que d'une grande faiblesse. Le médecin l'ausculta.

— Qu'elle reste couchée, dit-il, qu'elle ne parle pas. Il faut tâcher de la soutenir, de la faire manger. Donnez-lui du lait... du bouillon... Ses forces s'en vont.

Dans l'escalier, comme la charbonnière, qui avait assisté à la visite, disait au médecin :

— Eh bien! monsieur?

— Elle est perdue. On vient me chercher pour une morte.

Les quatre jours qui suivirent furent assez calmes. La pauvre femme se reprenait à sourire, à espérer. Les deux enfants passaient la journée près d'elle, et, le soir, quand ils étaient obligés de partir pour aller au théâtre, la charbonnière venait les remplacer et s'installait près du lit avec son ouvrage.

Le lundi 4 juin, à huit heures, le régisseur et les avertisseurs de la Porte-Saint-Martin étaient dans une extrême agitation. Ils arpentaient les couloirs du théâtre, couraient dans les escaliers, entraient dans les loges et c'était partout la même question :

— Avez-vous vu Criquette?

Personne n'avait vu Criquette.

— Et Pascal?

Personne n'avait vu Pascal.

C'était la 80e représentation de *Gri-Gri*. On était déjà en retard d'un quart d'heure pour commen-

cer; le public, dans la salle, s'impatientait, et Criquette était de la troisième scène du premier acte, dix minutes après le lever du rideau... Que faire? Charlotte n'était pas là; elle savait le rôle et aurait pu remplacer Criquette au pied levé.

Le régisseur était descendu sur le trottoir, rue de Bondy, devant l'entrée des artistes; il aperçut Criquette; elle arrivait seule, en courant.

— Dites qu'on commence, cria le régisseur à un garçon de théâtre... Dans dix minutes, elle sera prête. Je vais mettre deux habilleuses sur elle.

Et comme Criquette approchait :

— Arrive donc, arrive donc, petite malheureuse!

— Ah! monsieur, ne me grondez pas... C'est maman... elle a eu un crachement de sang dans la journée, elle est bien mal... bien mal.

Suffoquée par cette longue course faite tout d'un trait, à bout de forces, Criquette se laissa tomber en larmes, dans les bras du régisseur.

— Je ne te gronde pas, ma pauvre enfant. Tu es une brave petite fille, bien exacte, bien gentille... Mais c'est le public... tu sais... Allons, viens, viens vite. Et ne pleure plus. Elle ira mieux ce soir, ta maman, quand tu rentreras. Quel âge a-t-elle?

— Pas encore trente ans.

— On se tire d'affaire à cet âge-là. Allons, viens... viens...

Tout en parlant, il lui faisait monter rapidement les escaliers. On avait commencé. L'orchestre jouait

l'ouverture. Deux habilleuses s'emparèrent de Criquette; elle se laissait faire comme une poupée qu'on habille et qu'on déshabille. Les pauvres vêtements de Criquette, presque arrachés de son corps, étaient déjà épars autour d'elle, jetés, au hasard, sur le plancher.

Le régisseur était resté là, pressant les habilleuses.

— Dépêchez ! Dépêchez !

Sur les épaules de Criquette à demi nue, on passait une chemisette de batiste garnie de dentelles, pendant que le coiffeur, debout, derrière les deux habilleuses accroupies, lui posait sur la tête une grosse perruque blonde bouclée, toute parsemée de boutons de rose. Et Criquette tiraillée, secouée, ballottée de main en main, continuait à parler au régisseur, à mots entrecoupés :

— Ah ! monsieur... j'ai oublié de vous dire... Vous excuserez... Pascal... Il est resté près de maman.

— C'est bien, mon enfant, c'est bien.

— Vous ne le mettrez pas à l'amende.

— Non, mon enfant... n'aie pas peur, n'aie pas peur.

— Comme ils sont dix singes dans le tableau des singes, j'ai pensé qu'un singe de plus ou de moins, ça ne serait pas une affaire... Moi je suis venue... parce que j'avais un rôle... Ça vous aurait mis dans l'embarras... et puis aussi, parce que le directeur m'a dit que, si je ne manquais pas avant la cen-

tième, j'aurais cent francs... et ça nous sera bien utile, si maman est malade longtemps.

Une voix d'avertisseur cria :

— En scène, Colibri, en scène !

— Vous entendez, dit le régisseur aux habilleuses.

— Elle est prête, monsieur, elle est prête... Encore une épingle... C'est fait... Vous pouvez l'emmener.

Le régisseur emporta Criquette plutôt qu'il ne l'emmena, et, quelques instants après, il la poussait en scène :

— Va, mon enfant, va... c'est à toi.

Il était un peu inquiet et suivait Criquette de l'œil, à travers la fente de la jointure d'un châssis :

— Pauvre petiote ! Comme je l'ai bousculée...

Mais Criquette, bien que haletante, retrouva son courage devant le public, et débita d'une voix suffisamment assurée les dix ou douze répliques de la scène du premier acte.

Quand elle sortit de scène, Rosita l'attendait dans la coulisse.

— Mon ange, mon petit ange, ne te tourmente pas. J'ai envoyé Aurélie chez ta maman avec le médecin du théâtre ; Aurélie verra si elle ne manque de rien et nous rapportera des nouvelles ; elles seront bonnes... ne pleure pas...

Aurélie revint, deux heures après, avec le médecin. Les nouvelles n'étaient pas bonnes... loin de là.

— Je crois qu'elle passera la nuit, disait le médecin, mais, avant demain soir, elle sera morte.

Ce bruit se répandit bientôt dans le théâtre, et l'émotion fut très vive dans tous les cœurs. Criquette était adorée. Elle était si bonne, si gentille. La semaine précédente, un machiniste s'était tué raide, en tombant du cintre, et Criquette avait fait une quête dans tout le théâtre.

— Donnez, disait-elle, donnez pour cette pauvre femme qui va rester toute seule.

Elle aussi, la pauvre petite, allait rester toute seule. Cinq ou six machinistes étaient groupés sur la scène, derrière la toile de fond. Ils causaient à voix basse. Un pompier les écoutait.

— Il faudra demain faire une quête dans le théâtre pour enterrer la mère de Criquette, dit un des machinistes.

— Oui, oui, répondirent ses camarades.

— Criquette, demanda le pompier, est-ce que ça n'est pas la petite qui vient d'être si drôle et qui m'a tant fait rire? Je la voyais de la coulisse.

— Oui.

— Et sa mère est morte?

— Non, mais elle va mourir cette nuit.

Alors le pompier, tirant de sa poche un vieux porte-monnaie tout délabré :

— Tenez, je ne serai pas de service ici demain soir... Voilà deux sous pour votre quête.

Rosita, en écoutant le rapport d'Aurélie, eut une

crise de larmes très violente et très sincère. Elle s'était prise d'une véritable affection pour Criquette. Aurélie gardait son impassibilité habituelle.

— Madame est toute démaquillée, dit-elle, et va être obligée de refaire sa figure.

Aurélie avait débité son rapport, d'une voix nette et placide, sans la moindre apparence d'émotion ; lorsque Criquette entra dans la loge, après le second acte, en criant : « Maman ? Comment va maman ? » Aurélie, par de brèves paroles, s'efforça de la rassurer. Et lorsque Rosita lui dit, au commencement du quatrième acte :

— Aurélie, cette enfant ne peut pas retourner seule à Belleville, ce soir. Vous irez avec elle et, si cela vous paraît nécessaire, vous passerez la nuit là-bas...

— Bien, madame, répondit Aurélie, du même ton dont elle aurait répondu : « Bien, madame », si Rosita lui avait dit : « Vous irez demain me louer une avant-scène pour la pièce du Palais-Royal. »

Mais Rosita, brusquement, se ravisant :

— Non, décidément, dit-elle, j'irai moi-même... Et, cependant, Dieu sait si j'ai peur de la mort ! mais je ne veux pas abandonner cette petite... Oui... j'irai. Le prince est allé à l'Opéra et doit venir à la maison, après le spectacle... Vous lui expliquerez ce qui s'est passé... vous lui direz de m'attendre.

Ce fut encore le même :

— Bien, madame.

Voilà comment, pour la première fois de sa vie, Criquette, à minuit et demi, monta dans un petit coupé doublé de satin cerise, sur le siège duquel se trouvaient assis un cocher anglais et un petit groom qui avait une culotte de peau et des bottes à revers.

IV

Jamais, à pareille heure, le cocher de Rosita ne s'est aventuré en de tels quartiers ; mais il est piloté par Célestin, le groom, un enfant de Paris, né à Ménilmontant et qui connaît la rue de Tourtille. On approche de la maison. Criquette met la tête à la portière.

— Là... c'est là... à gauche.

Le coupé s'arrête. Deux femmes se trouvaient devant la porte, sur le trottoir, dans la rue noire et déserte... deux ouvrières qui demeuraient dans la maison. Elles avaient entendu la voix de Criquette !

— Ah ! c'est toi, Criquette ?

— Oui... et maman? maman?

— Viens vite... elle te demande... elle te demande.

Criquette est déjà descendue, et, suivie de l'une des femmes, monte l'escalier, en courant, dans la nuit, sans lumière. L'autre femme, étonnée, re-

garde Rosita sortir de la voiture, Rosita, fort élégante, en gris-perle, des pieds à la tête ; sur l'extrémité des coques des deux larges brides de son chapeau, tombaient deux grandes pendeloques de diamants, qui valaient bien une trentaine de mille francs. Rosita les mettait, tous les soirs, au quatrième acte, et, dans sa précipitation, avait oublié de les retirer.

— Où est-ce ? demanda Rosita. Conduisez-moi.

— Ah ! vous voulez monter, madame ?

— Oui... oui...

— C'est que l'escalier n'est pas éclairé... Nous avons l'habitude, nous autres, mais vous aurez bien du mal...

— Célestin, dit Rosita, prends une lanterne de la voiture, et passe devant.

Tous trois s'engagèrent dans l'escalier. Il était humide et boueux ; la journée avait été pluvieuse. Le groom montait le premier, tenant à pleines mains la lanterne, et marchant un peu de côté pour éclairer sa maîtresse. Puis venait Rosita, et enfin l'ouvrière qui regardait les bottines de satin gris-perle et les bas de soie gris-perle. Elle se disait : « Bien sûr, c'est une des actrices du théâtre » et, par derrière, des deux mains, de temps en temps, elle contenait et rabattait la jupe de Rosita, trop large pour la cage étroite de l'escalier.

La marche était laborieuse et ils n'avaient pas encore atteint le palier du premier étage, quand

Criquette, déjà arrivée, entrait dans la chambre et se précipitait sur sa mère.

—Me voilà... Maman!... maman!... ça va mieux... dis... ça va mieux?

La pauvre femme avait fait un effort pour se soulever, elle s'était emparée de Criquette et l'embrassait avidement, sur les cheveux, sur les joues, sur les yeux, pendant que, de ses mains amaigries, avec un mouvement fébrile, elle touchait les bras, les mains, les épaules, le cou de Criquette, comme pour prendre et pour emporter d'elle, dans la tombe, le plus possible.

Et elle répétait :

— Ma Criquette ! Ma Criquette ! J'avais tant peur de ne plus te voir. Et te voilà... ma Criquette !... ma Criquette !

Tout en parlant d'une voix éteinte, elle continuait à couvrir de baisers le visage de Criquette. Baignée d'une sueur glacée, sentant déjà le froid de la mort, elle retrouvait un peu de vie et de chaleur sur la peau de Criquette qui, brûlante, enflammée, était encore tout imprégnée de cold-cream, de blanc et de rouge de théâtre.

Mais cet effort bientôt l'épuisa. Ses bras se détendirent, le souffle lui manqua. Elle se laissa retomber en arrière, défaillante.

A ce moment parut Rosita. Le groom resta sur le palier, avec sa lanterne dont le réflecteur éclatant projeta brusquement dans la chambre une lueur très vive, et fit ressortir, au milieu de

toutes ces misères, le luxe du costume de Rosita.

— Venez, madame, venez... elle ne m'embrasse plus... elle ne me parle plus... elle ne m'entend plus !...

Pascal pleurait à chaudes larmes dans un coin, et la charbonnière, debout à la tête du lit, contre le mur, se tamponnait les yeux avec son mouchoir. Depuis deux heures, elle était là, tourmentée, indécise, anxieuse. Cette phrase revenait comme un refrain sur les lèvres de la mourante :

— Criquette... ma Criquette!... toute seule au monde... sans personne!

La charbonnière se disait :

— Nous avons déjà trois enfants qui dorment bien serrés, en bas, dans l'arrière-boutique. Est-ce qu'ils ne pourraient pas se serrer un peu plus, pour faire de la place à Criquette? Oui, mais mon homme sera-t-il content, demain matin, quand je lui dirai : « Tu ne sais pas... nous avons un enfant de plus... J'ai pris la petite d'en haut. »

Cependant les yeux de la mourante se rouvraient et, fixement, sans comprendre, elle regardait Rosita.

Et ce qui la frappait, c'était surtout le rayonnement des deux boucles d'oreilles sur les brides de satin.

— Maman, dit Criquette... c'est madame Rosita... tu sais... madame Rosita qui me donne toujours des bonbons...

— Ah! c'est vous, madame... Criquette m'a ra-

conté bien souvent comme vous étiez bonne pour elle. Criquette, ma pauvre Criquette... elle va être seule, toute seule...

Alors Rosita, débordée par l'émotion, dans l'élan le plus sincère et le plus généreux :

— Non, pas seule... pas seule. Donnez-la-moi. Je la veux!... Je la prends!

— Vous! ah! vous... ma fille... Oui... oui... je vous la donne... merci... merci!

Elle ne parlait plus que par mots à peine articulés. Elle eut, cependant, encore la force de prendre les deux mains dégantées de Rosita, et elle les embrassait en répétant :

— Merci... merci!

Et ce qui la frappait alors, c'étaient les bagues qui étincelaient aux doigts de Rosita. Elle ne se demandait pas ce que c'était que cette femme, ce qu'elle ferait de son enfant. Elle n'avait qu'une idée dans sa pauvre tête, où déjà la pensée devenait trouble :

— Cette femme est riche, très riche... Et elle prend Criquette... Et Criquette sera chaudement vêtue, pendant l'hiver, et jouera, pendant l'été, dans les jardins, sous les grands arbres, avec les enfants des riches. Et Criquette n'aura pas froid, comme j'ai eu froid, et faim, comme j'ai eu faim!

C'est ainsi que s'accomplit la destinée de cette pauvre petite créature humaine, jetée à tous les vents, comme une feuille perdue, dans la tourmente de ce monde. Sa vie aurait été autre, et plus douce

peut-être, si la charbonnière avait parlé la première.

La mourante lâcha les mains de Rosita et, par un geste, cherchant comme dans le vide, car sa vue s'obscurcissait :

— Criquette... où es-tu?... mon enfant... et toi aussi, Pascal? Ils étaient si bons... si gentils... tous les deux... Merci, madame... Criquette, adieu!... adieu !... adieu !...

Elle mourut doucement, sans agonie, la tête posée sur la tête de Criquette, dans le dernier baiser donné à son enfant. Plus un mot, plus un mouvement... Plus rien... C'était fini. Tout le monde pleurait. Rosita s'était laissée tomber à genoux au pied du lit, elle tâchait de se rappeler une des prières de son enfance, mais ne se souvenait que de la première phrase.

Le groom s'était avancé dans l'encadrement de la porte ouverte, sa lanterne dans une main, son chapeau dans l'autre. Il n'avait jamais vu mourir personne. Il regardait éperdument, les yeux tout grands ouverts de peur et de curiosité. Ce silence, ces larmes, cette immobilité... c'était donc cela, la mort!

Criquette sentit se détacher d'elle, tomber inertes et glacés, les bras de sa mère. Elle recula épouvantée.

— Ah! maman! maman! Parle-moi! parle-moi.

Puis interrogeant tout le monde du regard :

— Est-ce qu'elle est morte?

Personne ne répondit.

— Non, non... elle n'est pas morte! Maman, c'est moi, Criquette. Parle, maman, dis que tu n'es pas morte!

Il fallut, un quart d'heure après, arracher la pauvre enfant de cette chambre. Elle ne voulait pas s'en aller, se cramponnait aux meubles, demandant à rester près de sa mère, tant qu'elle serait là, tant qu'elle pourrait la voir.

— Je veux l'embrasser... encore une fois .. une seule fois... une seule.

Et son visage baigné de larmes s'attachait aux lèvres décolorées de la morte. Elle dut bien, cependant, à la fin, se laisser emmener par Rosita, mais, au moment de sortir:

— Reste là, toi, Pascal. Ne la quitte pas, ne la quitte pas.

— Je te le promets.

— Si elle n'était pas morte!...

Ses cris redoublèrent dans l'escalier : « Maman! maman! je veux voir maman! » Des portes s'ouvraient à tous les paliers... De pauvres gens se montraient, à demi nus, et disaient à Rosita :

— C'est fini là-haut?

— Oui.

Ils regardaient descendre Criquette.

— Pauvre petite! pauvre petite!

Très pâle, le groom marchait devant avec sa lanterne.

Il était deux heures et demie du matin, quand le

coupé s'engouffrait sous la voûte d'un petit hôtel de la rue Trudon. Pendant tout le trajet, Criquette n'avait pas dit une parole... Elle pleurait. Rosita la tenait dans ses bras et, de temps en temps, lui essuyait les yeux avec un mouchoir de dentelle qui n'était plus qu'une loque trempée d'eau.

Un domestique en livrée ouvrit à deux battants la porte d'un vestibule où, sur de grandes torchères dorées, flambaient, à plein feu, dans des globes dépolis, des becs de gaz. Aurélie avait entendu la voiture. Elle descendait, d'un pas égal et tranquille, l'escalier qui, se présentant de face, entre deux balustrades de marbre vert, conduisait au premier étage :

— C'est fini là-bas? dit-elle à Rosita.

— Oui, c'est fini... et j'ai ramené Criquette... et je la garderai toujours!

— Toujours?

— Oui... toujours!... toujours!... C'est ma fille! C'est mon enfant!

Puis, brusquement changeant de ton :

— Le prince est là?

— Oui, madame, dans le fumoir.

— Prenez Criquette, conduisez-la dans ma chambre. Je vais parler au prince et je viens tout de suite.

— Bien, madame.

Criquette n'avait plus de force, plus de volonté. Elle se laissait faire. Elle monta l'escalier, soutenue, presque portée par Aurélie.

Rosita entra dans le fumoir. Le prince dormait sur un canapé, un cigare éteint dans les doigts. Un journal de sport était étalé par terre sur le tapis ; il y avait des courses le dimanche suivant Au bruit de la porte, Savéline se réveilla.

— Ah ! c'est vous? dit-il en voyant Rosita.

— Oui, c'est moi.

— Il doit être tard... Je m'étais endormi. Eh bien... cette pauvre femme?

— Elle est morte, tout à l'heure, dans mes bras... Et savez-vous ce que j'ai fait? Quelque chose que vous allez trouver très bien, j'en suis sûre... J'ai pris Criquette.

— Pour cette nuit?

— Non, pour toujours.

— Pour toujours !

— Oui, elle est là-haut, dans ma chambre... et je suis obligée...

— De me renvoyer.

— Oui... Mais venez demain matin, avant dix heures ; vous aurez à vous occuper de l'enterrement, de l'achat d'un terrain au cimetière... Je vous expliquerai ce que je veux.

— Est-ce qu'Aurélie, ma chère, ne pourrait pas .?

— Non, j'aurai besoin d'Aurélie. Criquette n'a pas de quoi se vêtir. Il lui faut une robe noire pour après-demain, Aurélie la conduira chez ma couturière. Allez, mon ami, allez, et à demain matin.

— Oui, à demain matin.

— C'est bien, ce que j'ai fait, n'est-ce pas! Dites-moi que c'est bien.

— Oui, c'est très bien.

— Alors embrassez-moi pour ma bonne action.

Il l'embrassa, alluma un cigare dans le vestibule et s'en alla, à pied, rêveur, par le boulevard, du côté de la rue de Grammont.

Rosita avait monté rapidement l'escalier ; mais, dès qu'elle ouvrit la porte de sa chambre à coucher, elle vit venir à elle Aurélie.

— Chut!... madame... Elle est épuisée de fatigue. Elle est tombée, comme une masse, sur ce canapé et s'est engourdie.

— Oui... elle dort... Le mieux est de la laisser là.

— Je le crois...

— Seulement mettez sur elle un de mes manteaux, pour qu'elle ne prenne pas froid.

— Tout de suite, madame.

Pendant qu'Aurélie étendait un châle sur Criquette, celle-ci entr'ouvrit les yeux et murmura :

— Maman!... maman!...

Et elle regardait en l'air, vaguement, les deux amours dorés qui laissaient tomber, de leurs mains, autour du lit de Rosita, deux lourds rideaux de brocatelle bleue :

— Dors... mon enfant... dors.

Elle se rendormit. Les deux femmes la regardaient.

Le prince, en ce moment, montait l'escalier d'un cercle, sur le boulevard. Là, toutes les nuits, te-

nait ses assises un grand seigneur turc, follement riche, qui faisait la chouette au piquet et acceptait toutes les gageures qui se présentaient.

Une partie venait de finir ; une autre allait commencer. Savéline dit au Turc :

— Un nouveau pari, voulez-vous?

— Avec plaisir.

— Un louis le point?

— Parfaitement.

A quatre heures du matin, le prince sortait du cercle ; il avait gagné quinze cents points, soit trente mille francs.

— Allons, se disait-il en descendant l'escalier du cercle, il me restera encore un bénéfice sur l'enterrement de la mère de Criquette. C'est peut-être la bonne action de Rosita qui m'a désensorcelé? J'avais une atroce déveine, depuis six semaines.

L'enterrement eut lieu le surlendemain, à onze heures du matin. Criquette conduisait le deuil avec Pascal. Puis venaient Rosita et la charbonnière, puis le directeur ; et un des auteurs, celui qui, d'ordinaire, représentait la collaboration aux enterrements, puis le prince et Bidache, puis tout le personnel du théâtre : artistes, danseuses, figurants, habilleuses, machinistes. On était très ému, très recueilli.

Pendant que le corbillard montait lentement la rue de Paris, l'auteur causait avec le directeur ; il lui parlait de Criquette :

— Pauvre petite ! disait-il, pauvre petite !

Il répéta cinq ou six fois, comme machinalement, ces mots : « Pauvre petite ! pauvre petite ! » Puis, sans transition aucune :

— Quand rejouera-t-elle ?

V

Le lendemain, à deux heures, Rosita s'en allait chez son homme d'affaires. Il se nommait Narcisse Plantin. C'était le fils d'un avoué d'une petite ville de province; il avait succédé à son père en 1847, et tout aussitôt les avertissements et les réprimandes de la chambre des avoués s'étaient abattus comme grêle sur l'étude. Plantin, deux ans après, était mis en demeure de se défaire de son office. Sa gestion n'avait été qu'une longue suite d'indélicatesses et d'illégalités : stipulant à son profit une part sur le résultat des affaires, réclamant un tantième sur le partage des successions litigieuses, etc., etc.

Plantin n'avait qu'une chose à faire : venir à Paris, refuge naturel de tous les personnages inquiétés et inquiétants. Il acheta pour une somme de dix mille francs un cabinet d'affaires qui végétait. Plantin était actif, intelligent, audacieux : il releva bientôt la maison, agrandit sa clientèle, et,

cette clientèle, il alla surtout la chercher dans le monde où l'on s'amuse... c'est-à-dire dans le monde où fleurissent les protêts, les commandements, les saisies et les ventes judiciaires. L'ancien avoué était expert dans l'art de débrouiller les affaires de ses clients, à moins qu'il ne considérât que son intérêt était de les embrouiller davantage... auquel cas il ne s'en faisait faute.

Plus de chambre des avoués! Aussi Plantin se lançait-il intrépidement dans les entreprises les plus risquées. Il y avait bien le procureur impérial, qui, de temps en temps, le mandait au parquet; mais, de ces entretiens intimes et sévères, Plantin était toujours sorti sans accident sérieux. Il pouvait même, à bon droit, se glorifier de trois ou quatre ordonnances de non-lieu... Elles prouvaient sa dextérité à se glisser dans les mailles du code et dans les fissures de la loi.

Plantin s'était créé d'aimables et brillantes relations; il avait trouvé des commanditaires pour deux ou trois directeurs de théâtre dans l'embarras; il avait tiré d'affaire, en des cas épineux, nombre de jeunes gens de la plus haute volée, qui, bon gré mal gré, par reconnaissance, étaient bien obligés de lui parler en public, de lui serrer la main. Aussi Plantin commençait-il à faire figure aux premières représentations et aux grands enterrements, à compter parmi les notabilités de ce fameux *tout Paris* qui se compose d'un millier de personnes. Son nom avait déjà été cité dans trois

ou quatre comptes rendus. Et tout cela pour avoir flibusté dans une petite ville de province et pour en avoir été chassé ! Ses confrères, en l'obligeant à vendre, avaient cru le perdre ; ils l'avaient sauvé. Plantin gagnait misérablement là-bas dans son trou du Limousin, six ou huit mille francs. Et à Paris, soixante ou quatre-vingt mille ! A quelque chose malheur est bon... et même... déshonneur.

— Ah ! ah ! dit Plantin en voyant entrer Rosita dans son cabinet ; encore une querelle avec votre tapissier. Il vous demande cinquante-huit mille francs, et vous lui en offrez vingt-trois mille.

Telle était, en effet, la première affaire qui avait amené Rosita chez Plantin. Mais la comédienne, sérieuse, grave, avec un geste théâtral :

— Pas de plaisanteries, mon cher... Ce n'est pas le moment !... Quand vous saurez ce qui m'amène... J'ai une fille, Plantin, j'ai une fille !

— Depuis quand ?

— Depuis trois jours.

— Depuis trois jours !

— Oui, Criquette.

— Ah ! c'est vrai, vous avez pris Criquette. J'ai lu cela dans les journaux. Eh bien ! qu'ai-je à voir là dedans ? Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre... Je veux m'attacher Criquette par les liens les plus étroits. Je veux qu'elle soit ma fille légalement. Je veux l'adopter enfin !

— L'adopter! l'adopter! Comme vous y allez! Et d'abord, avez-vous cinquante ans?

— Cinquante ans! moi! Mais non, je n'ai pas cinquante ans! En voilà une question!

— Eh bien, alors, il n'y a pas d'adoption possible. Revenez quand vous aurez cinquante ans... si c'est encore votre fantaisie...

— Ma fantaisie! Ah! je vois bien ce que vous pensez. Vous croyez que j'ai cédé à un mouvement irréfléchi... et que le temps modifiera... Non, mon cher, non... Criquette est ma fille aujourd'hui, et restera ma fille toujours, toujours, toujours, toujours! Vous entendez?

— Oui, oui, j'entends.

— Et il ne me sera pas permis, tant que je n'aurai pas cinquante ans... C'est la loi qui dit une bêtise pareille! Je n'ai pas le droit d'être bonne avant cinquante ans! pas le droit d'avoir du cœur!... Voyons, mon cher, il doit y avoir un moyen... Cherchez un peu dans votre Code.

— Oh! je veux bien chercher... D'autant que les adoptions d'enfants, ce n'est pas trop ma spécialité, ça serait plutôt... Attendez... Adoption... Je ne sais même plus... Ah! si... Articles 343 et suivants. Là... c'est bien ce que je cherchais... Oui, il y a la tutelle officieuse... Mais pour la tutelle officieuse, comme pour l'adoption, toujours le même âge nécessaire... cinquante ans.

— Les imbéciles!

— Il y aurait peut-être autre chose .. Elle n'a

plus ni père, ni mère, ni famille, cette enfant-là, elle n'a plus rien?

— Absolument rien... J'ai envoyé hier Aurélie à Belleville...

— Elle va bien, Aurélie?

— Très bien.

— Vous avez là une fille précieuse, qui connaît vos affaires mieux que vous, et qui défend vos intérêts...

— Je sais... je sais... Je vous disais donc qu'Aurélie est allée à Belleville. Elle a causé longuement avec une charbonnière qui était l'amie de la mère de Criquette. Voilà la situation : La mère, enfant trouvé; par conséquent, de ce côté, pas de famille. A la mort du père, on a écrit au maire de sa commune, un village dans la Gironde; on croyait qu'il avait là des parents, on n'a rien trouvé.

— Oh! quand il n'y a pas d'argent à recevoir, ça ne se retrouve jamais, les parents... Eh bien, alors, peut-être pourrait-on, avec le concours de l'Assistance publique, tutrice de tous les enfants abandonnés, constituer un conseil de famille.

— Et je pourrais en faire partie?

— Oui.

— Ce serait toujours cela. Combien est-on dans un conseil de famille?

— Six... A défaut de parents, on choisit des personnes s'intéressant à l'enfant.

— Moi, d'abord.

— Naturellement.

— Puis ma mère... Écrivez les noms.

— Volontiers.

— Je disais... moi... ma mère... le prince.

— Non... pas le prince.

— Pas le prince! Vous croyez qu'il ne consentira pas... Je serais curieuse de voir ça...

— Il consentirait, j'en suis sûr, mais c'est la loi qui n'autorise pas...

— Encore la loi!

— Un étranger n'a pas le droit de faire partie, en France, d'un conseil de famille.

— Ah! c'est trop fort!... Voilà un étranger riche, très riche, qui est tout prêt à se dévouer pour un enfant, et la loi le lui défend... Enfin, renonçons au prince, mais je voudrais quelqu'un de bien là dedans... quelqu'un du monde... Je demanderai à Jaunard... le petit baron Jaunard... Vous savez?...

— Est-ce qu'il n'a pas un conseil judiciaire?

— Non, il ne l'a plus, depuis trois semaines.

— Ah! c'est que s'il l'avait toujours, il ne pourrait pas...

— Il ne l'a plus, je vous dis.

— J'écris alors.

— Bidache ensuite... un de mes camarades.

— Je sais... je sais... Il est très drôle dans *Gri-Gri*...

— Il charge un peu trop quelquefois.

— Je ne trouve pas.

— Voyons, mon ami, nous étions déjà quatre, n'est-ce pas?

— Oui, quatre.

— Monnet, notre régisseur... Un brave homme, celui-là, c'est ce qu'il y aura de mieux dans le conseil...

— Ça fait cinq... Nous arrivons...

— Et vous... Vous voulez bien?

— Comment donc...

— Nous voilà six... il sera très bien, ce conseil de famille!

— Il ne sera pas mal, un peu de tout.

— Soyez sérieux, Plantin, je vous en prie, et occupez-vous de cela. Je veux assurer la situation de Criquette; je veux, qu'après moi, toute ma fortune...

— Oh! oh!

— Je sais bien qu'en ce moment mes affaires sont un peu...

— Un peu beaucoup. Nous avons examiné votre situation, l'autre jour, avec Aurélie...

— C'est possible, mais je vais demander au prince d'arranger encore une fois mes affaires, à fond... et ensuite je serai raisonnable, je placerai de l'argent... Criquette m'aura rendu ce service de m'obliger à mettre dans ma vie quelque chose de sérieux, quelque chose d'honnête. Je serai meilleure, grâce à elle, je serai autre. Pauvre cher ange! Voulez-vous la voir? Elle est là, en bas, dans ma voiture. Tenez... regardez.

Rosita ouvrit la fenêtre, et Plantin alla s'accouder, à côté de sa cliente, sur la barre d'appui. Criquette était, en effet, assise dans la calèche de

Rosita, en grand deuil, mais ce grand deuil était fort élégant. Rosita avait demandé une robe noire toute simple, tout unie ; mais les robes toutes simples, tout unies, qui sortaient des mains de la couturière de Rosita, n'étaient pas sans une certaine complication et sans un certain agrément.

Près de la portière, se tenait Célestin, le groom. Du coin de l'œil, il regardait sa nouvelle petite maîtresse. Rosita, un soir, lui avait donné des places pour *Gri-Gri*, et Criquette l'avait fait mourir de rire... Comme ça l'aurait amusé de causer avec elle ! Ils se seraient très bien entendus, ils étaient à peu près du même âge, ils auraient parlé la même langue, Criquette était de Belleville et lui, Célestin, de Ménilmontant. Rosita était de Vaugirard. Quant au cocher anglais, qui se tenait digne et correct sur le siège, il se faisait passer à l'office, avec orgueil, pour le fils naturel d'un lord. Lui seul donc, à ce compte, dans le nombre, aurait été d'illustre naissance.

Plantin regarda partir la voiture, puis il referma sa fenêtre et revint prendre sa place à son bureau, bien résolu à ne s'occuper aucunement de la constitution du conseil de famille de Criquette. S'il avait accepté d'en faire partie, c'était d'abord pour ne pas désobliger sa cliente, et ensuite parce qu'il était bien certain que ce brillant conseil ne se réunirait jamais.

— Si elle y pense encore dans six semaines !... se disait-il.

Il se remit au travail. Il se demandait par quels moyens il pourrait amener, tout doucement, sans trop de scandale, la marquise douairière de Châtel-Bénard à payer un billet de vingt-cinq mille francs souscrit au profit de mademoiselle Rose Glandier par le jeune vicomte de Châtel-Bénard, lequel, étant mineur, n'avait pas qualité pour venir en aide, avec une telle profusion, aux jeunes personnes qui s'amusaient à lui faire signer, le soir, son nom, sur de petites languettes de papier timbré. Plantin n'aimait pas le scandale, en principe, et n'y avait recours qu'à la dernière extrémité.

Il y avait de l'exagération dans l'arrêt porté par Plantin. Au bout de six semaines, Rosita pensait encore à devenir la mère adoptive de Criquette. Elle y pensait un peu moins, mais elle y pensait encore.

L'exaltation maternelle de Rosita se maintint, pendant le premier mois, au diapason le plus élevé. L'enfant déjeunait avec elle tous les matins et dînait avec elle tous les soirs. Criquette avait repris son service au théâtre, mais elle n'était pas remontée dans la loge du troisième étage, où elle s'habillait avec les quatre petites filles qui, dans le cortège, l'accompagnaient en qualité de demoiselles d'honneur. Il y avait, au rez-de-chaussée, communiquant avec la loge de Rosita, une sorte de cabinet de débarras. En vingt-quatre heures, on l'avait transformée en une très élégante petite loge pour Criquette. Elle vécut ainsi, absolument de la même

vie que Rosita, allant, tous les jours, faire avec elle, au Bois, le tour du lac. Criquette, d'abord, pendant ces promenades, se sentit gauche, gênée, mal à l'aise ; elle s'asseyait de côté, se tenait toute droite, n'osant pas s'appuyer ; mais, très rapidement, elle s'habitua à tout ce luxe qui l'entourait et prit bientôt, dans son coin, au fond de la voiture, des poses nonchalantes et abandonnées, où déjà la femme s'esquissait dans une sorte de grâce indécise.

Rosita faisait marcher Criquette tous les jours, au Bois, pendant une demi-heure. Et alors, à chaque rencontre, éclataient les mêmes phrases toutes faites :

— C'est ma fille ! C'est mon enfant ! Et je suis si heureuse !... Le sentiment du devoir... J'avais toujours désiré avoir des enfants, une fille surtout. Et vous verrez comme je l'élèverai bien ! En ce moment, à cause du théâtre qui la fatigue un peu, je n'ose pas la faire travailler... Mais, après *Gri-Gri*, je veux qu'elle reçoive une forte et solide éducation... Je lui donnerai une institutrice... Le prince a déjà écrit pour cela en Angleterre, etc., etc.

En attendant, les relations de Criquette s'étendaient. Elle savait déjà, et depuis longtemps, dire : *Mon prince*. Elle apprit, un soir, dans la loge de Rosita, à dire : *Monseigneur* et *Votre Altesse*. Elle apprit mieux et plus encore.

C'était un mois environ après la mort de sa mère.

Un jeune souverain était de passage à Paris, qui faisait en conscience son métier de roi, désirait s'instruire et voulait tout voir par lui-même Il eut la curiosité de visiter l'hôtel d'une des plus belles personnes de Paris, remarquée par lui, la veille, dans une féerie de la Porte-Saint-Martin. Il devait assister ensuite à une séance du Corps législatif ; on comptait sur un discours de Jules Favre, vers quatre heures, contre les candidatures officielles.

L'emploi de la journée et de la soirée était, d'ailleurs, ainsi réglé sur le carnet du chambellan de service.

Trois heures. — Mademoiselle Rosita.

Quatre heures. — Palais-Bourbon.

Six heures. — Audience à l'ambassadeur d'Autriche. Question du tarif douanier.

Huit heures et demie. — Théâtre du Palais-Royal. *Les Mémoires de Mimi Bamboche.* Avant-scènes 2 et 4 réunies.

Donc il était trois heures de l'après-midi. Criquette, assise dans la salle à manger, près d'une fenêtre, feuilletait un livre d'images ; elle vit entrer Aurélie et se leva ; elle éprouvait toujours, devant la femme de chambre, une certaine émotion, une certaine crainte ; elle ne savait pas trop pourquoi, mais c'était ainsi.

— Écoute, mon enfant, lui dit Aurélie.

— J'écoute, mademoiselle.

— Et fais bien attention à mes paroles... Il y a

là, dans la chambre de madame, une personne qui désire te voir... Cette personne était hier au théâtre et t'a trouvée très gentille... A cette personne, il ne faut pas parler comme on parle aux personnes ordinaires. Il faut lui dire : *Sire*, et *Votre Majesté*, et il faut mettre toutes ses phrases à la troisième personne... Est-ce que tu comprends bien ?

— Je crois que oui, mademoiselle.

— Un exemple, voyons... A une personne ordinaire tu diras : « Comment vous portez-vous ? » mais à cette personne qui est là, que diras-tu ?

— Comment se porte Votre Majesté ?

— C'est cela même... Va, mon enfant, va...

Criquette entra dans la chambre et le personnage qui était là lui dit :

— Bonjour, mon enfant.

— J'ai l'honneur de saluer Votre Majesté.

— Approche, n'aie pas peur.

— Je n'ai pas peur, Sire.

— Pourrais-tu me répéter ton pied de nez d'hier soir ?

— Je veux bien, Sire ; mais Votre Majesté doit comprendre... c'est un peu difficile... quand on n'est pas lancée...

Rosita, alors, se leva et, pour *lancer* Criquette, lui donna la réplique. Le pied de nez n'eut assurément pas l'éclat qu'il avait le soir, en pleine scène, mais il fut encore très convenable. L'auguste visiteur daigna s'en contenter et mit deux louis dans la main de Criquette en lui disant :

— Tiens, c'est pour t'acheter une poupée.

Tel fut le début de cette forte et solide éducation que Criquette devait recevoir chez Rosita!

Criquette serra soigneusement les deux louis du jeune roi dans un porte-monnaie de treize sous que Pascal lui avait donné pour ses étrennes; mais elle eut le malheur d'égarer ce porte-monnaie, dès le lendemain. Ce fut une grande tristesse ; seulement, il faut rendre justice à Criquette : ce n'étaient pas les deux louis qu'elle regrettait le plus, c'était le cadeau de Pascal.

Criquette devait retrouver un jour, et fort à propos, le porte-monnaie et les deux louis.

On oublie vite, à onze ans. Un mois compte alors pour bien des mois. Criquette, cependant, pensait encore à sa mère, et des larmes, à ce souvenir, lui montaient aux yeux. Rosita avait dû se résigner à se séparer de Criquette, le soir, et l'enfant couchait au second étage, dans une chambre voisine de la chambre d'Aurélie. Une nuit, elle se réveilla en sursaut en appelant : « Maman! maman! » Elle regardait autour d'elle, étonnée, ne reconnaissant plus sa mansarde de Belleville... Elle entendit alors la voix d'Aurélie qui lui disait :

— Dors, mon enfant, dors.

Une autre nuit, Criquette eut un horrible cauchemar. Elle avait senti sur ses joues le froid des derniers baisers de sa mère. Elle se mit à crier. Aurélie se leva précipitamment; elle eut beaucoup de peine à calmer l'enfant qui, cependant, à la fin,

s'assoupit. Aurélie la regardait avec beaucoup d'attention et, au moment où elle se rendormait, elle l'embrassa... pour la première fois.

Ainsi se passèrent les premières semaines. Criquette était-elle malheureuse? Non, certainement... ce n'était qu'une enfant. Il ne pouvait lui déplaire de vivre dans cette belle maison, d'aller au Bois dans de magnifiques voitures, de porter de jolies robes et de manger de bonnes choses. Mais elle n'était pas heureuse cependant, car elle avait un gros chagrin. Elle ne voyait Pascal que le soir, par échappées, au théâtre. C'était son seul ami sur la terre, son camarade, son frère. Elle se reprochait presque d'être si bien logée, si bien habillée, si bien nourrie, d'être devenue riche enfin, car elle se croyait riche, et pour toujours, tandis que Pascal était resté pauvre. Elle aurait voulu pouvoir partager tout avec lui. Elle n'oubliait jamais de mettre de côté, pour Pascal, la moitié de son dessert, guettant le moment où Rosita ne la regardait pas, et bourrant alors sa poche de petits fours et de sucreries. Un soir, Rosita s'aperçut du manège.

— Oh! la gourmande! dit-elle.

— Ça n'est pas pour moi, répondit Criquette, toute rougissante, c'est pour Pascal.

— Pauvre petite... comme tu es gentille! Prends-en, mon ange, prends-en tant que tu voudras.

A partir de ce jour, Pascal eut tous les soirs un dessert princier. Il venait au théâtre de bonne heure, endossait sa peau de singe et s'en allait, dans

un couloir, guetter l'arrivée de Criquette ; non pour les bonbons et les gâteaux, mais bien pour Criquette elle-même, qu'il aimait de tout son cœur et qu'il avait hâte de revoir. Ils allaient s'asseoir tous les deux, dans un petit coin bien noir, où personne ne pouvait les déranger, et là, ils causaient pendant un quart d'heure. C'étaient les moments les plus doux de la vie de Criquette.

— Tiens, mange, mange... C'est bon, dis? C'est de ceux que tu as tant aimés l'autre jour.

Ils formaient des projets pour l'avenir... Le théâtre... toujours le théâtre! Ils entreraient au Conservatoire, ils auraient tous les prix, ils seraient engagés par le même directeur, ils vivraient ensemble, toujours!

Au bout du premier mois, un incident se produisit qui amena dans l'existence de Criquette un grand changement. Couchée à plat ventre sur le tapis du salon, elle jouait, un jour, dans l'après-midi, avec le petit chien de Rosita. De temps en temps, elle prêtait l'oreille, croyant entendre des éclats de voix et le bruit d'une querelle dans la chambre voisine. Puis elle se remettait à jouer avec le petit chien.

C'était bien une querelle, et très vive, qui venait de s'élever entre le prince et la comédienne. Rosita, après bien des hésitations, car elle savait que la position serait dure à enlever, avait demandé à Savéline de vouloir bien, à cause de Criquette, à cause de sa fille, arranger encore une fois ses af-

faires. Elle avait cru attendrir le prince, en glissant dans la première phrase le nom de Criquette. Le résultat fut désastreux.

— A cause de Criquette, s'écria le prince. Parlons-en un peu de Criquette, si vous le voulez bien, ma chère... Avoir pris cette enfant, c'est de la folie !

— Ah ! voilà que vous allez, comme Plantin, l'autre jour, me reprocher d'être charitable, d'avoir du cœur...

— Non... je ne vous reproche pas... cette petite est très gentille... elle est intéressante. Il s'agirait de la mettre dans une pension, de faire les frais de son éducation... très bien !... Pour cela je serais tout prêt. Mais avoir installé cette enfant, ici, chez vous, et l'exhiber, tous les jours, au Bois !...

— Oh ! l'exhiber !

— Oui, l'exhiber. Je dis que cela est ridicule et que cela est mauvais, dans l'intérêt même de cette petite. Tel est mon avis. Quant à payer vos dettes, non ! Je vous donne dix mille francs par mois, cela devrait vous suffire... En dehors de cette pension de cent vingt mille francs, à deux reprises, depuis cinq ans, j'ai arrangé vos affaires. J'en ai eu, chaque fois, pour deux ou trois cent mille francs... Vous êtes trop dispendieuse... Je ne puis soutenir un tel train... Ajoutez à cela que le jeu, en ces derniers temps, ne m'a pas été favorable... J'ai beaucoup perdu. Alors qu'est-il arrivé ! Que j'ai dû faire rendre à mes terres plus d'argent qu'elles n'en rendaient autrefois, forcer mes régisseurs

à plus de sévérité... Cela me contrarie. Je n'ai pas l'âme cruelle, et il me déplaît de pressurer, à cause de vous, là-bas, les gens qui sont à moi.

— Dites: à cause du jeu.

— A cause du jeu et à cause de vous... Les deux choses si vous le désirez... Mais à cause de vous surtout. Vous me coûtez beaucoup plus cher que le jeu.

— Oh!

— Beaucoup plus cher!

— Enfin!

— Ce n'est pas tout encore... Notre czar a un entourage déplorable; on lui a fourré dans la tête des idées extravagantes, des idées libérales. On lui conseille une folie: l'émancipation, et cette folie changera beaucoup ma situation. Il y aura une diminution d'un tiers, au moins, dans mon revenu. C'est à cause de tout cela que je ne payerai pas vos dettes.

La discussion s'échauffa, devint tout à fait sérieuse, à tel point que Savéline, excédé de la querelle, prit son chapeau et s'en alla brusquement. Criquette était toujours par terre, faisant jouer le petit chien avec une boule de papier attachée à une ficelle. Le mouvement de sortie du prince fut si violent, qu'il ne put s'arrêter à temps et marcha sur une des mains de Criquette. Elle se releva, toute tremblante, avec un grand cri.

— C'est insupportable, cette enfant qui est toujours dans mes jambes!

Et, la prenant par le bras, il l'envoya rouler à dix pas sur un divan. Le Cosaque reparaissait! Alors Criquette, épouvantée, renversée contre le bord du divan, n'osant se relever :

— Je vous demande pardon... Je n'aurais pas dû être là.

Rosita s'était jetée à genoux, près de Criquette, et l'entourait de ses bras, pour la protéger. Attirée par le cri de douleur de l'enfant, Aurélie venait d'apparaître, et s'était arrêtée sur le seuil d'une des portes du salon.

Savéline revint à lui. Il n'était pas méchant. Son acte de brutalité, soudainement, lui fit horreur.

— C'est moi, dit-il à Criquette, c'est moi qui te demande pardon. J'ai eu tort. Est-ce que je t'ai fait mal ?

— Non, prince, non.

— Montre-moi ta petite main.

— Ce n'est rien... ce n'est rien du tout... c'est la surprise... c'est la peur... je n'aurais pas dû crier.

— Console-toi... ne pleure plus. Je vais t'envoyer un beau joujou... Veux-tu un beau joujou ?

— Je veux bien, répondit Criquette, souriante au milieu de ses larmes.

Savéline allait sortir, mais se ravisant, au dernier moment :

— Oui, dit-il à Rosita, j'ai eu tort... mais elle n'aurait pas dû être là... Ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est elle.

Il partit. Une heure après, un domestique, dans le boudoir, tournait la manivelle d'un orgue de salon, sur le couvercle duquel était un singe jouant du violon, par saccades, avec des clignements de paupières et des plissements de lèvres qui montraient ses dents blanches.

Assise sur une chaise basse, Criquette regardait, et, devant ce merveilleux joujou, il n'y avait pas de joie sur son visage. Un peu de tristesse, au contraire, l'assombrissait. Un singe ! Elle pensait à Pascal !

VI

Aurélie et Rosita, pendant ce temps, délibéraient sur la situation. Dans les circonstances graves, Rosita consultait toujours Aurélie, et, presque toujours, se décidait d'après ses conseils. Aurélie était très calme, très sensée, très prudente. Ses manières et son instruction étaient fort au-dessus de sa condition. Elle parlait lentement, correctement, en phrases courtes et nettes. Rien de bas ni de trivial dans son langage. Cent fois on avait dit à Rosita : « Votre femme de chambre a l'air bien comme il faut. » L'orthographe d'Aurélie faisait l'admiration de Rosita. Jamais une faute. Elle abordait intrépidement les participes les plus ardus. Et, grâce à cela, Rosita passait, dans son monde, pour une personne qui écrivait très bien, la plupart de ses lettres étant de la main et de la façon d'Aurélie.

Malgré tous ces mérites, Aurélie restait strictement à sa place, ne cherchait jamais à se familia-

riser, parlant toujours à sa maîtresse, même dans l'intimité, avec la plus parfaite déférence. Elle n'était ni bavarde ni curieuse ; aussi n'aimait-elle ni les bavards ni les curieux. Elle était depuis quinze ans dans la maison, et personne, à commencer par Rosita, n'avait pu réussir à tirer d'elle le moindre éclaircissement sur sa vie antérieure. Elle ne recevait jamais de lettres, jamais de visites. Jamais elle ne sortait, si ce n'est pour aller, tous les trois mois, causer un peu avec un agent de change, qui avait été autrefois un des familiers de la maison.

Intriguée et agacée par ces allures mystérieuses, Rosita, un jour, avait tenté de confesser Aurélie ; mais celle-ci lui avait répondu très nettement :

— Je serai reconnaissante à madame de ne pas me faire de questions sur le passé. J'ai eu un commencement d'existence très difficile, de grands déboires, de grands chagrins. Je n'aime pas à songer à tout cela. Ne m'obligez pas à réveiller des souvenirs pénibles et douloureux. Je vous sers fidèlement, c'est l'essentiel. Laissons le passé dormir tranquille.

Cependant, dans les premiers mois de 1860, Aurélie avait paru se prendre de quelque amitié pour une certaine madame Guarena qui, pendant deux ou trois semaines, était venue donner à Rosita des leçons d'espagnol, mais des leçons d'espagnol d'une nature toute particulière. On avait distribué à Rosita un rôle dans lequel il y avait à dire huit ou dix phrases en espagnol, et l'emploi de madame

Guarena consistait à faire répéter jusqu'à satiété ces huit ou dix phrases à la comédienne.

Madame Guarena était une femme d'une soixantaine d'années, d'aspect chétif et grêle, d'allures assez distinguées. Elle arrivait fort exactement, à l'heure dite, pour la leçon, et Rosita, toujours très occupée, la faisait prier par Aurélie de vouloir bien avoir la complaisance d'attendre un peu... Cet *un peu*, généralement, remplissait les trois quarts de l'heure qui devait être consacrée à la leçon.

Aurélie, à la grande surprise de Rosita, prit l'habitude de venir tenir compagnie à madame Guarena. Des relations se formaient visiblement entre les deux femmes, et la fin des leçons n'amena pas la fin de ces relations. Pendant les cinq mois qui suivirent, madame Guarena venait très souvent voir Aurélie... Elles avaient ensemble d'assez longues conférences... Enfin, vers la fin du mois d'avril, Aurélie prévint Rosita qu'elle avait l'intention de prendre, tous les mois, un ou deux jours de congé. Elle partait de grand matin et revenait toujours le soir pour le théâtre.

Au commencement de juillet, un matin, les domestiques firent *filer* Aurélie par le groom. Il revint, une heure après. Aurélie était allée à la gare du Nord ; là, elle avait pris un billet. Pour quelle destination? Célestin n'avait pu le savoir, étant forcé de se tenir à distance. Mais, après le départ d'Aurélie, il avait copié les noms des principales stations, placés dans un tableau, au-dessus

du guichet de distribution. Ces stations étaient : *Beaumont, Méru, Beauvais, Saint-Omer, Amiens, Le Tréport...* On ne sut jamais rien de plus.

Donc, Rosita et Aurélie délibéraient. La femme de chambre, très nettement, donnait raison au prince.

— Que faire cependant?... disait Rosita. Abandonner Criquette... jamais!

— Il n'est pas question de cela, madame. Si on pouvait retirer l'enfant du théâtre et la mettre en pension, dès aujourd'hui, c'est assurément ce qui vaudrait le mieux... Mais Criquette a un engagement, et le directeur ne la laissera pas partir, tant que *Gri-Gri* sera sur l'affiche.

— Que faire alors? que faire?

— Criquette passe la nuit en haut, près de moi... Elle pourrait y passer aussi la journée. Le prince ne la verrait plus, et tout inconvénient serait écarté.

— J'y avais bien pensé... Mais sans oser vous en parler... J'avais peur de vous contrarier...

— Rien me me contrarie, quand il s'agit d'obliger madame.

— Et puis, ce n'est pas cela seulement... J'avais cru remarquer que vous n'aimiez pas Criquette.

— Mais si, madame, répondit Aurélie de son ton glacial, j'aime Criquette, je l'aime autant que je puis aimer... Madame sait bien que je ne suis pas expansive.

— Alors vous la prendriez avec vous?

— Oui... cela serait préférable pour l'enfant. Il

n'est pas bon qu'elle soit ainsi mêlée à la vie de madame et qu'elle passe son temps dans un tel désœuvrement. Je lui donnerai de petites leçons d'écriture, d'orthographe, de géographie... Je suis en état de la faire travailler.

— Oh! je sais... je sais... Eh bien, essayons de cela.

Une existence nouvelle commença pour Criquette, bien monotone et bien triste... Elle n'avait plus qu'une distraction, le théâtre, c'est-à-dire : son rôle et Pascal. Mais, que la journée lui paraissait longue! Aurélie, tous les matins, la faisait travailler pendant deux heures. La leçon commençait toujours par une dictée, toujours tirée de l'histoire sainte.

« David gardait encore les troupeaux de son père, il était pieux et tout semblait le prédisposer au rôle que lui réservait le sacerdoce. Les prêtres déclarèrent que Dieu avait rejeté Saül, que l'esprit du Seigneur était descendu sur David, etc. »

Et, pendant que Criquette écrivait, penchée sur sa petite table, elle se rappelait les dictées de Pascal, entremêlées de rires et de jeux... C'était un plaisir alors que le travail! Et des tirades de leurs chers mélodrames lui revenaient à la mémoire, si bien que la pauvre petite, sans s'en apercevoir, machinalement, ce jour-là, au lieu d'écrire : « que l'esprit du Seigneur était descendu sur David », écrivit : « que l'esprit du Seigneur était descendu sur Buridan. »

Quand Aurélie prit la dictée, pour la relire et pour la corriger, Criquette fut grondée... pas trop fort cependant, car Aurélie ne se montrait ni sévère, ni dure. Elle faisait même tout ce qu'elle pouvait pour être douce ; mais l'habitude lui manquait. On n'apprend pas à être tendre avec les enfants ; il faut l'être tout naturellement, par inclination... par plaisir... Aimer est le plus sûr moyen de se faire aimer ; or, Aurélie n'aimait pas Criquette ; et pourtant elle s'occupait beaucoup de l'enfant, avec une sorte de passion froide et réfléchie.

Le soir, Pascal disait à Criquette :

— Tu as l'air triste ? Est-ce qu'elle est méchante avec toi, mademoiselle Aurélie ?

— Non, elle n'est pas méchante. Je serais une ingrate, si je disais cela. Elle est bonne... Oui, elle est bonne... Elle m'embrasse tous les matins et tous les soirs. Seulement, c'est bête ce que je vais te dire, c'est bête et c'est vrai, il me semble qu'elle ne sait pas embrasser... Maman savait... Ah ! ce n'est pas maman ! Et puis, vois-tu, Pascal, je crois bien qu'une autre que maman, ça ne sera jamais maman.

D'ailleurs, les causeries de Criquette avec Pascal, au théâtre, étaient devenues plus brèves et plus rares... Aurélie surveillait Criquette de très près ; elle ne lui permettait plus de courir à travers les couloirs et les escaliers du théâtre ; elle l'obligeait à rester dans la loge jusqu'au moment

d'entrer en scène, et à y revenir, dès qu'elle n'avait plus rien à faire sur le théâtre. Pascal en était réduit à rôder, de loin, autour de Criquette, qui, tous les soirs, à la fin du spectacle, perchée en l'air sur un praticable, pendant l'apothéose, des deux mains envoyait à Pascal, blotti dans la coulisse, tous les baisers que les auteurs lui avaient bien recommandé d'envoyer au public.

Bientôt, il n'y eut plus de causeries du tout, car il n'y eut plus de théâtre... *Gri-Gri*, dans les premiers jours du mois d'août, disparut de l'affiche, tué par les chaleurs, après une carrière, d'ailleurs, fort honorable, de cent trente représentations. On joua un drame dans lequel il n'y avait de rôle ni pour Rosita, ni pour Criquette, mais qui servit de début à Pascal. Il avait une phrase à dire, une phrase de cinq mots, jetée par un gamin, perdu dans la foule, au milieu d'une bagarre populaire.

Le début de Pascal! Rosita devait assister à cette première représentation, et Criquette, suppliante, la veille, lui avait dit :

— Oh! je vous en prie, emmenez-moi demain soir au théâtre... Je voudrais tant voir débuter Pascal.

Rosita, attendrie, lui avait promis de l'emmener. Mais, à la suite d'une assez longue conversation avec Aurélie, elle avait changé d'avis et avait annoncé à Criquette qu'elle n'irait pas au spectacle. L'enfant avait beaucoup pleuré.

Le lendemain soir, il lui fut impossible de s'en-

dormir. Pascal débutait, et elle n'était pas là pour l'applaudir de toute la force de ses petites mains. Elle s'agitait et se retournait dans son lit. La porte de la chambre voisine restait toujours ouverte, et Criquette, quand minuit sonna, vit Aurélie ranger méthodiquement son ouvrage, se lever et sortir, non sans avoir jeté un coup d'œil du côté de l'enfant, qui fit semblant de dormir profondément. Aurélie allait, au premier étage, attendre sa maîtresse, en lisant le journal.

Criquette venait d'avoir une idée. Une heure après, au moment où elle entendit le coupé de Rosita s'arrêter dans la cour de l'hôtel, devant le perron, elle sauta à bas de son lit et, pieds nus, en chemise, ses cheveux noirs flottant sur ses épaules, cachée dans l'ombre, elle regarda d'en haut, par-dessus la rampe de l'escalier. Criquette allait crier : « Marraine, marraine, Pascal a-t-il eu du succès? » quand elle vit le prince qui montait lentement l'escalier, à la suite de Rosita. Alors elle se rejeta en arrière, tremblante, épouvantée, se rappelant la colère du prince, le jour où elle jouait dans le salon avec le petit chien.

Criquette n'entendit que cette phrase dite par le prince :

— Il était crevant, ce drame!

Les Russes n'ignorent aucune des finesses et des délicatesses de la langue française.

Le lendemain matin, Criquette espérait voir accourir Pascal, et Pascal ne vint pas. La journée se

passa tout entière, et Pascal ne parut pas. Criquette ne put parler à Rosita qui était très affairée. Le prince partait le soir pour Saint-Pétersbourg. En sa qualité de maréchal de noblesse, il était obligé d'aller chez lui, au fond du gouvernement de Saratow, s'occuper un peu de cette terrible question de l'émancipation des serfs. Rosita devait partir, le lendemain, pour Dieppe avec Criquette et Aurélie.

Vers cinq heures, Criquette était seule dans sa chambre à coucher, occupée à ne pas apprendre sa géographie. Sa pensée était ailleurs. Elle vit sa porte s'ouvrir et le groom entrer mystérieusement.

— Il n'y a personne? dit-il d'une voix étouffée.

— Non, personne.

— Prenez ça, alors, vite... Ça vient d'un petit acteur, qui vous connaît... Mais prenez garde, à cause de mademoiselle Aurélie!... Il attend dans la rue, le petit acteur. S'il y a une réponse, je la lui remettrai. Vous me la donnerez, sans avoir l'air... Je suis en bas dans l'antichambre.

Il mit entre les mains de Criquette une feuille de papier pliée en quatre et se sauva.

C'était une lettre de Pascal. Voici ce qu'il écrivait à Criquette :

« Ma phrase a très bien marché. Elle a fait rire. C'est ce qu'il fallait. C'était une phrase comique, parce que, quelquefois, il y a des phrases qui font rire quand il ne faut pas. Mais cette phrase-là, il fallait. L'auteur était content. Il m'a dit que c'était

bien. J'étais venu ce matin pour te dire ça, mais on ne m'a pas laissé entrer. Il y a un ordre de mademoiselle Aurélie. C'est le groom qui m'a dit ça. Un bon garçon, le groom. Il te remettra ma lettre. On veut nous séparer, Criquette. C'est cette méchante femme. Elle ne pourra pas; nous nous reverrons, Criquette, et je t'aimerai toujours, entends-tu, toujours! Je t'embrasse, Criquette, et je suis bien content d'avoir eu du succès... Et toi aussi, Criquette, j'en suis sûr, tu es contente. »

Oui, elle était contente, la chère petite, et cependant elle pleurait à chaudes larmes. On voulait la séparer de Pascal! Il attendait la réponse dans la rue... et pas une fenêtre sur la rue! L'hôtel était entre cour et jardin. La première pensée de Criquette fut de se sauver, de courir dans la rue pour voir Pascal. Mais le concierge la laisserait-il passer? Tous les domestiques tremblaient devant Aurélie. Criquette le savait, et tous n'auraient pas eu le courage du petit groom. Elle réfléchit, la pauvre enfant, déjà condamnée à dissimuler, à ruser, à se défendre. Elle pensa qu'il valait mieux écrire, ne pas s'exposer à la colère de mademoiselle Aurélie, qui alors, peut-être, ne lui laisserait jamais revoir Pascal. Et puis elle pouvait faire chasser le groom. C'est cela surtout qui la retint.

Alors, sur une feuille de papier, elle écrivit :

« Oui, je suis contante; mais bien maleureuse en maime tamps. Et moi aussi, Pascal, je t'aimerai toujour, toujour, toujour. »

Elle entendit mademoiselle Aurélie entrer dans sa chambre. Elle se sauva, emportant sa lettre. Le groom était seul dans l'antichambre, et, là, Criquette, ne sachant comment le remercier, l'embrassa sur les deux joues en lui disant :

— Merci... merci !...

Elle le sentait du peuple, comme elle, et bon, comme elle.

Le lendemain, à dix heures du matin, Rosita dit à Aurélie :

— Prenez donc une voiture, et allez tout de suite chez Plantin. Je n'ai pas eu une minute à moi ces jours derniers, et, ce matin, je suis morte de fatigue.

— Que faut-il demander à M. Plantin?

— Où en est l'affaire de la tutelle et du conseil de famille de Criquette: Il saura ce que cela veut dire. C'est très coupable à moi d'avoir négligé... mais j'ai été si bousculée... Ce départ du prince...

— Y a-t-il une telle urgence? Nous... revenons... dans... un... mois.

Aurélie avait prononcé cette dernière phrase, très lentement, à mots entrecoupés, comme une personne qui a dans la tête autre chose que ce qu'elle a sur les lèvres... et, tout d'un coup, elle dit :

— Oui, madame... Je vais chez M. Plantin, je vais tout de suite chez M. Plantin.

Elle partit, sans perdre une minute, et, en arrivant chez Plantin :

— Qu'est-ce que c'est, lui dit-elle, qu'une affaire de tutelle, de conseil de famille pour cette petite que madame a recueillie?

— Rien de sérieux. J'ai parlé de cela à votre maîtresse pour l'amuser. Est-ce qu'elle a encore ce projet en tête?

— Il paraît, puisqu'elle m'envoie ici... Qu'est-ce qu'elle voulait, en somme, madame?

— Être chargée de la tutelle de cette enfant.

— Et c'est difficile?

— C'est impossible.

— Pourquoi cela?

— D'abord parce qu'elle n'a pas cinquante ans.

— Ah! il faut avoir...?

— Oui.

— Vous avez dit : d'abord... Il y a donc une autre difficulté?

— Et des plus sérieuses. Jamais un juge de paix ne remettra la tutelle de cette enfant entre les mains d'une femme qui vit de la façon dont vit votre maîtresse... Vous me comprenez, je pense.

— Parfaitement... Alors si madame vivait autrement...

— Ah! si elle était une personne considérée...

— Considérée et âgée de plus de cinquante ans. C'est la loi qui dit cela. Vous ne pourriez pas me montrer les articles de la loi où il est question...

— Pourquoi voulez-vous...?

— A cause de madame... Pour lui prouver que

je me suis occupée sérieusement... Montrez-moi, je vous prie.

— Très volontiers, tenez, regardez. Articles 361 et suivants... de la tutelle officieuse. Seulement c'est un peu long et un peu compliqué. Il y a une dizaine d'articles.

Aurélie lut seulement les deux premiers articles, puis, rendant le Code à Plantin :

— C'est, en effet, un peu compliqué pour moi. Je dirai à Madame que c'est impossible, voilà tout.

C'est, en effet, ce qu'elle dit, en rentrant, à Rosita ; mais ce qu'elle ne lui dit pas, c'est qu'elle avait acheté un Code, chez un libraire, sur sa route, et que ce Code, elle l'emportait à Dieppe, dans un coin de sa malle.

Huit jours après, à Dieppe, Rosita recevait de Savéline la lettre suivante :

« Ma chère, j'ai trouvé ici mes affaires très embrouillées. Je comptais rester seulement quinze jours. Je serai forcé de rester trois mois, six mois peut-être. Je ne puis vivre sans vous. Venez tout de suite me retrouver, *tout de suite*, *tout de suite*, par retour du courrier. A cette condition seulement j'arrangerai vos affaires. Et venez sans cette petite, naturellement. Mettez-la en pension. Je payerai ce qu'il faudra. Notre czar est toujours résolu à proclamer cette ruineuse émancipation. Je vous aime. Que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde. »

Le czar allait donc émanciper les serfs de Savéline... Cela était en son pouvoir, mais il n'était pas en son pouvoir d'émanciper leur maître, qui subissait le plus dur et le plus humiliant des esclavages.

Rosita reçut cette lettre, le matin, à neuf heures. Elle fit venir aussitôt Aurélie et lui dit :

— Nous partons à midi pour Paris et ce soir pour Pétersbourg... Tenez, voici ce que m'écrit le prince. A cette condition, il arrange mes affaires.

Aurélie lut la lettre attentivement, et la rendant à Rosita :

— Madame ne peut pas hésiter... Madame doit partir... Mais, moi, je ne pars pas.

— Vous ne partez pas !

— Non, j'ai le regret d'être obligée de quitter le service de madame.

— Quitter mon service !! Cela n'est pas sérieux, Aurélie.

— C'est très sérieux, madame. Je suis très fatiguée... très lasse. Continuer quelque temps mon service à Paris auprès de madame, je l'aurais pu .. je le désirais... Mais aller en Russie, je ne m'en sens pas la force...

— Vous êtes riche, à ce qu'il paraît, pour pouvoir ainsi vous retirer...

— Je ne suis pas riche, madame; j'ai de quoi vivre, cela est vrai, mais je ne suis pas riche. Et l'argent que j'ai gagné, chez vous, depuis quinze ans, je crois l'avoir bien gagné. J'ai eu de grands

profits, oui, sans doute... Pourquoi ne pas en convenir ? Mais si je n'avais pas été là, vous auriez été pillée plus encore que vous ne l'avez été. Je n'ai jamais abandonné vos intérêts.

— Je le crois... mais cependant, me quitter ainsi brusquement...

— Je ne quitterais pas brusquement madame, si madame ne m'avait pas annoncé brusquement qu'il fallait partir ce soir pour la Russie.

— Eh bien! ne partez pas ce soir. Je partirai seule. Prenez votre temps. Reposez-vous, si vous êtes fatiguée... Vous viendrez me rejoindre dans huit jours, dans quinze jours...

— Ni dans huit jours, ni dans quinze. Je n'irai pas en Russie. Et comme il faut absolument que madame y aille...

— C'est net!

— J'en suis désolée, madame, mais c'est ainsi.

— Et ce n'est pas tout. Il y a encore Criquette. Que vais-je faire de Criquette? Tenez, Aurélie, rendez-moi un service, au moins. Cela me fait beaucoup de peine de me séparer de Criquette, mais enfin, il le faut. Je vais la mettre en pension à Paris. Vous me promettrez d'aller la voir, plusieurs fois par semaine, et de m'écrire après chaque visite.

— Cela est encore impossible. Je ne compte pas rester à Paris.

— Pour ce service rendu, je vous continuerais vos gages pendant mon absence. C'est quinze cents

francs, je crois, que je vous donnais tous les ans?

— Oui, quinze cents francs, mais ces quinze cents francs ne me décideraient pas à rester à Paris.

— Ah! vous êtes riche, décidément!...

— Seulement, je puis faire plus et mieux que ce que me demande madame.

— Plus et mieux?

— Oui, je suis disposée à me charger de Criquette, absolument et pour rien, sans accepter un sou de madame. L'enfant serait à moi, tout à moi, à moi seule.

— A vous seule?

— Je compte aller vivre en province.

— Où cela?

— A Lyon. J'y ai des amis. Je me consacrerai volontiers à cette enfant. Cela remplira la fin de ma vie. Je l'élèverai bien, je lui donnerai le goût du travail, je la marierai à un honnête homme et elle sera une honnête femme...

Rosita finit par céder, non sans larmes, non sans combats. Elle avait bien pensé, un moment, à confier Criquette à sa mère, mais elle savait comment elle avait été élevée par sa mère, et comment vendue par elle, après un long marchandage, pour une rente viagère de douze cents francs, fort exactement payée, d'ailleurs, depuis dix-sept ans, par un gros financier, devenu député et resté stupide.

Je la marierai à un honnête homme et elle sera une honnête femme. Ces sortes de phrases frap-

pent beaucoup les femmes telles que Rosita, quand elles ont un peu de cœur... et Rosita n'était pas mauvaise. Elle crut faire son devoir en donnant Criquette à Aurélie.

Trois heures après, dans la gare de Dieppe, Rosita étouffait Criquette de baisers.

— Mon ange, mon amour... Tu m'écriras... je t'écrirai. Aurélie, quand comptez-vous partir?

— Dans une huitaine de jours.

— Et vous demeurerez là-bas?

— Chez ces amis dont je vous parlais...

— Leur adresse ?

— Quai des Célestins, 11.

Le train s'ébranla... Rosita, bouleversée, se tint hors de la portière, tant qu'elle put voir Criquette. A tout ce qui se passait la pauvre enfant ne pouvait rien comprendre. Elle n'avait naturellement pas été consultée.

Aurélie, le soir même, adressait la lettre suivante à *madame Pinglet, concierge, 11, quai des Célestins, Lyon.*

« Si vous recevez à Lyon des lettres à mon nom, vous les prendrez et me les renverrez sous une seconde enveloppe à l'adresse suivante : *Mademoiselle Aurélie Richard, poste restante, Beauvais (Oise).* De Beauvais je vous enverrai, de temps en temps, des lettres que vous aurez tout simplement à mettre à la poste de Lyon.

» Si quelqu'un vient me demander, chez vous, à Lyon, vous répondrez que je demeure, en effet,

dans votre maison, mais que je suis absente pour un mois ou deux. Si l'on vous parle d'une petite fille d'une dizaine d'années, qui est maintenant avec moi, vous répondrez qu'elle se porte bien. »

Il y a quelques années, cette madame Pinglet, qui s'appelait alors Louise Rimblot, était venue travailler à la journée chez Rosita; et Aurélie avait retrouvé, dans la poche de l'ouvrière, une bague de sa maîtresse qu'elle cherchait, depuis deux heures, dans tous les coins. Elle pouvait faire arrêter cette femme; elle l'avait épargnée, mais s'était arrangée pour ne jamais la perdre de vue.

Le soir du départ de Rosita, lorsque Criquette fut endormie, Aurélie relut avec attention les dix articles du Code sur la tutelle officieuse.

VII

Voici dans quelles mains Criquette allait tomber.

Aurélie Richard était née, le 17 septembre 1810, en Bourgogne, au château de Martigny, chez le comte de Lustrac ; sa mère, bien que fort jeune, avait tout le gouvernement de cette grande maison et la menait d'une main sûre ; son père était jardinier en chef du château ; tous deux, excellents serviteurs, avaient l'estime, la confiance, presque l'amitié de leurs maîtres.

Trois jours après la naissance d'Aurélie, madame de Lustrac accouchait d'une fille. Les deux enfants furent élevées ensemble, absolument ensemble, sans se quitter jamais, jusqu'à dix-sept ans. Valentine de Lustrac était aimable, gaie, rieuse et tendre, mais, par-dessus tout, turbulente, tapageuse, indisciplinée et paresseuse avec délices. Aurélie, au contraire, froide, sérieuse, réfléchie, montra, dès ses jeunes années, une extrême application, une ardente curiosité d'apprendre. C'est à cause de

cela qu'on la donna pour compagne à Valentine. Dans cet attelage à deux, Aurélie était, pour employer l'expression consacrée, le maître d'école de sa jeune camarade qui, volontiers, se cabrait et se révoltait. Le résultat fut celui ci : à dix-sept ans, Aurélie savait tout ce que Valentine aurait dû savoir et tout ce que, dans sa position, elle n'avait nul besoin de savoir.

Très intelligente, très instruite, Aurélie retomba, dès le lendemain du mariage de Valentine, dans un état voisin de la domesticité. Elle se confina dans la lingerie, passant toutes ses journées à broder et à coudre. Elle était dévote, allait beaucoup à l'église, parlait même quelquefois de se faire religieuse. Elle avait dix-neuf ans quand madame de Lustrac lui proposa un mari, le fils d'un fermier des environs. Aurélie le refusa. Elle ne voulait pas d'un paysan ; elle désirait épouser un bourgeois ou un employé, devenir une dame, aller vivre à Dijon. Valentine, le jour de son mariage, lui avait annoncé qu'elle lui donnerait une dot de dix mille francs. Cette somme, qui n'est plus rien aujourd'hui, même pour une femme de chambre, était encore quelque chose en 1829.

Deux ans après, Aurélie perdait sa mère et la remplaçait dans la direction de la maison. Rigide, exacte et probe, elle avait le don de l'ordre et du commandement; elle sut, malgré sa jeunesse, se faire respecter et se faire obéir. Cela ne l'empêchait pas d'être extrêmement malheureuse. Rien

de plus dur que de se sentir au-dessus de sa condition.

En 1834, Aurélie avait vingt-quatre ans; elle maigrissait et s'aigrissait; deux ou trois autres projets de mariage avaient été écartés par elle, dédaigneusement, sans discussion. Toujours de petites gens : des vignerons... des jardiniers.

C'est alors qu'un très célèbre sculpteur fut appelé de Paris, au printemps, par M. de Lustrac, pour diriger les travaux de réparation des sculptures du château, échantillon très pur de l'art de la Renaissance. Ce sculpteur ne vint pas seul; il amenait avec lui son praticien, un grand gaillard d'une trentaine d'années, aux cheveux noirs et aux dents blanches, moitié ouvrier, moitié artiste, très habile dans son état, beau parleur et Parisien. Il s'appelait Pierre Grassou. Son maître allait et venait de Paris à Martigny et de Martigny à Paris; mais Pierre s'installa au château et y passa six mois.

Les travaux furent terminés au commencement de l'automne. Pierre partit le 7 novembre. Aurélie disparaissait le lendemain. Elle l'avait suivi à Paris. Elle était sa maîtresse depuis quatre mois. Rien ne flambe comme le bois sec quand il prend feu... et Aurélie avait pris feu. Un soir, elle s'était jetée dans les bras de cet homme et s'était donnée à lui, sans conditions, sans parler de mariage, follement, pour le plaisir de se donner. Lui, ne l'aimait pas. Il l'avait prise par désœuvrement. C'était un Parisien ; il s'ennuyait à la campagne.

Quand Aurélie arriva chez Pierre, à Paris, il s'emporta, voulut la chasser. Il n'entendait pas s'encombrer d'une femme. Il ne lui avait rien promis. C'était vrai... elle ne lui avait, d'ailleurs, rien demandé. Aurélie pria, supplia, se traîna à ses pieds. Elle ne voulait qu'une chose, qu'il la gardât, n'importe où, dans un coin. Elle serait sa servante, son esclave. Elle ferait son ménage, préparerait ses repas, raccommoderait son linge. Un mot, un regard de lui, de loin en loin, cela lui suffirait et la payerait de tout. Il céda, ennuyé, mais flatté en même temps d'être aimé avec une telle violence.

Alors commencèrent pour Aurélie quatre années d'un véritable martyre. Pierre la battait, et vingt fois la jeta dehors, brutalement, excédé de son amour. Elle revenait toujours, humble et soumise, passant des nuits entières sur le palier et pleurant, assise par terre contre la porte, elle qui n'avait jamais pleuré, même quand elle avait perdu sa mère. Elle l'aimait, cependant, et l'avait regrettée, mais enfin il ne s'était pas trouvé, ce jour-là, de larmes dans ses yeux.

Un matin, Pierre lui dit :

— Je me marie.

— Quand cela ?

— Demain.

Elle s'appuya contre le mur pour ne pas tomber. Lui, rassemblait les vêtements d'Aurélie, les empilait dans une malle. Elle le regardait faire, les yeux secs. Elle ne devait plus jamais pleurer. Elle hési-

tait entre ces trois choses : se tuer, le tuer ou la tuer. Elle ne fit aucune de ces trois choses. Elle vécut, si cela peut s'appeler vivre. Elle ne se sentait plus de cœur.

Elle avait dépensé en une fois tout ce qu'il y avait en elle de chaleur et de passion. C'était une morte qui continua d'aller et de venir, devant elle, dans la vie, sans trop savoir ni comment ni pourquoi. Elle sortit de là avec un profond dégoût de tout ce qui ressemblait à l'amour. Des injures et des coups, voilà ce que l'amour avait été pour elle! L'amour — ou du moins quelque chose qui en prenait le nom — elle devait le retrouver et l'étudier plus tard, tout à son aise, chez Rosita; et il n'y eut pas, là non plus, de quoi lui en donner une très haute idée. Aurélie n'avait que vingt-neuf ans le jour où elle fut irrévocablement chassée par Pierre Grassou ; et, à partir de ce jour, l'homme ne compta plus pour elle.

Aurélie alla s'échouer dans un bureau de placement de bas étage. Elle accepta ce qu'on lui offrit et entra, avec des gages de vingt francs par mois, chez un employé du ministère des finances qui cherchait une bonne pour tout faire. Elle traversa ainsi, pendant six ou sept ans, une quinzaine de maisons. Personne ne voulait la garder. On lui donnait d'excellents certificats, car elle faisait son service ponctuellement, mais on la trouvait trop triste.

Elle n'était pas, cependant, très malheureuse.

Elle trouvait un certain soulagement à ne plus être cette femme qui avait tant souffert, à ne plus être elle-même, à être une chose appartenant à ses maîtres; ils commandaient, elle obéissait mécaniquement, sans résistance, sans empressement. Elle ne parlait jamais, ne riait jamais.

Dans les premiers jours d'octobre 1845, Aurélie était assise sur la banquette de son bureau de placement, — que d'heures elle avait passées sur cette banquette ! — lorsque entra, pimpante et fringante, mademoiselle Julie, la femme de chambre de Rosita. Elle était en quête d'une bonne ouvrière. Elle emmena Aurélie, et celle-ci, pendant trois mois, du matin au soir, passa les journées à coudre, dans la lingerie, près d'une fenêtre, n'ayant d'autre distraction que de regarder les cochers laver leurs voitures dans la cour. Aurélie travaillait admirablement. Rosita, de temps en temps, lui faisait des compliments.

— Julie est contente... très contente de vous... Mais pourquoi avez-vous l'air si triste? Voulez-vous que je vous envoie un soir au spectacle? Vous me verrez jouer.

Aurélie refusait. Elle recevait quarante francs par mois et commençait à thésauriser avec une économie féroce qui devait la conduire, un jour, à la fortune. Pendant les repas, à l'office, Aurélie ne desserrait pas les lèvres, mais elle entendait causer les domestiques. Quel affreux pillage dans cette maison ! Chacun volait de son côté. Et la pensée

venait quelquefois à l'ancienne ménagère provinciale qu'elle ferait marcher droit tous ces gens-là, si elle les avait sous la main.

Ce jour arriva brusquement. Rosita, dans un accès de colère, mit sa femme de chambre à la porte ; elle fit venir Aurélie :

— Je viens de renvoyer Julie. Remplacez-la, de votre mieux, pendant que je chercherai une autre femme de chambre.

— Je tâcherai de contenter madame, en attendant.

Huit jours après, Rosita disait à Aurélie :

— Je ne cherche plus de femme de chambre. Je vous garde. Vous êtes une personne très intelligente.

Aurélie s'inclina. Six mois après, elle était souveraine maîtresse dans la maison. Elle avait arrêté le pillage et réduit les domestiques à l'obéissance. Elle était seule à voler.

Et, d'ailleurs, était-ce voler? Elle recevait sur toutes les fournitures un prélèvement qui est dans les habitudes du commerce parisien. Elle acceptait, sans jamais les solliciter, les présents des amis et familiers de Rosita. Elle revendait, tous les ans, à une marchande à la toilette, de véritables monceaux de satin, de velours et de dentelles. C'étaient là les revenus ordinaires d'Aurélie; elle en eut aussi d'extraordinaires et de très importants. Une véritable fureur de spéculation s'empara de la France, au lendemain de la proclamation de l'empire. Gagner de l'argent était facile. Il suffi-

sait d'acheter et de revendre au bout de quelque temps. Toutes les valeurs montaient. Bien conseillée par un gros financier qui eut pour Rosita la plus tenace des fantaisies, Aurélie, de 1852 à 1856, ramassa une centaine de mille francs. La moitié de cette somme fut gagnée d'un seul coup; Aurélie s'était fait donner au pair trente actions du Crédit mobilier et les revendit au plus haut; le bénéfice était de quinze cents francs par action.

Il serait assurément curieux d'entrer dans le détail des recettes et des économies d'Aurélie, avec leurs intérêts accumulés pendant quinze ans, mais un seul point, en définitive, importe : le résultat. Il fut des plus brillants. Quand Aurélie fit ses comptes, dans la première quinzaine de janvier 1860, elle avait à elle, bien à elle, plus de trois cent mille francs, représentés par des valeurs de premier ordre. C'est à peu de chose près ce que devait Rosita à la même époque.

Ainsi donc, pendant quinze ans, cette usine de plaisir, qui n'avait jamais chômé, avait fait ses frais, rien de plus. Les économies de la femme de chambre balançaient les dettes de la maîtresse.

C'est pour cela que Rosita, qui avait, il est vrai, par les bons soins de sa mère, commencé très jeune, c'est pour cela que Rosita en était déjà à sa dix-huitième année d'amours forcées.

C'est pour cela que, depuis dix-huit ans, la pauvre fille avait tant menti, tant mangé sans faim, tant bu sans soif, tant aimé sans amour.

C'est pour cela qu'un jeune homme, congédié par elle, s'était fait sauter la cervelle, et que la mère de ce jeune homme était morte de chagrin, six mois après.

C'est pour cela qu'une femme avait dû se séparer de son mari, était devenue folle, avait été enfermée dans une maison de santé et se débattait, furieuse, dans les entraves d'une camisole de force, pendant que trois petits enfants n'avaient plus de mère.

C'est pour cela qu'un homme, presque un vieillard, d'ancienne et grande famille, après trente années d'existence irréprochable, avait, un soir, — Rosita ayant absolument besoin de cinquante mille francs, — triché au jeu, s'était fait chasser du club et était allé s'éteindre obscurément dans un village de mineurs, à l'extrémité de l'Amérique.

C'est pour cela qu'un jeune homme, ruiné jusqu'au dernier sou, s'était engagé, à vingt-six ans, dans un régiment de ligne et s'était fait tuer sous les murs de Sébastopol, réparant, au moins, celui-là, sa vie par sa mort.

C'est pour cela que, dans le gouvernement de Saratow, à neuf cents lieues de cette chambre à coucher où voltigeaient des Amours aux ailes dorées, les serfs du prince Savéline (5,000 âmes) travaillaient plus durement que par le passé et souffraient plus cruellement du froid et de la faim.

Oui, pour cela! pour que mademoiselle Aurélie devînt riche, et qu'elle pût aller vivre à Beauvais,

en bourgeoise considérée ; car c'était son rêve et il allait se réaliser.

Oui, pour cela et aussi pour le malheur de Criquette !

Il y avait déjà quelque temps qu'Aurélie était hantée par des projets de repos et de retraite. Oui, mais où ? Mais comment ? Rester à Paris, il n'y fallait pas songer. Aurélie voulait vivre ignorée, paisible, respectée. Après avoir été pendant quinze ans l'introductrice, auprès de sa maîtresse, de tous les grands chercheurs de grands plaisirs, Aurélie était exposée à être saluée, dans Paris, à chaque pas, par d'imperceptibles hochements de tête accompagnés d'un léger sourire, où se mêlaient, à doses égales, la gratitude et le mépris. Ces sourires voulaient dire : « C'est moi ! J'ai été ton maître pendant un an, pendant six mois, ou pendant moins, beaucoup moins que cela... Me reconnais-tu ? » Et, quelquefois, elle ne les reconnaissait pas... Ce qui n'avait rien de fort extraordinaire, car cela était arrivé deux ou trois fois à Rosita elle-même.

Le père d'Aurélie était mort, rongé par la tristesse, quelques années après la fuite de sa fille. Mort aussi un frère qu'elle avait, et qui, parti pour l'Amérique, avait été enlevé, presque en débarquant, par la fièvre jaune. Tous les siens avaient payé pour elle. Seule, elle restait debout. Elle avait une revanche à prendre contre la vie, elle la voulait, elle l'aurait !

Évidemment, pour finir ses jours, honorée sous des cheveux blancs, il fallait sortir de Paris... Mais là, que de difficultés encore!... La bourgeoisie provinciale est ombrageuse et difficile. Entrer dans le grand monde, à Paris, est plus facile peut-être que d'entrer dans le petit monde à Bourges ou à Perpignan.

C'est alors que Rosita eut besoin de se faire seriner huit ou dix phrases espagnoles et qu'une de ses amies lui dit :

— J'ai ton affaire... ma maîtresse de piano.

— Elle sait l'espagnol?...

— Très suffisamment pour ce qu'il t'en faut... C'est une Française, mais veuve d'un comte espagnol.

— Un comte espagnol!

— Oui, la pauvre femme a eu des malheurs... Je te l'enverrai.

— Qu'est-ce qu'il faudra lui donner?

— C'est cent sous l'heure pour le piano... Ça ne doit pas être plus cher pour l'espagnol.

— Eh bien, envoie-moi-la... Je suis curieuse de la voir, ta comtesse à cent sous l'heure.

Rosita se mit à rire. Elle ne croyait pas à la comtesse espagnole. Elle avait tort. Madame Guarena ne portait pas son titre, mais elle était comtesse, le plus authentiquement du monde.

Le comte Guarena, bien qu'âgé d'une soixantaine d'années, avait pris part, en 1838, au soulèvement carliste, dans les bandes de Cabrera. Après la dé-

faite du célèbre chef de partisans, le comte réussit à passer la frontière, et se réfugia en France. Il avait quelques ressources, quatre ou cinq mille livres de rente; il fut interné à Beauvais et loua un appartement au premier étage de la rue de la Taillerie; trois mois après, il épousait mademoiselle Célestine Ragonnet, fille d'un conseiller de préfecture, qui demeurait dans la même maison, au troisième étage. C'était une personne d'une quarantaine d'années, insignifiante et douce, qui depuis longtemps avait pris son parti du célibat. Guarena était âgé, d'une santé chancelante; il avait besoin d'une garde-malade.

Madame Guarena perdit son père en 1849, son mari en 1852. Après la mort du comte, on examina la situation, et, tous frais liquidés, le notaire remit à sa veuve trois ou quatre billets de mille francs. Tout balafré, tout délabré, tout lézardé, tout craquelé, ce vieux carliste était encore tourmenté par des retours de jeunesse, et les grisettes de Beauvais avaient un goût très prononcé pour les bagues, les broches et les boucles d'oreilles; on a beau être couvert des plus honorables blessures, on n'est pas aimé pour soi-même, au delà de soixante ans, même en province.

La pauvre madame Guarena vint tenter fortune à Paris; elle y trouva quelques leçons de piano et d'espagnol qui lui permirent de ne pas mourir de faim; mais elle regrettait Beauvais, sa vie d'autrefois, ses relations perdues, les causeries de pro-

vince, tranquilles et lentes, les parties de whist à un sou la fiche, tous les samedis soir, chez madame Riblet. La vie qu'elle menait à Paris lui était très pénible. Elle n'avait accepté d'abord de leçons que dans des maisons correctes ; mais il avait bien fallu vivre, et c'est ainsi qu'elle était devenue le professeur de l'amie de Rosita, puis de Rosita elle-même.

Elle racontait volontiers ses malheurs et prit un jour Aurélie pour confidente. Celle-ci, qui était en train de coudre, l'écouta d'abord d'une oreille distraite, mais bientôt elle laissa glisser son ouvrage de ses mains, leva la tête, regarda la maîtresse d'espagnol et considéra que le récit de ses malheurs n'était pas dénué d'intérêt.

Aurélie, tout d'un coup, avait entrevu la possibilité d'une étrange association : madame Guarena fournissant la considération et l'entrée dans le monde provincial ; elle, Aurélie, faisant les fonds de l'entreprise, donnant le vivre et le couvert ; l'une apportant l'honneur, et l'autre l'argent.

Mais il ne fallait pas s'embarquer à la légère en une telle aventure. Tout était-il bien vrai dans cette belle histoire contée par la veuve du carliste ? Aurélie, après avoir confessé longuement madame Guarena, lui proposa d'aller, un jour, faire avec elle un petit tour à Beauvais. Aurélie accompagna, dans deux ou trois visites, madame Guarena. L'accueil, partout, fut plein d'égards et d'empressement. Aurélie prit discrètement part à

la conversation : elle raconta qu'elle était fatiguée de la vie de Paris et qu'elle pensait très sérieusement à se retirer à Beauvais *en compagnie de sa chère amie, la comtesse Guarena.* A ces mots, personne ne broncha. Madame Guarena avait dit la vérité. Elle était comtesse... et des maisons parfaitement honorables lui étaient ouvertes à Beauvais.

Ces visites, où la conversation fut d'une platitude et d'une banalité rares, parurent délicieuses à Aurélie.

Chez madame Rigaud, la femme d'un médecin, Aurélie ne perdit pas une syllabe d'un long entretien sur les nouveaux vicaires de l'église Saint-Étienne.

— Nous avons eu, après votre départ, disait madame Rigaud, la douleur de perdre cet excellent abbé Clairget. Il a été remplacé par un jeune prêtre, l'abbé Maigrin, dont les sermons sont très goûtés. C'est lui qui a prêché le dernier carême.

— Et l'abbé Martillon ?

— Toujours à la cathédrale. J'ai eu le plaisir de dîner avec lui, samedi dernier, chez madame Riblet. Nous avons fait un whist, le soir. Le whist, vous savez, c'est son péché mignon.

— Je sais... je sais... Et a-t-il fait des renonces ?

— Ah ! vous vous rappelez que souvent... Eh bien ! oui, il a fait une renonce à pique... et impardonnable !... il avait trois piques !... Je joue le roi de pique...

Madame Rigaud raconta le coup... Aurélie ne connaissait pas le whist... Cela l'intéressait cependant, et elle écoutait. Les voix étaient discrètes, les paroles mesurées. Aurélie se trouvait, tout d'un coup, transportée à mille lieues de Paris et de la rue Trudon. Quelle différence avec les explosions de colère de Rosita, avec ses cris d'emportement contre les hommes en général et les créanciers en particulier !

Aurélie se sentait en plein courant tranquille et régulier. Elle se souvenait de ses ambitions premières : vivre bourgeoisement à Dijon! Beauvais ou Dijon... cela devait bien se ressembler.

Et puis, dans toutes ces maisons, on lui montrait de la considération, on lui offrait la place d'honneur, on s'inclinait doucement devant elle, on la reconduisait jusqu'à la porte avec une extrême déférence. Ce n'était plus elle qui reconduisait.

Le pacte fut conclu, non sans quelque résistance de la part de madame Guarena. C'était se vendre, elle le sentait bien; mais Aurélie eut facilement raison de cette dernière révolte de conscience. Madame Guarena, d'ailleurs, était usée par la misère. Les ressorts de la fierté et de l'honneur étaient détendus en son âme.

Dans les premiers jours de juin 1860, Aurélie louait à Beauvais, au nom de madame Guarena, une petite maison avec jardinet, située près de la gare, dans une rue qui porte ce nom singulier : *Rue du Bout-du-Mur*. Un tapissier de Beauvais de-

manda six semaines pour meubler très simplement, mais très convenablement, cette maison. Il fut donc convenu que, vers le 15 juillet, les deux femmes iraient s'installer à Beauvais. Aurélie avait l'intention d'annoncer son départ à Rosita, seulement, à la dernière heure, afin d'échapper autant que possible aux explications et récriminations.

Mais, le 10 juillet, la maison étant prête, Aurélie dit à madame Guarena :

— Partez seule... Renouez vos relations... reprenez le train de votre ancienne vie. J'irai vous rejoindre dans une quinzaine de jours. Cela vaudra mieux ainsi.

C'est qu'une nouvelle combinaison s'était présentée à l'esprit d'Aurélie, plus ingénieuse et plus savante... Elle voulait emmener Criquette. Elle était frappée de l'intelligence de l'enfant, de sa docilité, de sa grâce, de sa gentillesse, et aussi des très rares promesses de son délicieux visage. Criquette serait charmante ; il n'y avait pas à en douter, et l'intendante de mademoiselle Rosita était, mieux que personne, en état de savoir que la beauté est une des grandes forces utilisables de ce monde. Criquette pouvait donner de la suite et de l'avenir aux projets d'Aurélie. Elle l'élèverait bien, elle en ferait une femme distinguée et la marierait honorablement dans Beauvais. Cette jolie fille trouverait facilement preneur, encadrée dans une jolie dot.

Ce n'est pas tout. Aurélie n'était pas précisément

tourmentée par le remords, — cela n'était guère dans sa nature, — mais, enfin, depuis quelque temps, depuis qu'elle se trouvait suffisamment riche, une certaine inquiétude vague se mêlait chez elle au plaisir d'avoir gagné tout cet argent. Elle avait l'intention de redevenir pieuse ; elle était résolue à y travailler sérieusement ; cela rentrait dans son programme, où rien n'était abandonné au hasard. Elle pensait qu'une bonne action ferait disparaître ces légers troubles qui l'étonnaient, l'agaçaient. Elle croyait bien, pourtant, en avoir à jamais fini avec les débats de la conscience. Elle se trompait. Il en est un peu, de la conscience, comme de ce membre amputé, disparu, laissé sur un champ de bataille ou sur une table d'hôpital, et qui, cependant, fait encore par moments souffrir celui qui l'a perdu.

— Maudite jambe! se dit-il, je ne l'ai plus et elle me tourmente encore !

Voilà pourquoi, le 3 octobre 1860, à la rentrée des classes, elle confiait à mère Marie-Josèphe, supérieure du couvent de Sainte-Marie, à Beauvais, l'enfant qui, le 17 mars de la même année, avait joué, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le rôle de la princesse Colibri.

VIII

Rosita était partie, depuis deux mois déjà, lorsque Criquette entra au couvent; car, pour la clarté de ce récit, il faut continuer à l'appeler Criquette, bien qu'elle soit redevenue Céline Brinquart, en mettant, pour la première fois, le pied dans la petite maison de la rue du Bout-du-Mur.

C'était un lundi que Rosita avait quitté Dieppe, et, le lendemain, Aurélie conduisait Criquette directement à Beauvais, par Rouen et Amiens. Aurélie resta là cinq ou six jours, puis elle annonça à l'enfant qu'elle était obligée d'aller passer quelque temps à Paris.

— Oh! marraine, emmenez-moi.

Marraine, c'était le nom que Criquette devait, dorénavant, donner à Aurélie.

— T'emmener, non. Je vais te laisser ici avec madame Guarena.

— Emmenez-moi, je vous en prie. J'ai tant envie de voir Pascal.

— Pascal ! Pascal !

Cet enfant de treize ans était décidément l'ennemi le plus sérieux d'Aurélie, et l'adversaire dont il fallait se débarrasser promptement. Aurélie avait eu un léger mouvement d'irritation, mais se réprimant :

— Je te promets que tu reverras Pascal. Je le ferai venir ici, pendant les fêtes du jour de l'an.

— Quand est-ce, le jour de l'an?

— Dans quatre ou cinq mois.

— Oh! c'est trop loin... Avant, marraine, avant!

— Non, pas avant le jour de l'an... et encore, seulement si tu es bien sage jusque-là!

— Je serai bien sage.

— Oui, mais il faut que tu comprennes ce que je veux dire par ces mots : être bien sage... Tu vas vivre ici en petite bourgeoise. Tu iras probablement bientôt en pension, au couvent, et là tu seras avec des enfants dont les parents ont de l'argent, avec des enfants qui n'ont pas été obligés de vendre, comme toi, des fleurs dans les rues, et d'entrer, comme toi, au théâtre. Ces petites filles-là n'ont qu'une chose à faire : obéir à leur maman. Ta maman, aujourd'hui, c'est moi.

— Ah! c'est vous.

— Je t'ai expliqué que ce n'était plus madame Rosita.

— Oui, vous me l'avez dit.

Pauvre Criquette ! Elle en était à sa troisième mère, depuis trois mois !

— Il faut donc bien m'écouter, bien m'obéir.

— Je vous obéirai.

— Je vais d'abord t'expliquer quelque chose que tu comprendras, parce que tu comprends tout très bien. Ces petites filles, avec qui tu vas être en pension, si elles apprenaient que tu as été une petite déguenillée, courant après les passants, pour des sous, elles se moqueraient de toi.

— Pourquoi? C'est malheureux d'être pauvre... Ça n'est pas mal. Et puis, ce que je faisais, c'était pour gagner de l'argent, quand maman était malade. Ça n'était pas mal.

— Non, ce n'était pas mal.

— Je travaillais, je ne mendiais pas... et, d'abord, pour maman, s'il avait fallu, j'aurais bien mendié. Je l'ai fait, une fois, une seule fois, un jour que je n'avais rien gagné du tout. Il y a un vieux monsieur qui a été bon. Je lui ai dit : « Maman est malade. » Je pleurais. Il a bien vu que c'était vrai. Il m'a donné dix sous. Est-ce que j'ai eu tort de les prendre?

— Non, tu n'as pas eu tort, mais enfin, ces petites filles, je t'assure, elles se moqueraient de toi.

— Elles feraient mal.

— C'est possible, mais c'est ainsi... D'ailleurs (et la voix d'Aurélie devint plus rude), fais bien attention à ce que je vais te dire. Tu as envie de revoir Pascal?

— Oh! oui.

— Eh bien! si j'apprends que tu parles de ces

choses dont il ne faut pas que tu parles, que tu racontes, par exemple, que tu as été une petite actrice, à Paris, dans un théâtre, jamais, entends-tu bien, jamais tu ne reverras Pascal.

— Je ne dirai rien, marraine, je ne dirai rien.

— Tu me le promets ?

— Je vous le promets.

Et comme elle désirait de tout son cœur revoir Pascal, elle tint parole. Elle aurait tenu parole, d'ailleurs, même sans ce grand désir. C'était une droite et loyale petite créature qui, de sa vie, ne devait manquer à une promesse faite.

Criquette demanda la permission d'écrire à Pascal ; elle griffonna une grande lettre de quatre pages, toute pleine de cœur et de fautes d'orthographe. Aurélie se chargea de la remettre à Pascal, qui ne devait jamais la recevoir.

A Paris, Aurélie fit beaucoup de besogne en peu de temps. Elle reçut dès son arrivée la visite de Pascal, qui guettait son retour. Elle fut adroite et prit l'enfant par la douceur. Elle savait qu'il aimait Criquette, aussi lui parla-t-elle de l'intérêt de Criquette uniquement. Elle allait entrer au couvent, travailler, se préparer à devenir une femme instruite et distinguée.

— Tu veux lui écrire, dit-elle à Pascal ; soit, mais écris-lui une lettre bien raisonnable, donne-lui de bons conseils, et alors, si tu fais ce que je désire, au jour de l'an, tu viendras passer huit jours avec nous à Lyon.

Et comme Pascal était embarrassé pour écrire cette lettre, dans laquelle il fallait donner de bons conseils à Criquette, Aurélie eut la complaisance de la lui dicter :

« Ma chère Criquette, mademoiselle Aurélie m'explique ce qu'elle veut faire pour toi. Elle est bonne ; il faut l'aimer et lui obéir en tout. »

Aurélie, qui avait un goût pour les choses nettes, dit à Pascal :

— C'est très bien ainsi. Signe maintenant.

Mais Pascal voulut absolument ajouter quelques lignes de sa façon :

« Écris-moi, je te répondrai. Je t'aime, Criquette, et je penserai toujours à toi. Je t'envoie, par mademoiselle Aurélie, un journal qui a parlé de mes débuts. Il y a une ligne sur moi. Ne le perds pas, j'y tiens, je veux le garder. »

Ce journal, pas plus que la lettre de Criquette, ne doit arriver à destination. Aurélie répondra qu'elle l'a perdu, quand Criquette le réclamera. Pascal s'en va, résigné ; il emporte l'adresse d'Aurélie à Lyon ; elle la lui a donnée sans hésitation. Il faut qu'il écrive, qu'il ne reçoive pas de réponse, qu'il se croie oublié et qu'il oublie.

Une heure après le départ de Pascal, Aurélie recevait une lettre de Rosita qui lui écrivait :

« Aurélie, puisque vous voulez bien vous charger de tout régler à Paris, voici mes instructions. Plantin aura, dans quelques jours, des fonds pour payer ce que je dois. Prévenez tout le monde.

Vendez les chevaux et les voitures, à l'amiable, sans vente publique ; je ne veux pas avoir l'air d'être ruinée, quand c'est tout le contraire. Le prince est parfait, mais comme je vais m'ennuyer en Russie ! et j'y resterai longtemps selon toute apparence. Avec l'argent des chevaux et voitures, payez les domestiques et renvoyez-les. Je vous devais de l'argent, vous m'avez prêté cinq ou six mille francs, je crois, vous devez savoir le chiffre exact. Payez-vous et prenez cinq cents francs de plus pour les chiffons de Criquette. Embrassez-la pour moi. Donnez-moi de ses nouvelles. Pauvre petite, comme je l'aurais aimée, si j'avais pu, si j'avais eu le temps... Je n'ai emporté que mes bijoux. Envoyez-moi ici, robes, chapeaux, linge, tout enfin. Ah ! si vous vouliez venir, Aurélie, si vous aviez changé d'avis... Mais enfin, à cause de Criquette, il vaut peut-être mieux que vous restiez. Aimez-la bien. Les deux chevaux bais sont très beaux. Ils ont coûté 10,000 francs, ne les vendez pas moins de cinq mille. »

Aurélie n'avait pas changé d'avis. Elle expédia cette liquidation très rapidement, en quatre ou cinq jours, et avec la plus stricte probité. Elle se trouvait assez riche. L'opération avait laissé un excédent. Aurélie versa trois mille deux cents francs entre les mains de Plantin ; elle lui annonça son départ pour Lyon et lui donna tranquillement son adresse : 11, quai des Célestins. Il ne fallait pas qu'elle eût l'air de se cacher.

Ce même jour, un omnibus du chemin de fer de Lyon attendait devant la porte de l'hôtel de la rue Trudon, chargé de cinq ou six grandes malles, contenant tout ce qui appartenait à Aurélie et tout ce qui appartenait à Criquette. Rien de plus. Aurélie commençait à s'habituer à être honnête. Toute la rue Trudon la vit partir pour la gare de Lyon.

Dès que l'omnibus fut, sur le boulevard, à la hauteur du faubourg Poissonnière, Aurélie pria le cocher de la conduire à la gare du Nord. Trois heures après, elle arrivait à Beauvais, parfaitement tranquille... Qui viendrait la chercher à Lyon et de là à Beauvais ? Elle ne devait d'argent à personne. Elle pouvait commencer une existence nouvelle. Criquette était à elle, bien à elle.

Depuis ce jour, près de cinq mois se sont écoulés. Aurélie, sous le patronage de madame Guarena, s'est glissée lentement, prudemment, dans une vingtaine de maisons de Beauvais. Partout elle a réussi. Criquette, au couvent, a gagné tous les cœurs ; elle est si gentille et si douce !... mais elle est bien inquiète, bien triste. Depuis son arrivée à Beauvais, elle a écrit sept fois à Pascal, avec l'autorisation d'Aurélie. Elle a eu deux réponses, et ensuite, plus rien. C'est que Pascal n'a reçu que les deux premières lettres. Aurélie a laissé partir ces deux lettres ; il n'y était pas question de Beauvais.

Les enfants continuent à s'écrire, se reprochant mutuellement leur silence ; mais leurs pauvres pe-

tites lettres sont arrêtées au passage et vont mourir dans les cendres de la cheminée d'Aurélie. D'autant que le mot *théâtre* revient à chaque ligne, dans les lettres de Pascal. C'est précisément le mot que Criquette ne doit plus entendre, ne doit plus connaître; et lorsqu'elle parle de Pascal à sa marraine, celle-ci lui répond :

— Il t'a oublié, oublie-le...

Pascal n'a pas oublié. Ses lettres arrivent toujours de Paris à Beauvais, en passant par Lyon. Chez un enfant de treize ans, une affection si fidèle, si persévérante ! Il se lassera à la fin. Il se tiendra tranquille, comme Rosita.

Aurélie, pendant ces cinq mois, a reçu, en effet, de Russie une seule lettre, vers la fin de septembre, et d'un admirable laconisme :

« Aurélie, donnez-moi des nouvelles de Cri-
» quette. Le prince m'a épousée la semaine der-
» nière.

» PRINCESSE SAVÉLINE. »

Aurélie a répondu que Criquette allait bien ; elle a félicité la nouvelle princesse et, depuis, pas un mot.

Voici ce qui s'était passé au fond du gouvernement de Saratow. Les affaires du prince étaient embrouillées; il se trouvait dans l'obligation de rester en Russie pour les remettre en ordre. Rosita lui a dit :

— Je ne peux pas vous sacrifier ainsi gratuitement ma position au théâtre. Épousez-moi ou je retourne à Paris

Le prince alors a fait venir un vieux pope très humble et très crasseux ; il lui a dit quelque chose en russe. Savéline a réuni tous les serviteurs du château. Nombre d'entre eux avaient déjà assisté à pareille cérémonie : le prince, dix années auparavant, avait épousé dans les mêmes conditions, une danseuse de l'opéra de Vienne ; il sait comment se font ces mariages-là, comment ils se défont.

Le vieux pope a marmotté, à son tour, quelque chose en russe. Savéline dit à Rosita :

— C'est fait ! Vous êtes princesse.

Rosita se doute bien que ce mariage n'est pas d'une extrême correction, mais tout le monde au château l'appelle : « Princesse », mais elle a pu écrire à ses amis de Paris et à Bidache des lettres signées : *Princesse Savéline*... Cela lui suffit pour le moment. Cela durera ce que ça pourra. Cela dura toujours, c'est-à-dire jusqu'à la mort du prince.

Savéline n'était plus un jeune homme ; il avait quarante-huit ans ; il buvait beaucoup de vin de Champagne ; il épaississait, s'alourdissait. En juillet 1861, il reçut du ciel un léger avertissement, une petite, une toute petite congestion. Il n'en tint pas compte, et continua de trop aimer le vin de Champagne. Rosita exigea alors impérieusement un ma-

riage plus solide avec un pope plus sérieux. Elle l'obtint. Savéline mourait six mois après. Rosita héritait d'un million de roubles.

Voici venir le 1er janvier 1861, et Pascal ne reçoit pas de lettre de Criquette, pas de lettre d'Aurélie.

Depuis deux mois et demi, il a thésaurisé, mettant de côté, tous les jours, environ un franc sur les trois francs qu'il gagne au théâtre. Il est allé à la gare de Lyon ; on lui a dit que le voyage pour Lyon, en troisième classe, aller et retour, lui coûterait soixante-deux francs. Le 31 décembre, il a soixante-douze francs. Il achète pour mademoiselle Aurélie, un bouquet de trois francs, pour Criquette, un beau livre de quatre francs, relié en rouge, doré sur tranches, avec des images. Total : sept francs. Il fait ses comptes sur un petit bout de papier : soixante-deux et sept : soixante-neuf. Trois francs pour sa nourriture en route, c'est assez. Il demeurera là-bas chez mademoiselle Aurélie ; elle l'a invité. Il part, à midi, par un train omnibus.

Le lendemain, 1er janvier, il arrive à Lyon, au petit jour. Le temps est affreux. La neige tombe à gros flocons. Il cache son livre sous sa veste. Et son bouquet! il va être abîmé, cela le désole. Pascal se fait indiquer le quai des Célestins, mais, au moment où il va pénétrer dans l'allée de la maison, une femme en train de balayer le trottoir l'arrête, et d'une voix dure :

— Où allez-vous? Qui demandez-vous?

— Mademoiselle Aurélie?

— Elle n'y est pas.

— Elle est sortie, déjà?

— Elle est en voyage.

— Pour longtemps?

— Pour deux mois.

— Et Criquette?

— Qui est-ce, Criquette?

— Une petite fille qui est avec mademoiselle Aurélie.

— Ah! la petite fille! Eh bien, elle est en voyage aussi.

— Où ça? bien loin?

— Je ne sais pas... Je n'ai pas l'adresse...

— Et moi qui venais de Paris pour leur apporter leurs étrennes... Ce bouquet pour mademoiselle Aurélie, et ce livre pour Criquette.

Le coup est trop dur. Son cœur se brise. Des larmes lui viennent aux yeux, et Criquette, au même moment, pleure aussi, à cent cinquante lieues de là. C'est le 1er janvier, c'est le jour où on lui avait promis qu'elle reverrait Pascal. Et sa première pensée, en se réveillant, est celle-ci :

— Je ne reverrai pas Pascal... Il m'a oubliée. Il ne m'aime plus... Tandis que moi, je l'aime toujours!

Pendant ce temps, Pascal, à Lyon, demande des nouvelles de Criquette à madame Pinglet. Elle n'est pas tendre, à son ordinaire, madame Pinglet, et cependant, un peu émue du chagrin de Pascal, elle tâche de le rassurer.

— La petite va bien... très bien. Je tâcherai de faire parvenir votre bouquet et votre livre...

— Oh! le bouquet... ça n'est pas la peine, il serait fané, gardez-le pour vous. Seulement laissez-moi écrire une petite lettre pour Criquette.

Et, dans la loge de la concierge, Pascal écrit la lettre suivante :

« Ma chère Criquette, j'ai bien du chagrin. J'étais venu de Paris avec un bouquet pour mademoiselle Aurélie et un livre pour toi... On me dit que tu ne reviendras que dans deux mois Je ne peux pas attendre; on ne m'a donné au théâtre que huit jours de congé et il ne me reste que vingt-six sous. Je te souhaite la bonne année, Criquette, et t'embrasse de tout mon cœur. »

Pascal retourne à Paris, et sa vie, pendant les six années qui suivirent, peut se raconter en dix lignes. Il avait réellement de très heureuses dispositions pour le théâtre. En 1864, après examen, il entrait comme pensionnaire au Conservatoire. En 1866, il obtenait un second accessit de tragédie et un premier de comédie. Il n'avait que dix-neuf ans ; on lui disait : « Passez encore une année au Conservatoire, vous aurez des prix l'année prochaine, et alors c'est le Théâtre-Français ou l'Odéon, Paris, enfin. » Il hésitait, il avait envie d'aller s'essayer tout de suite, en province, et commença par accepter un engagement pour remplacer l'amoureux de la troupe de Vichy, qui venait de tomber malade.

Le 7 août 1866, à midi, Pascal répétait, sur le théâtre du Casino de Vichy, le rôle d'Octave, dans le *Bonhomme Jadis*, de Murger. Ce même jour, à la même heure, Criquette faisait demander à mère Marie-Josèphe, la supérieure du couvent de Sainte-Marie, de vouloir bien lui accorder une audience particulière. Criquette venait de terminer ses études. Elle devait, à quatre heures, sortir du couvent pour n'y plus rentrer, et pour aller vivre, jeune fille, entre Aurélie et madame Guarena, dans la petite maison de Beauvais.

Une sœur converse vint chercher Criquette.

— Notre mère supérieure vous attend, lui dit-elle.

Et quelques instants après, Criquette, se jetant aux genoux de la supérieure et lui prenant les deux mains :

— Je ne veux pas partir, ma mère, je ne veux pas vous quitter! Gardez-moi, je vous en supplie. Je veux me faire religieuse et vivre ici, mourir ici. Vous avez été si bonne pour moi, ma mère, depuis six ans. Vous, et toutes les autres mères, et toutes les sœurs... Tout le monde, enfin... Ici seulement je me sens aimée, aimée par vous et aussi, je l'espère, aussi par le bon Dieu. Gardez-moi, ma mère, gardez-moi!

Ainsi parle Criquette qui n'est plus une enfant, mais une ravissante jeune fille de dix-sept ans, mince, frêle et mignonne, toujours Criquette enfin, avec ses grands yeux noirs, si profonds et si ten-

dres, avec ses mains blanches et fines, avec sa délicate beauté faite toute de grâce et de distinction. Elle est bien, cependant, la fille d'un peintre en bâtiment et d'une fruitière de Belleville, mais il y a de ces hasards.

La supérieure relève Criquette. C'est une femme très intelligente qui, depuis longtemps, a lu dans l'âme de cette enfant. Elle sait que seule, parmi les élèves du couvent, elle voit arriver les vacances avec une sorte de tristesse, de terreur même. Elle sait que ce n'est pas une vocation véritable qui la jetterait entre les mains de Dieu... La maison du Seigneur ne serait pour elle qu'un lieu de refuge, un lieu d'asile. Ce refuge, cet asile, devait-elle les lui accorder? Et, d'ailleurs, le pouvait-elle? Criquette était placée depuis trois ans sous la tutelle d'Aurélie. La chose s'était faite sans la moindre difficulté. Aurélie jouissait, dans Beauvais, de la plus parfaite considération.

Son existence, depuis six ans, était irréprochable. Elle s'occupait des pauvres, faisait partie de plusieurs sociétés charitables, visitait les jeunes détenues, montrant beaucoup d'activité, beaucoup de dévouement. Ses cheveux devenus blancs lui donnaient un air absolument respectable; elle avait changé sa coiffure; deux grandes boucles encadraient son visage, au lieu de ses bandeaux plats; elle était méconnaissable.

Une fois, cependant, un dimanche, au printemps de 1865, Aurélie avait eu un moment d'inquiétude

et d'émotion. Un jeune commandant de hussards était venu, de Paris, passer l'après-midi à Beauvais, avec un de ses amis, lieutenant-colonel du régiment d'infanterie en garnison dans la ville. La musique jouait au Jeu de Paume. Tout Beauvais était là. Les deux officiers tournaient lentement avec les promeneurs autour du cercle des musiciens.

Le commandant vit arriver, en sens contraire, une vieille dame, grave, digne, un livre de messe à la main. C'était Aurélie qui venait d'entendre les vêpres. Le hussard eut un éblouissement. Il se rappelait brusquement les trois mois de sa vie pendant lesquels il avait dépensé le plus d'argent, fort agréablement d'ailleurs. Ce n'était pas Aurélie qu'il revoyait, c'était Rosita et, par conséquent, bien des choses. Il regardait attentivement Aurélie qui, du premier coup d'œil, l'avait reconnu. Elle continua cependant son chemin, ne se détourna pas d'une ligne, et vint le frôler, impassible, soutenant l'examen sans le plus léger tressaillement sur son visage. Le commandant reprit sa conversation un moment interrompue. Aurélie ne courut jamais d'autre danger.

L'entretien de mère Marie-Josèphe et de Criquette fut très long. La jeune fille était, par-dessus tout, droite et franche. Elle ne fit pas — ce qui lui eût été facile — de grandes phrases sur son désir de s'abîmer en Dieu et de renoncer aux joies de ce monde. Ces joies, elle ne les aurait pas dédai-

gnées! Elle aimait le couvent parce qu'on l'y aimait, et c'est pour cela qu'elle voulait rester au couvent. Elle n'avait qu'un désir au monde : être aimée. Sa mère l'aimait... Pascal l'aimait! Aussi pensait-elle encore à sa mère, encore à Pascal.

Et mademoiselle Aurélie! Criquette se reprochait bien souvent sa froideur pour sa marraine... Il lui arrivait de s'accuser elle-même de sécheresse et d'ingratitude. Mademoiselle Aurélie l'avait recueillie, avait payé — et sans compter — les frais de son éducation; elle venait la voir au couvent, deux fois toutes les semaines; pendant les vacances, pendant les congés de Pâques et du Jour de l'An, elle faisait de son mieux pour la distraire, pour l'amuser même C'était beaucoup, tout cela .. Ce n'était rien, cependant... Criquette ne se sentait pas aimée.

En revanche, au couvent, elle était entourée de tendresse et de bonté. La petite marchande de brioches de Belleville avait eu d'abord quelque peine à se plier à cette existence si régulière, si ordonnée, toujours la même, invariablement; mais, peu à peu, elle s'y était faite. Elle se plaisait en cette chapelle toute fleurie, tout embaumée, avec ses cérémonies un peu théâtrales : le défilé des élèves avec leurs grands voiles de mousseline blanche, pendant que l'orgue grondait comme un tonnerre, ou murmurait tout doucement... L'odeur de l'encens lui montait à la tête; l'harmonie des cantiques la remplissait d'un trouble délicieux.

Une sœur chantait, tous les dimanches, à la messe; elle avait une voix superbe, ardente et passionnée, une vraie voix de théâtre; en l'écoutant, Criquette souvent s'était senti des larmes dans les yeux.

Il restait un peu de la princesse Colibri dans la pensionnaire de Sainte-Marie. Tant de souvenirs s'agitaient confusément dans la tête de cette enfant! A onze ans, dans la loge de Rosita, elle disait *Monseigneur* à une Altesse impériale qui venait la voir jouer la comédie, et, à treize ans, dans le jardin du couvent, elle disait aussi : *Monseigneur*, à l'évêque qui, le matin, lui avait fait faire sa première communion.

Dans les premiers temps, Criquette était souvent assaillie, à la chapelle, par de singulières visions. Au-dessus de l'autel se trouvait une statue de la Vierge, les bras étendus, les mains ouvertes et toute chargée d'ex-voto : colliers et bracelets, dont les pierreries étincelaient. Placée dans une niche creusée profondément dans le mur, la statue était baignée d'une lumière très vive tombant d'en haut. Il y avait là, grâce à l'obscurité de la chapelle, un effet un peu cherché, mais saisissant. Et souvent, tout d'un coup, ce n'était plus l'orgue que Criquette entendait chanter, c'était la fanfare de l'apothéose de *Gri-Gri* qui sonnait à ses oreilles. Ce n'était plus la Sainte Vierge qu'elle voyait, c'était Rosita, en plein théâtre, sous la lumière électrique, avec ses diamants et ses perles.

Mais ces visions bientôt disparurent, s'effacèrent, et Criquette ne vit plus que la Vierge qui lui tendait les bras et lui souriait. Elle finit même par l'entendre parler, et la statue, s'animant, lui disait très distinctement :

— Reste avec moi, mon enfant. Je serai ton amie, si tu n'as pas d'amie, et ta mère, si tu n'as plus de mère.

Au couvent se trouvait annexé un orphelinat de petites filles également dirigé par la communauté de Sainte-Marie. Les enfants assistaient aux offices de la chapelle, assises sur des bancs en face de la chaire.

Un jour, pendant le dernier carême, l'aumônier du couvent, un vieux prêtre, sans éloquence aucune, mais simple et doux, avait pris pour texte de son sermon, cette phrase d'un psaume :

« Le passereau se trouve une demeure, et la tourterelle un nid. Que vos autels soient mon asile, ô Seigneur des armées, mon roi et mon Dieu. »

Et le vieux prêtre disait à ces enfants :

« Venez au Dieu des pauvres et des abandonnés, au Dieu des déshérités de cœur et d'amour. Il est la famille de ceux qui n'ont plus de famille, le soutien de ceux qui n'ont plus de soutien, l'espoir de ceux qui n'ont plus d'espoir. Venez à Dieu, vous qui êtes seules, et vous ne serez plus seules. Venez à Dieu, vous qui n'êtes pas aimées, et vous serez aimées. »

Criquette se faisait à elle-même l'application de ces paroles.

Elle se souvenait d'avoir été pauvre comme ces petites filles qui se tenaient là, serrées les unes contre les autres, dans leur humble costume de lainage noir. Et, bien qu'assise dans les rangs des élèves riches, des élèves qui avaient une famille, Criquette se sentait, comme une orpheline, seule et abandonnée.

Dieu se proposait ; elle l'acceptait dans son angoisse de pauvre fille qui avait connu et ne connaissait plus la douceur d'être aimée.

Ce n'était pas un ange, cependant ; elle était femme et très femme. Si Pascal avait été là, elle l'aurait préféré peut-être, mais Pascal n'était pas là.

La supérieure interrogeait Criquette, et se disait :

— Ce n'est pas Dieu qui l'appelle, c'est la vie qui lui fait peur, c'est une vocation de désespoir. Je ne dois pas garder cette enfant.

Cependant l'émotion de Criquette était si vive, ses supplications si touchantes, que la supérieure promit de parler à mademoiselle Aurélie qui devait venir elle-même, à quatre heures, chercher la jeune fille.

— Vous êtes mineure, dit-elle à Criquette, et je ne puis vous garder ici sans le consentement de votre tutrice. Je ne serais pas disposée, d'ailleurs, même avec son consentement, à vous laisser commencer dès aujourd'hui vos deux années de noviciat. Je ne suis pas assez sûre de votre vocation.

Je vais demander à mademoiselle Richard de vouloir bien vous laisser ici, une année encore, comme pensionnaire. Vous reviendriez après les vacances.

— Oui... cela plutôt que rien, ma mère, en attendant... mais, pas de vacances!... pas de vacances!...

— C'est tout ce que je peux faire... Allez, mon enfant, allez...

L'entretien de mère Marie-Josèphe et d'Aurélie fut moins long. La supérieure obtint pour toute réponse un refus sec et bref.

— Cette enfant, dit-elle, n'a pas la moindre vocation... Vous connaissez mes sentiments, ma mère, et vous savez de quel cœur, s'il en était autrement, je la laisserais aller à Dieu... Je ne veux que son bonheur... et son bonheur n'est pas ici.

Elle emmena Criquette. Elles s'en allèrent à pied, toutes deux, le long des boulevards, et marchèrent silencieusement, pendant quelque temps.

Puis, brusquement, mademoiselle Aurélie, se tournant vers Criquette :

— Rester au couvent! te faire religieuse! d'où t'est venue cette lubie?

Et comme Criquette tardait un peu à répondre :

— J'ai d'autres projets sur toi, je t'en préviens.

— Quels projets?

— Tu le sauras bientôt.

Mademoiselle Aurélie, depuis six ans, offrait le plus édifiant spectacle. Elle allait à l'église assidûment; son prie Dieu portait son nom gravé sur une

plaque de cuivre. Que d'heures elle avait passées, agenouillée sur cette chaise basse et s'efforçant d'arriver à la prière, à la prière fervente et attendrie. Mais n'aime pas qui veut et ne prie pas qui veut. La prière doit monter naturellement du cœur aux lèvres, pour être la prière.

Mademoiselle Aurélie continua cependant de rendre exactement ses devoirs à Dieu, comme à une personne encore très influente et très capable de rendre de fort utiles services dans ce monde, sinon dans l'autre. Dieu pour elle n'était pas un but, mais un moyen.

Sans doute, il eût été bien de donner Criquette à Dieu, — cela aurait été d'un excellent effet dans Beauvais, — mais il paraissait bien plus avantageux à Aurélie de la donner à quelque mari bien renté et bien apparenté. Les relations d'Aurélie par là pouvaient s'étendre et s'élever; sa position s'élargir et se consolider.

Les portes de Beauvais d'abord... Les portes du ciel, on verrait plus tard. Il y a temps pour tout!

IX

Depuis son entrée au couvent, Criquette n'avait jamais quitté, même pendant les vacances, le costume très simple et peu avantageux des pensionnaires de la maison. Les jeunes filles les mieux nées de Beauvais étaient confiées aux Dames de Sainte-Marie, et il ne déplaisait pas à Aurélie de se promener par la ville, ayant à ses côtés Criquette portant l'uniforme du couvent : il était de bonne marque.

Mais Aurélie, depuis deux ou trois mois, préparait le coup de théâtre qui devait mettre en pleine lumière la grâce et la beauté de la jeune fille, tenues cachées jusque-là. Aurélie redevint la grande femme de chambre qu'elle avait été pendant quinze ans, auprès d'une personne dont l'industrie consistait à être belle, et à ne pas l'être, tous les jours, de la même manière. Aurélie retrouva ses talents d'autrefois. Elle avait fait briller Rosita ; il s'agissait de faire briller Criquette ; seulement cette fois

les circonstances n'étaient pas les mêmes. C'était pour le bon motif, pour un seul mariage.

Criquette était sortie du couvent un mercredi, et, le lendemain matin, cette jeune fille qui, la veille, parlait de se consacrer à Dieu, examinait, avec une évidente curiosité, cinq ou six robes, de vrais chefs-d'œuvre, créés par Aurélie, et où se mariaient, en de justes proportions, les élégances parisiennes et les sévérités provinciales. Criquette devait débuter, le soir même, chez madame Rigaud, qui avait de petits jeudis, où l'on écoutait un peu de musique en buvant du thé.

Dans la journée, Aurélie s'occupa elle-même de la coiffure de Criquette, qui avait des cheveux admirables. Ce fut une grande opération qui dura trois heures. Après bien des essais et bien des tâtonnements, Aurélie prononça ce simple mot : « J'ai trouvé. » Elle avait trouvé, en effet. Et, pendant qu'Aurélie, à pleines mains, tordait, nattait, et enroulait les cheveux de Criquette, celle-ci se rappelait avoir vu, étant toute petite, les cheveux blonds de Rosita, tordus, nattés et enroulés par ces mêmes mains.

Très fière du résultat obtenu, Aurélie, du haut de l'escalier, cria :

— Madame Guarena! venez, madame Guarena!

Et, dès qu'elle la vit entrer dans la chambre de Criquette :

— Regardez, ma chère, regardez!... la plus jolie fille de Beauvais!

Aurélie savait bien qu'elle ne s'était pas trompée, le jour où elle s'était dit que Criquette serait charmante, mais le succès dépassait ses espérances. Elle avait le mouvement d'orgueil du général qui voit ses prévisions justifiées, dépassées même, par l'événement, et qui se sent la victoire dans la main.

Le soir, chez madame Rigaud, il n'y eut qu'un cri.

— C'est la plus jolie fille de Beauvais!

Criquette fut choyée, fêtée, câlinée. Et cependant elle s'ennuyait à périr, la plus jolie fille de Beauvais. Quelle existence, seule, entre ces deux femmes!

Madame Guarena ne comptait pas. Elle n'était ni bonne, ni méchante ; elle n'était plus. Après tant d'années de dénuement et de privations, elle s'engourdissait dans ce bien-être retrouvé comme par miracle. Elle passait ses journées entières à faire des patiences : trois patiences, les mêmes, éternellement : les *capucins*, les *petites rues* et le *carré Napoléon*. Elle en tenait une exacte comptabilité. Le soir, elle écrivait sur un petit agenda : Aujourd'hui, 22 août 1866, fait soixante-dix-neuf patiences ; réussi douze fois les *capucins*, onze fois les *petites rues* et quatorze fois le *carré Napoléon*. C'était ainsi tout le long de l'année.

Madame Guarena ne s'arrachait à ses chères patiences que pour faire travailler, pendant deux heures, tous les jours, le piano à Criquette. A cette leçon succédaient deux heures de lecture à

haute voix, faite par Criquette aux deux femmes. Des romans, toujours, et toujours vertueux, pris par abonnement au cabinet de lecture de madame Pingat, qui garantissait la stricte moralité de tous les ouvrages portés sur son catalogue. Puis, une heure de promenade à côté de mademoiselle Aurélie, sur les boulevards de la ville, très beaux mais très tristes. Après dîner, on voisinait, le mardi excepté. C'était le soir d'Aurélie. Ainsi se passèrent, sans événement pour Criquette, les six premières semaines.

Dans cette maison froide et muette, Criquette n'avait qu'un ami, un gros chien de Terre-Neuve, tout noir, nommé Pierrot. Du premier jour, Pierrot et Criquette s'étaient compris, s'étaient aimés. Les moments les plus doux de la vie de la jeune fille étaient ceux qu'elle passait, seule, dans le jardin, sur un banc, la tête de Pierrot posée sur ses genoux. Immobile, Pierrot regardait fixement sa jeune maîtresse avec ses bons yeux de chien attendri.

En ces heures de rêverie, des troubles s'élevaient dans la conscience de Criquette. Elle se disait : « Où suis-je? Qu'est-ce que c'est que ma marraine? Que veut-elle de moi ? » On a beau avoir été élevée au couvent, on a beau n'être nourrie que de romans vertueux, on se rend compte de bien des choses, quand on a dix-sept ans, quand on est très intelligente, et quand, aux impressions de la jeune fille, viennent s'ajouter les souvenirs

d'une enfant qui avait vagabondé dans les faubourgs de Paris, rôdé dans les coulisses d'un théâtre et vécu dans l'hôtel d'une comédienne des plus courues.

Un jour que Criquette était là, sur ce banc avec Pierrot, elle entendit s'élever au loin, dans la maison, la voix de mademoiselle Aurélie. Elle grondait très durement Thérèse, leur petite bonne. Pourquoi était-elle si sévère avec cette pauvre fille? Elle devait se rappeler qu'elle-même... Criquette se souvenait... Non, elle ne se trompait pas... Aurélie était bien la femme de chambre de Rosita... et alors comment, tout d'un coup, était-elle devenue riche?... Et elle était riche, puisqu'elle parlait de la doter... Cet argent que Criquette apporterait à son mari, d'où venait-il, cet argent? Voilà où était ramenée obstinément la pensée de la jeune fille.

La grande marieuse de Beauvais était madame Rigaud. Femme d'un médecin, et par là tenant à tous les mondes, elle était admirablement placée pour exercer cette utile profession. A deux reprises, pendant ces six premières semaines, elle vint faire des ouvertures à Aurélie. Criquette ne le sut jamais. La première fois, c'était un capitaine... jeune, distingué, non sans fortune. Aurélie refusa formellement. Un militaire! courir les garnisons! à aucun prix! La seconde fois, un médecin dont la famille habitait Beauvais, mais qui exerçait à Paris ; il avait déjà une fort honorable clientèle. La

réponse fut la même. Sa pupille devait, mariée, vivre, près d'elle, à Beauvais.

Mais, vers le milieu du mois de septembre, un jour, pendant la lecture d'un roman où le mot *amour* était partout remplacé par le mot *sympathie*, madame Rigaud arriva, tout essoufflée, toute haletante :

— J'ai besoin de vous parler, à vous, à vous seule, dit-elle à Aurélie.

Elles s'en allèrent ensemble faire un tour dans le jardin, et dès qu'elles se trouvèrent à vingt pas de la maison :

— Ah! ma chère, si vous saviez... si vous saviez! Vous ne direz pas non, cette fois... Un jeune homme est amoureux de votre pupille... et ce jeune homme, c'est...

— C'est?...

— Stanislas Meunier, le fils de M. Jean Meunier.

Ces trois mots : *Monsieur Jean Meunier*, eurent, à la fin de la phrase, une importance extraordinaire... Voici pourquoi.

De 1810 à 1832, Pierre Meunier avait fabriqué des boutons d'os en tous genres à Beauvais; il occupait une vingtaine d'ouvriers. Puis était venu le tour de Louis Meunier, avec une cinquantaine d'ouvriers, de 1832 à 1850. Et, depuis 1850, Jean Meunier commandait à une centaine d'ouvriers, dans cette même fabrique de boutons d'os en tous genres, fondée par son grand-père et agrandie par son père. Il avait deux enfants : une fille mariée à

un juge au tribunal de première instance de Douai, et un fils, Stanislas, un grand jeune homme blond de vingt-trois ans, qui faisait son droit à Paris, mais qui le faisait tout de travers, car il avait pris sa première inscription en 1862 et n'avait encore passé que deux examens.

Au grand chagrin de son père, Stanislas paraissait fermement résolu à ne fabriquer de boutons d'os d'aucun genre. Peut-être était-ce un peu la faute de Jean Meunier. Les trois premiers Meunier avaient été élevés de la manière suivante : au collège jusqu'à treize ou quatorze ans ; alors ils en étaient sortis, sachant bien lire, bien écrire, bien compter, mettant très suffisamment l'orthographe et ayant, par-dessus le marché, un peu d'histoire et de géographie dans la tête. Leur apprentissage commençait ; ils passaient successivement par tous les ateliers, étudiant tous les détails du métier; si bien que, plus tard, quand un ouvrier leur paraissait maladroit, les trois Meunier, devenus patrons, pouvaient lui dire, en relevant les manches de leurs redingotes de bourgeois :

— Ote-toi de là que je m'y mette, mon garçon, tu vas voir comment il faut s'y prendre

Seulement, Jean Meunier, troisième de la dynastie, avait voulu faire donner à son héritier présomptif une éducation libérale bien complète, *tout le tremblement*, comme il disait. Stanislas passa dix ans de sa vie interne dans un grand lycée de Paris. On lui enseigna la rhétorique, l'astronomie,

la géologie, la morale, la logique, la psychologie... Il n'apprit rien de tout cela, mais enfin on le lui enseigna. Il eut toutes les peines du monde à se faire recevoir bachelier. Il dut s'y reprendre à trois fois et passer, au sortir du collège, une année dans un de ces affreux établissements où l'on entonne aux candidats *toutes les notions exigées au baccalauréat*, comme on entonne aux volailles, dans des gaveuses mécaniques, la plus indigeste des pâtées. Et il faut que cette pâtée soit indigeste ; sans quoi, les volailles la digéreraient et n'engraisseraient pas. Seulement, elles engraissent mal, d'une chair inutile et creuse ; elles se gonflent sans se remplir.

Stanislas fut reçu et revint à Beauvais. Ce fut un grand jour! Il était le premier bachelier de la famille. On l'attendait à la gare. Son père l'embrassa de toutes ses forces, puis il lui dit :

— Maintenant, à la fabrique !

— Oh ! non, papa, pas encore. Je veux faire mon droit, être avocat... pas pour plaider... pour avoir le titre seulement.

Le père Meunier n'était pas avocat, ce qui ne l'empêchait pas de compter parmi les membres les plus sensés et les plus judicieux de la chambre de commerce de Beauvais. Cependant il fut tenté, l'imbécile! Son fils, avocat!

— Eh bien, va faire ton droit. Mais ensuite, après, tout de suite, à la fabrique !

— Je te le jure, papa.

Stanislas était à Paris depuis quatre ans. Il avait beaucoup travaillé. Il était d'une très jolie force au billard. On le citait déjà parmi les bons amateurs. Et il n'avait que vingt-trois ans !

Les gens spéciaux sont d'accord, paraît-il, sur ce point, que la France, depuis un quart de siècle, a fait, dans l'art du billard, des progrès considérables. C'est un grand mouvement qui a commencé à se dessiner sous l'empire et qui, depuis, ne s'est pas arrêté. Des professeurs se sont formés, très habiles, très ingénieux, très savants; et l'on verra, selon toute apparence, s'élever un jour, au cœur de Paris, somptueusement, à coups de millions, — on ne compte plus que par millions — une université de billard, laïque naturellement.

Stanislas avait un professeur, un tout jeune homme, bachelier comme lui. Qui est-ce qui n'est pas bachelier en France ? Ce jeune professeur était le fils d'un des maîtres du billard, qui avait voulu, lui aussi, donner à son fils la grande éducation libérale. Le jeune homme fit d'excellentes études, eut des prix au collège, un accessit de vers latins au concours général et passa haut la main son baccalauréat. Comme on félicitait le père, au lendemain de ce succès :

— Oui, répondit-il, tout cela est très gentil. Mais il s'agit d'être sérieux, maintenant. Il faut que Georges se mette au billard.

Georges se *mit au billard* et réussit admirablement; il y a des talents héréditaires. Stanislas

devint un de ses plus brillants élèves, grâce à un labeur acharné. Il travaillait ou jouait de sept à huit heures par jour. Mais l'esprit ne peut pas être toujours tendu vers les choses sérieuses. Stanislas s'amusait un peu, et le plaisir coûte assez cher à Paris. Ses folies cependant n'étaient pas ruineuses. Il avait une pension de quatre mille francs et, généralement, arrivait à Beauvais, au mois d'août, pendant les vacances, avec un petit arriéré de cinq à six mille francs. Jean Meunier jetait les hauts cris, la mère intervenait, et le père payait, *pour la dernière fois*, toujours.

Stanislas passait deux mois à Beauvais. Il éblouissait les habitués du café Potard et du café Velut, les deux grands cafés de Beauvais, sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Tout en disant : « Il ferait bien mieux d'entrer à la fabrique, » le père Meunier était flatté de savoir que son fils pouvait rendre cinquante points de cent au plus fort amateur de Beauvais. Et le plus fort amateur d'Amiens était venu, un jour, tout exprès, pour faire une partie de mille points, en deux séances, au café Potard, avec Stanislas. L'Amiénois fut honteusement battu. Cela causa une certaine émotion dans les deux villes. Une polémique s'engagea entre les journaux de la Somme et de l'Oise. Le rédacteur du *Guetteur de la Somme* s'écriait :

« Notre champion n'aurait pas été battu s'il avait connu le billard du café Potard ; mais il ne le con-

naissait pas, tandis que M. Stanislas Meunier a été élevé sur ce billard. »

Le *Propagateur de l'Oise*, un organe libéral, trouvait ces querelles déplorables :

« Une polémique à propos d'une partie de billard ! Voilà donc où nous en sommes réduits, dans ce grand silence de l'empire !... »

En 1866, le 1er septembre, Stanislas n'avait pas encore reparu à Beauvais. Son père dut aller le chercher et le ramener de force. Stanislas avait un air défait et dramatique. La situation était, en effet, plus grave qu'à l'ordinaire. Six mois auparavant, Stanislas avait eu le plaisir et le malheur de rencontrer une assez jolie personne, qui avait les yeux très noirs et les cheveux très blonds. Chose rare autrefois et très fréquente aujourd'hui, grâce aux progrès de la chimie. Mais l'amour n'entre pas dans ces détails-là. Bref, le passif de Stanislas s'élevait à une vingtaine de mille francs ; il était affreusement traqué par ses créanciers et deux ou trois d'entre eux avaient eu l'indélicatesse de s'adresser directement au père Meunier, qui était riche. Ceux qui évaluaient sa fortune à un million restaient un peu au-dessous de la réalité, et les bénéfices de la fabrique s'élevaient, en outre, bon an mal an, à une soixantaine de mille francs.

Mais payer ainsi, d'un seul coup, vingt mille francs ! Et ce serait probablement quarante mille francs l'année prochaine ! Jamais ! Alors le jeune Stanislas s'écriait :

— Je suis déshonoré ; je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle. Il y a dans mes dettes pour six mille francs de dettes d'honneur.

Les dettes d'honneur, ce sont les dettes de jeu, c'est-à-dire les moins honorables qui soient au monde. On n'est pas déshonoré quand on ne paye pas les six mille francs qu'on doit à son tailleur, on est déshonoré quand on ne paye pas les six mille francs qu'on doit à un chevalier d'industrie qui sait tourner le roi à l'écarté. Voilà la morale de ce monde !

Le père Meunier finit par s'humaniser. Il déclara qu'il payerait, mais à la condition que Stanislas se marierait tout de suite et vivrait avec sa femme à Beauvais. C'était absolument le programme d'Aurélie.

Il y avait précisément trois jeunes Beauvaisines à marier, dans des prix acceptables; elles flottaient, dot et espérances tout compris, entre 250,000 et 300,000 francs. Stanislas consentit à voir les trois jeunes personnes. Elles étaient toutes trois remarquablement laides. Stanislas refusa. Il préférait le déshonneur.

Les choses en étaient là, quand le père et le fils, traversant un jour la place de l'Hôtel-de-Ville, rencontrèrent, à quatre pas de la statue de Jeanne Hachette, mademoiselle Aurélie et sa pupille. A peine les eurent-ils croisées, que Stanislas dit à son père :

— As-tu vu, papa? as-tu vu?

— Quoi ?

— Cette jeune fille ! Comme elle était jolie !

— Je n'ai pas remarqué...

— Ses yeux !... Tu n'as pas vu ses yeux ?

— Je n'ai rien vu.

— Ah ! si celle-là est à marier, je veux bien, papa. Suivons-la, papa, suivons-la.

Et M. Meunier, notable commerçant, magistrat consulaire, fit, à cinquante-huit ans, pour la première fois de sa vie, ce qu'il n'avait jamais fait à Beauvais : il suivit une femme !

— Mais, tu sais, papa, pour bien suivre une femme, il faut marcher devant.

Stanislas, on le voit, n'avait pas tout à fait perdu son temps à Paris. Il en rapportait des notions assez exactes sur l'art de suivre les femmes.

Le père et le fils dépassèrent les deux femmes, et aussitôt après, Stanislas :

— Les connais-tu ?

— Je les ai rencontrées quelquefois, mais je ne les connais pas.

— Ah ! papa, elles s'arrêtent ; elles ont rencontré le docteur Rigaud. Elles causent avec lui. Viens, faisons un petit crochet par la rue des Jacobins, et dès que le docteur Rigaud les aura quittées, nous le rattraperons. Il nous dira qui c'est.

Vaincu, docile, le père Meunier fit un petit crochet par la rue des Jacobins ; et, une heure après, il était en grande conférence avec madame Rigaud, qui rendait un éclatant témoignage aux vertus de

mademoiselle Aurélie. Il n'y avait pas une grosse dot : cinquante mille francs, mais cent mille écus environ d'espérances.

Après quoi, toute bouillante, madame Rigaud courait chez Aurélie. Tout paraissait conspirer pour le prompt bonheur de Criquette. C'était un jeudi, le jour de madame Rigaud ; l'entrevue pouvait avoir lieu, chez elle, le soir même.

Aurélie crut devoir mettre Criquette au courant de la situation ; elle reçut assez favorablement l'ouverture. Elle ne pouvait en vouloir à ce jeune homme d'être tombé amoureux d'elle à première vue. D'ailleurs le mariage serait, de toute manière, autre chose que l'existence à laquelle elle était condamnée. Et, plutôt que cela, tout !

Le soir, en s'habillant, elle se regardait dans la glace avec un peu plus d'attention que de coutume.

— Suis-je donc si jolie, se disait-elle, pour avoir ainsi tourné la tête à ce monsieur ?

Quand Aurélie et Criquette arrivèrent chez les Giraud, tous les Meunier étaient déjà là, père, mère et fils. Il fut aussiôt procédé à quelques divertissements. Un monsieur récita des vers. Un autre monsieur — c'était le conservateur des hypothèques — chanta avec une dame le duo de la *Favorite*. Criquette elle-même s'exécuta de fort bonne grâce, sans se faire prier ; elle joua une sonate de Beethoven, ni bien ni mal, mais gentiment, naturellement, comme tout ce qu'elle faisait.

Aurélie s'était départie de son habituelle gravité ;

des sourires erraient sur ses lèvres ; elle jouait les mères, les vraies mères ; elle était heureuse ; jamais elle ne s'était sentie plus considérée.

Stanislas regardait Criquette et la trouvait bien plus jolie que la jeune personne qui lui avait fait dépenser tant d'argent à Paris. Il faisait cette réflexion que, cette charmante jeune fille aidant, on pourrait se résigner à vivre à Beauvais et à y faire souche de petits Beauvaisins et de petites Beauvaisines.

On servit le thé... Madame Rigaud s'arrangea très adroitement pour laisser Criquette et Stanislas seuls ensemble, dans un coin. On respecta leur conversation. Ils étaient là, tous les deux, en face l'un de l'autre, touchant de temps en temps le bord de leurs tasses, du bout des lèvres, pour se donner une contenance. Le thé était très chaud.

Criquette se disait :

— C'est à lui de parler.

Stanislas se disait :

— Par où commencer ?

Il avait cette phrase sur les lèvres :

— Comme vous êtes jolie, mademoiselle, et comme j'ai envie de vous épouser !

S'il avait ainsi parlé, qui sait ? peut-être les choses auraient elles pris une autre tournure, mais ce n'est pas l'usage d'entrer en matière avec une telle netteté.

Stanislas, enfin, rassembla tout son courage et dit à Criquette avec effort :

— Ce thé est bien chaud, mademoiselle.

— Oh! oui, monsieur, bien chaud.

— Je crois que nous serons forcés de le laisser un peu refroidir?

— Je le crois, monsieur.

Et ce fut tout. Avec le même mouvement régulier, ils se mirent à faire tourner leurs petites cuillers dans leurs tasses, paraissant absorbés par cette intéressante opération, mais elle ne pouvait se prolonger indéfiniment. Au bout de quelques instants, Stanislas, sans relever la tête, dit à la jeune fille :

— Il y a peu de temps, mademoiselle, que vous êtes sortie du couvent?

— Environ six semaines, monsieur.

— Et vous n'y retournerez plus, mademoiselle?

— Non, monsieur.

La conversation, pour la seconde fois, tomba lourdement, à plat. Stanislas était profondément découragé; et il se disait : « C'est fini... Je suis perdu... Je ne trouverai plus rien. »

Le thé était moins chaud ; ils burent chacun une petite gorgée .. Puis, Stanislas tout d'un coup ayant une soudaine illumination :

— Il a fait bien beau aujourd'hui, mademoiselle.

— Oui, monsieur.

— J'ai eu le plaisir de vous rencontrer, cet après-midi.

— Oui, je sais, monsieur.

Ce *je sais, monsieur*, lui échappa. Elle comprit tout de suite qu'elle venait de dire une chose qu'il

ne fallait pas dire... Elle aurait dû, montrant un air ingénu, avoir l'air de ne se douter de rien... Elle aurait dû répondre : « *Ah! vraiment, monsieur, et où cela?* » Ainsi aurait parlé une jeune fille de pure race provinciale, née avec l'instinct des convenances bourgeoises, mais telle n'était pas Criquette. Sa malheureuse franchise l'avait entraînée. Ils étaient très troublés tous les deux. Stanislas remuait machinalement sa petite cuiller dans sa tasse... et Criquette aussi, machinalement, faisait le même mouvement.

Le père Meunier les regardait ; il dit tout bas à madame Rigaud :

— Ça ne va pas, ça ne va pas.

— Non, ça ne va pas. Je crois que je serai forcée d'aller à leur secours... Mais attendons encore un peu. Les commencements sont toujours si durs.

Criquette avait le sentiment de sa faute. Elle comprit qu'il fallait la réparer. Elle devait, à tout prix, tâcher de remettre la conversation en train, et la première, héroïquement, elle prit la parole :

— Vous habitez Paris ordinairement, monsieur?

— Oui, mademoiselle, depuis quatre ans ; mais je viens à Beauvais, l'été, pendant deux mois.

— C'est moins gai que Paris, Beauvais ?

— Un peu moins.

— Il y a bien des distractions à Paris ?

— Oui, sans doute... Les courses, les théâtres...

— Les théâtres! Vous allez souvent au spectacle, à Paris ?

— Très souvent.

A ce mot, *les théâtres*, Criquette s'était un peu animée. Elle avait relevé la tête. Alors, Stanislas, enchanté de tenir enfin un sujet de conversation :

— Oui, très souvent. Ainsi, mademoiselle, la veille de mon départ, j'ai passé la soirée au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

— Au théâtre de la Porte-Saint-Martin!

Elle dit cette phrase avec une certaine vivacité.

— Oui, mademoiselle, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

— Et qu'est-ce qu'on jouait?

— Une féerie.

— Qui s'appelait?

— La *Biche au Bois*.

— C'était beau?

— Très beau.

— Racontez-moi un peu la pièce, voulez-vous?

— Très volontiers.

La gêne disparaissait. Tous deux, en même temps, posèrent leurs tasses sur un petit guéridon. Ils se rapprochèrent un peu. Madame Rigaud dit à Aurélie :

— La glace est rompue... Regardez...

— Oui, je vois... je vois.

Stanislas racontait la pièce à Criquette.

— C'est une jeune princesse qui est métamorphosée en biche, pendant qu'elle traverse la forêt des sycomores. Alors, le prince Charmant est obligé de se précipiter au fond des eaux, pour repê-

cher un talisman qu'il a perdu et qui a été avalé par la reine des poissons. Il s'adresse au roi des poissons... c'est le Saumon... et ce rôle-là était joué par un acteur bien drôle, bien drôle, qui s'appelle Bidache...

— Bidache !

— Oui, Bidache.

Criquette, rêveuse, répète encore une fois :

— Bidache !

— Un drôle de nom, n'est-ce pas ?

— Oui, très drôle... très drôle, répond-elle d'une voix lente et sérieuse.

— Ensuite on passe dans le royaume des légumes. Cantalou LXVI donne au prince une herbe merveilleuse, spécialement destinée à guérir les blessures des biches... Car je ne vous avais pas dit... la biche a été blessée... et le prince délivre la biche au moment où elle va devenir la proie des lions dans la cour d'une princesse africaine.

Stanislas s'aperçut alors que Criquette ne l'écoutait plus. Sa pensée était ailleurs. Brusquement évoqués par ce nom de Bidache, les souvenirs de son enfance s'étaient réveillés... La Porte-Saint-Martin !... *Gri-Gri !* Ces quatre mois pendant lesquels elle avait vécu sous des cieux de toile peinte et dans des palais de carton, ces quatre mois redevenaient pour elle le point lumineux de sa vie. Mignon regrettait sa patrie.

De nouveau très troublé, Stanislas, pour réveiller l'attention de Criquette, répéta :

— Dans la cour d'une princesse africaine... dans la cour d'une princesse afric...

— Ah! oui... pardon. Vous disiez : dans la cour d'une princesse africaine.

Une question lui brûlait les lèvres, depuis quelques instants. Elle ne put résister à la tentation, et baissant la voix :

— Parmi les acteurs, n'y en avait-il pas un s'appelant Pascal?

— Pascal? Non, mademoiselle, je ne crois pas... Mais pourquoi me demandez-vous cela?

Elle fut embarrassée et se vit dans l'obligation de mentir... Cela lui coûta beaucoup :

— Mon Dieu! dit-elle, quand j'étais toute petite, on m'a menée voir une féerie au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il y avait dans cette féerie un acteur qui s'appelait Pascal. Il m'a beaucoup amusée ; et alors je vous demandais...

— Pascal?... Non, décidément, je ne me rappelle pas.

Criquette était devenue tout à fait sérieuse. Stanislas ne trouvait plus rien à dire. Il regardait Criquette, et, plus il la regardait, plus il la trouvait charmante et désirable. Criquette regardait devant elle, dans le vide. Elle revoyait Pascal.

Madame Rigaud ne les perdait pas de vue.

— Pour une première entrevue, se dit-elle, les choses ont admirablement marché... Mais cela languit maintenant. Il faut rompre l'entretien.

Cela ne fut pas difficile, car il n'y avait plus

d'entretien. D'ailleurs, il était onze heures du soir. On se retira. Les deux jeunes gens devaient se retrouver, le lendemain, dans une autre maison.

Aurélie, madame Guarena et Criquette rentrèrent à pied. Il faisait très beau. La distance était courte. Le conservateur des hypothèques avait demandé à ces dames la permission de les escorter jusqu'à leur porte ; il fit, pendant le trajet, tous les frais de la conversation. Il avait pensé à tirer parti de sa voix de ténor et à travailler pour le théâtre. Son père s'y était opposé, l'avait obligé à se mettre dans l'administration. Évidemment c'était plus honorable, mais cependant, s'il avait pu entrer à l'Opéra de Paris, un théâtre subventionné, un théâtre impérial... on est presque un fonctionnaire.

Seule, madame Guarena l'écoutait avec intérêt. Des idées très sérieuses passaient par la tête de Criquette. Aurélie était impatiente de se faire répéter bien exactement par la jeune fille tout ce qui s'était dit dans cette conversation, un moment si animée. Aussi accompagna-t-elle Criquette dans sa chambre, et dès qu'elles furent seules, toutes deux, la porte close :

— Eh bien, lui dit-elle, ce jeune homme, comment le trouves-tu ?

— Mon Dieu, je ne peux guère avoir d'opinion sur une personne que j'ai vue, ce soir, pour la première fois, et avec qui j'ai causé pendant un quart d'heure.

— Vous paraissiez vous entendre à merveille. De quoi parliez-vous donc?

— De quoi nous parlions?

— Oui.

— Oh! tenez... je vais vous l'avouer bien franchement. J'ai besoin de dire la vérité. Je viens de mentir et cela m'a été très pénible.

— De mentir?

— Oui, de mentir. Ce jeune homme me racontait qu'il était allé, il y a quinze jours, trois semaines, je ne sais, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

— Au théâtre de la Porte-Saint-Martin!

— Oui... et que là il avait vu une féerie. Alors, je n'ai pu m'empêcher de lui demander si, parmi les acteurs qui jouaient dans cette pièce, il n'y en avait pas un s'appelant Pascal.

— Pascal!

— Oui, Pascal... mais rassurez-vous. J'ai tout réparé par un très adroit petit mensonge... M. Meunier a été surpris et m'a demandé pourquoi je lui faisais une telle question. Je lui ai répondu que j'avais vu autrefois une féerie à ce théâtre et que, ce soir-là, un acteur du nom de Pascal m'avait beaucoup amusée.

— Il aurait mieux valu ne pas te mettre dans la nécessité de faire un mensonge.

— Aussi ne m'y mettrai-je plus. Je ne mentirai plus. J'y suis résolue... à tel point que si je dois revoir ce jeune homme, je suis déterminée à

lui raconter que j'ai joué, étant toute petite, un rôle d'enfant, dans une féerie, à la porte-Saint-Martin.

— Tu es folle.

— Non, je ne suis pas folle. Laissez-moi parler, je vous en prie Ce que je vais vous dire, il y a longtemps que j'ai envie de vous le dire... et il faut bien en venir là. Au couvent, vous m'avez ordonné de me taire sur le passé, pour ne pas m'exposer aux railleries de mes compagnes.

— Et je continue à te l'ordonner. Tu t'exposerais maintenant aux railleries du monde : elles seraient plus cruelles encore.

— J'ai tenu ma promesse jusqu'à présent... mais la situation n'est plus la même aujourd'hui. Je me trouve en face d'un jeune homme qui, paraît-il, songe à m'épouser. Il me semble que je n'ai plus le droit de me taire, que je dois lui dire la vérité.

— Tu raconteras, après le mariage, à ton mari, tout ce que tu voudras... mais pas avant. Tu le tiendras après !

Cette parole qui démasquait la véritable Aurélie vint frapper Criquette en plein cœur. Aurélie regretta, tout aussitôt, de l'avoir laissé échapper, mais elle était agacée, nerveuse, elle, si calme d'ordinaire, si parfaitement maîtresse d'elle-même. Elle était surprise de trouver, tout d'un coup, devant elle, une femme au lieu d'une enfant.

Il y eut un moment de silence, Criquette réflé-

chissait ; et ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'elle répondit :

— Ce que vous venez de dire ne me détourne pas de ma résolution. Je n'ai rien fait de mal, il me semble, étant enfant ; alors pourquoi me taire ?

— Si tu n'as rien fait de mal, pourquoi parler ?

— Pour une raison toute simple. Je ne suis plus une petite fille ; j'ai dix-sept ans ; vous m'avez fait donner une bonne éducation. J'ai été élevée, grâce à vous, par des femmes excellentes qui m'ont appris ce que c'était que le devoir. Eh bien, je suis convaincue que c'est mon devoir de parler. Demain donc, — car on m'a annoncé, je crois, que je reverrais ce jeune homme demain soir...

— Oui, tu dois le revoir demain soir, répondit Aurélie qui regardait et écoutait très attentivement Criquette.

— Demain soir donc, j'irai à ce jeune homme, ou, si vous l'aimez mieux, — et, moi je l'aimerais mieux, — à la mère de ce jeune homme... et je dirai tout ce qui me regarde, moi... De vous, je ne dirai rien... ce n'est pas vous qu'il doit épouser, c'est moi.

— Fais attention, mon enfant, tu viens de prononcer là une phrase !... Tu t'engages à ne rien dire de moi. Que peut-il y avoir à dire de moi ? Quel reproche pourrais-tu me faire ?

— Aucun reproche... tout au contraire... Je vous dois de la reconnaissance... beaucoup de reconnaissance... Mais... et c'est ici que je vous

supplie de m'écouter avec indulgence... expliquez-moi pourquoi je suis gênée dans ma reconnaissance, pourquoi je vous connais si peu, vous que je devrais si bien connaître, pourquoi jamais vous ne m'avez parlé de votre père, de votre mère... Pardonnez-moi, je vous en prie, mais je me sens mêlée à des choses que je ne comprends pas, et que je voudrais comprendre. Vous ne me répondez pas.

— Continue, si tu n'as pas tout dit. Je répondrai après.

— Non, je n'ai pas tout dit. Et c'est le plus difficile qui me reste à dire... Vous voulez me marier, et moi je ne refuse pas de me marier, si ce jeune homme m'aime et si je puis, moi aussi, l'aimer un peu. Vous reconnaissez, je pense, que cela est nécessaire... On ne doit pas se marier sans s'aimer. Si je me marie, c'est vous qui me doterez, et très largement... Eh bien, mes souvenirs me trompent peut-être... J'étais si jeune... Ce n'est pas mal, d'ailleurs, d'occuper une position très humble... Mais enfin, quand vous étiez chez madame Rosita...

Alors, Aurélie, sortant brusquement de son apparente impassibilité :

— Malheureuse enfant, si tu prononces encore une fois ce nom-là... entends-tu bien?

Elle saisit violemment Criquette par les deux mains, en lui disant :

— Jamais ce nom-là, entends-tu bien, jamais!

Elle était très forte et lui serrait les deux poignets à les lui briser. Criquette devint horriblement pâle.

Les mains d'Aurélie se desserrèrent brusquement.

— J'ai eu tort, dit-elle, il ne faut jamais se mettre en colère... cela ne sert à rien.

Elle se promena, pendant quelques minutes, silencieuse, de long en large, dans la chambre. Criquette regardait ses poignets où se montraient des marques bleuâtres.

Aurélie s'arrêta devant la toilette de Criquette, se mit un peu d'eau froide sur le visage, et reprit, pendant quelques minutes encore, sa promenade. Puis, s'adressant à Criquette, d'un peu loin... Elle n'osait pas s'approcher d'elle, de peur d'être reprise par sa colère, si elle la sentait sous sa main :

— Tu ne sortiras d'ici que lorsque tu m'auras promis d'épouser ce jeune homme, s'il veut bien de toi pour femme, et de ne jamais lui dire un mot sur ton passé, sur notre passé, tu entends bien... ni avant ni après le mariage.

— Jamais je ne promettrai cela.

— Nous verrons bien. La nuit porte conseil... A demain.

Aurélie retira la clef de la serrure, et Criquette entendit la porte se refermer à double tour.

X

Criquette dormit bien, comme une brave petite femme qui a fait son devoir et qui a le cœur tranquille. Elle avait goûté pleinement ce plaisir si vif et si noble de se redresser, après une longue oppression, et de laisser éclater librement les sentiments qu'elle avait dans l'âme.

Aurélie, elle, n'a pas dormi. Une telle résistance, une telle obstination ! Pourquoi? Elle ne comprend pas, elle ne peut pas comprendre. Elle a voulu sauver cette enfant. La vie de théâtre, pour une femme, elle sait ce que c'est ! Rosita comptait parmi les heureuses, parmi les brillantes, et que de déceptions ! que de misères ! que de dégoûts ! De tout cela, elle a voulu préserver cette jeune fille. Elle touchait au but ! Elle lui offre le repos, la fortune, et Criquette, au lieu de la remercier, se révolte, menace de la perdre, de ruiner l'échafaudage, si laborieusement édifié, de sa considération

reconquise, au prix de tant de calculs et de tant d'efforts!

Et ces idées romanesques dans la tête de cette enfant! Ce besoin d'aimer et d'être aimée! Criquette lui a dit : « Vous reconnaissez, je pense, qu'on ne peut se marier sans s'aimer! » Non, elle ne reconnaît pas cela. L'amour passer avant les convenances! Jamais! Les convenances d'abord, et l'amour ensuite, à la rigueur, s'il reste une petite place pour lui dans un coin. Voilà les neuf dixièmes des mariages qui se sont faits, depuis six ans, à Beauvais, sous les yeux d'Aurélie. La plupart ont été tolérables. Les autres, les mariages d'amour, presque tous ont mal tourné, car presque tous commençaient par la pauvreté, qui est le pire des maux. L'amour, d'ailleurs, Aurélie a passé par là! Elle se souvient de Pierre Grassou, de ce long martyre de quatre ans.

Aurélie, au milieu de la nuit, se lève, marche dans sa chambre Sans doute, tout à l'heure, elle va trouver Criquette apaisée, résignée, docile. Mais si elle rencontre encore le même entêtement, elle sait ce qu'elle fera. Elle ne se laissera pas vaincre par cette enfant. Au petit jour, épuisée de fatigue, elle s'engourdit et trouve deux ou trois heures d'un sommeil agité.

Aurélie est réveillée par Thérèse, la petite bonne, qui vient d'entrer dans sa chambre, pour ouvrir les persiennes.

— Mademoiselle Céline est souffrante ce matin,

dit-elle à Thérèse. Elle ne pourra pas descendre déjeuner. Montez-moi son chocolat ici tout de suite, sur un plateau. Je le lui porterai moi-même.

— Bien, mademoiselle.

Quelques minutes après, Aurélie entre dans la chambre de Criquette, qui dort profondément; elle pose le plateau sur une table, elle s'approche du lit, elle regarde Criquette.

— Elle serait plus forte que moi, cette enfant! Allons donc!

Elle touche Criquette légèrement à l'épaule. Celle-ci se détire et se réveille avec un peu de peine, rose et fraîche, sa petite tête comme perdue dans les flots de ses cheveux noirs épars sur l'oreiller blanc. Enfin elle voit Aurélie, s'assied dans son lit, et, de ses deux mains, rejette en arrière ses cheveux.

— Tu dormais bien, il paraît?

— Oui, très bien.

— Et tu as bien dormi, toute la nuit?

— Très bien, toute la nuit.

— Alors tu n'as pas eu le temps de réfléchir à ce qui s'est passé hier soir entre nous?

— Ce matin, non, mais hier soir, oui, un peu, avant de m'endormir.

Criquette saute à bas de son lit, met ses petits pieds nus dans des pantoufles et jette un peignoir sur ses épaules.

— Et ces réflexions ont-elles changé ta résolution?

— En aucune manière.

— Tu en es bien sûre ?

— Parfaitement sûre.

— Veux-tu réfléchir encore un peu ce matin ?

— Je crois que c'est tout à fait inutile.

— Eh bien ! moi, je n'ai pas dormi. J'ai réfléchi toute la nuit. Tu as beaucoup parlé hier soir... moi, très peu... Tu te souviens bien de tout ce que tu as dit ?

— Oui, très bien.

— Et tu ne regrettes rien ?

— Non, rien.

— Tâche alors de te souvenir aussi bien de ce que je vais te dire à mon tour. Tu auras tout le temps d'y penser. Tu as été franche ; je le serai. Écoute bien. Tes souvenirs ne te trompent pas... Oui, nous avons vécu toutes deux chez mademoiselle Rosita, qui jouait la comédie et qui était une fille perdue. Tu y as passé quelques mois, et, moi, de longues années. J'étais sa femme de chambre, et c'est à ce métier-là que j'ai fait fortune. Es-tu contente, là ? Et y a-t-il autre chose que tu désires savoir ?

— Oui, il y a autre chose.

— Interroge-moi, je te répondrai.

— Mademoiselle Rosita... c'est elle d'abord qui m'avait recueillie ?

— Oui.

— Je me rappelle, en effet... C'est un peu vague dans mon esprit, mais cependant je me rappelle...

La nuit de la mort de maman, mademoiselle Rosita m'a emmenée dans sa voiture... et j'ai dormi cette nuit-là chez elle, sur un divan.

— Oui.

— Pourquoi n'ai-je plus jamais entendu parler d'elle? Est-ce qu'elle est morte?

— Non.

— Qu'est-ce qu'elle est devenue?

— Te souviens-tu d'un prince russe?

— Oui... qui m'a marché un jour sur la main, pendant que je jouais avec un petit chien.

— C'est cela même. Eh bien! ce prince... il s'appelait le prince Savéline. Tu vois, je te dis tout... Il a épousé mademoiselle Rosita, puis il est mort peu de temps après... Elle est donc veuve, riche et princesse.

— Mademoiselle Rosita, depuis le jour où vous vous êtes chargée de moi, n'a pas essayé de savoir ce que j'étais devenue?

— Si, elle l'a essayé, mais je me suis arrangée pour mettre fin à toutes relations.

— Il lui était facile cependant... Elle ne pouvait pas ignorer que vous étiez à Beauvais?

— Elle l'ignorait. Elle me croyait à Lyon.

— Et Pascal?

Là, Aurélie eut un court moment d'hésitation.

— Je vous demande si Pascal ignorait?...

— Il l'ignorait aussi.

— Et me croyait à Lyon?

— Oui.

— Alors, vous l'avez trompé?

— Oui.

— Et il a essayé, lui aussi, de savoir ce que j'étais devenue?

— Oui, dans les premières années... Mais depuis quatre ans, non.

— Savez-vous où est Pascal?

— Non.

— S'il est mort ou vivant?

— Non, je ne sais, je ne m'en suis pas inquiétée.

— Mais comment savez-vous que mademoiselle Rosita n'est pas morte?

— Parce que j'ai lu dernièrement, dans un journal de Paris, qu'elle faisait bâtir une villa à Nice.

— Et c'était une fille perdue?

— Oui.

— Et elle a été bonne pour moi?

— Elle a voulu l'être.

— C'est la même chose... Et si je la rencontre, un jour, si je suis, ce jour-là, au bras de mon mari, si elle me reconnaît, si elle vient à moi, si elle me rappelle ce qu'elle a fait autrefois pour moi... Elle m'a recueillie quand j'étais pauvre et seule au monde... Je lui dois, en somme, de la reconnaissance... Mon devoir sera de la remercier. Vous voyez bien qu'il faut que je dise tout, avant le mariage, à l'homme qui veut m'épouser... Après, il pourrait me reprocher de l'avoir trompé... C'est ce que je ne veux pas.

— Ah! tu y reviens.

— Je ne mentirai plus!... Et, d'abord, que vous m'ayez séparé de mademoiselle Rosita, soit, je l'admets... mais de Pascal... pourquoi de Pascal?

— Parce que Pascal et Rosita, tout cela se tient. C'est la vie de théâtre, la vie d'aventure, la vie de bohème!... Voilà ce que tu voudrais!... Tu ne l'auras pas! Que j'aie mal vécu autrefois, moi, pour mon propre compte, c'est possible; mais, en ce qui te concerne, j'ai bien agi. Je veux que tu aies, ici, près de moi, une existence bourgeoise, tranquille, honorée, à l'abri du besoin et du malheur. Est-ce coupable de vouloir cela?

— De le vouloir par le mensonge, oui.

— Et alors tu veux aller crier dans Beauvais...

— Je ne veux rien crier dans Beauvais... et tenez, pour que je ne parle pas, pour que je ne parle jamais, il y a un moyen... Qu'il ne soit plus question de mariage... Laissez-moi me faire religieuse. Ce n'est pas le théâtre, cela, pas la bohème! Et là, au couvent, je vous le jure, je ne dirai rien, jamais, pas même à mon confesseur... Si c'est une faute, Dieu me la pardonnera...

— Tu n'entreras pas au couvent... Je t'en empêcherai... J'ai sur toi tous les droits d'une mère...

— Une mère!

— Et je t'obligerai à épouser ce jeune homme...

— Sans parler, non.

— Ah! tu disais hier que tu ne me connaissais pas! Moi non plus, je ne te connaissais pas... Tu

as du caractère. J'en ai aussi. Nous verrons qui de nous cédera la première.

— Ce ne sera pas moi...

— Ni moi... A midi, je t'apporterai ton déjeuner. Réfléchis. Tu ne seras pas dérangée dans tes réflexions, je te le promets.

Elle sortit et ferma de nouveau la porte à double tour.

— Eh bien, se dit Criquette, je demandais le couvent. J'y suis ! Je vais vivre ici, toute seule, en cellule. Je ne m'ennuierai pas... Et toute seule, non... J'ai Pierrot, je causerai avec lui par la fenêtre.

Elle avait entendu aboyer Pierrot sous sa croisée. Il l'appelait. Il était toujours là, le matin, à son réveil. Elle déjeuna de fort bon appétit, tout en jetant à Pierrot la moitié de son pain. Jamais elle ne s'était sentie plus libre et plus légère.

Aurélie alla trouver madame Guarena dans sa chambre et y fit venir Thérèse.

— Céline n'est pas bien, ce matin, leur dit-elle; moi seule entrerai dans sa chambre et lui apporterai ses repas. Si on vous demande de ses nouvelles, vous direz qu'elle est souffrante. Ce n'est pas tout. Vous aurez soin, toutes deux, de ne pas vous montrer dans la partie du jardin placée sous la fenêtre de Céline, je tiens beaucoup à cela.

Toutes deux s'inclinèrent. C'était bien... Ce que disait Aurélie était toujours bien. Quand elle avait parlé, personne ne parlait dans la maison. Aurélie,

autrefois, avait servi ; elle savait se faire servir.

Quatre jours se passent. Aurélie apporte, sur un plateau, le chocolat le matin ; le déjeuner, à midi ; le dîner, à six heures.

C'est le moment où le jour baisse, car la fin de septembre approche. Criquette n'a jamais de lumière ; elle doit vivre dans la nuit, dès que vient la nuit.

Tous les soirs, à sa dernière visite, au moment de sortir, Aurélie dit à Criquette :

— Toujours non ?

— Toujours !

Criquette ne s'ennuie pas... Elle avait une tapisserie en train, et, du matin au soir, elle travaille. Elle a aussi Pierrot : il passe des heures entières, sous sa fenêtre, assis, le nez en l'air, la regardant, ayant l'air de lui dire :

— Pourquoi ne descends-tu pas ? Qu'est-ce que tu fais là-haut ? Viens donc. Tu iras te mettre sur ton banc, je placerai ma tête sur tes genoux et nous serons heureux.

Mais, dans l'après-midi du cinquième jour, Aurélie découvre que Pierrot tient fidèlement compagnie à Criquette. C'est une distraction pour la prisonnière et il faut la lui retirer. Aurélie vient elle-même, sous les yeux de Criquette, relever Pierrot de sa faction. Elle le saisit durement par son collier et l'emmène. Le chien résiste, se fait traîner. Criquette entend Aurélie, rentrée dans la maison, dire à Thérèse :

— Laissez Pierrot à la chaîne... toute la journée... vous ne le détacherez que le soir, à la nuit tombante.

Ce n'est pas tout, Aurélie a vu Criquette à la fenêtre. Le jardin n'est pas grand et, des maisons voisines, d'autres personnes peuvent voir la jeune fille qui montre, un peu par bravade, le visage le plus enjoué et le plus riant. Ces personnes ne croiront pas à la maladie de Criquette, et il faut qu'on y croie. En effet, madame Rigaud vient, tous les jours, prendre des nouvelles de Criquette ; le jeune Stanislas demande à la revoir, ne parle que d'elle, ne pense qu'à elle. Aurélie répond que Criquette est souffrante.

— Rien de sérieux, ajouta-t-elle ; il est inutile que le docteur Rigaud se dérange pour si peu de chose.

Mais, encore une fois, il ne faut plus qu'on puisse voir Criquette. Aussi Aurélie fait, dans l'après-midi, à sa pupille, une visite supplémentaire. Elle arrive tenant à la main une chaîne et un cadenas. Elle passe cette chaîne entre deux lames de chacun des vantaux des persiennes et ferme à double tour le cadenas, qui est d'une extrême solidité.

Criquette pourra ouvrir la fenêtre, mais non les persiennes. On ne la verra plus.

Le sixième jour, la provision de laine de Criquette est épuisée. Elle est d'une nature active et laborieuse ; elle n'a pas peur de la solitude ; elle a peur de l'oisiveté. Plus de travail possible!...

elle se hasarde, le soir, à dire humblement à Aurélie :

— Je n'ai plus de laine. Si vous pouviez m'en donner, je vous en serais reconnaissante...

Aurélie n'avait pas songé à cela : l'empêcher de travailler !

— Tu n'auras pas de laine... et même...

Elle fait main basse sur la tapisserie, sur la corbeille à ouvrage de Criquette. Elle emporte tout : le fil; les ciseaux, les aiguilles, tout enfin, tout!

Que va devenir Criquette? L'inquiétude la prend, pour la première fois. Elle n'a plus son pauvre chien, plus sa pauvre tapisserie. Par bonheur, au fond d'un tiroir du bureau, elle retrouve deux livres, deux chefs-d'œuvre : l'*Imitation de Jésus-Christ* et *Paul et Virginie*. Elle avait serré là ces deux volumes, aux vacances de Pâques. Elle croyait les avoir remis à leur place, dans la petite bibliothèque du salon.

Ces deux livres, elles les adore! Elle va pouvoir lire. Elle est sauvée! Seulement il ne faut pas que sa marraine se doute que ces livres sont entre ses mains, car il en serait comme de la tapisserie. Criquette n'a pas de montre et sa pendule ne marche plus, mais elle entend la grosse horloge de la cathédrale sonner les heures, les demies et les quarts ; c'est une distraction ; Aurélie ne peut la lui retirer; elle ne peut pas arrêter l'horloge de la cathédrale. Criquette, une demi-heure avant les visites d'Aurélie, fait disparaître les deux volumes.

Ces deux livres! aussi enflammés, aussi passionnés l'un que l'autre. Tous deux parlant d'amour, mais non du même amour.

Voici ce que la jeune fille lit dans l'*Imitation de Jésus-Christ :* « Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, plus élevé, plus étendu, plus délicieux ; il n'est rien de plus parfait, ni de meilleur au ciel et sur la terre, parce que l'amour est né de Dieu et qu'il ne peut se reposer qu'en Dieu au-dessus de toutes les créatures.

» Celui qui aime court, vole ; il est dans la joie, il est libre et rien ne l'arrête.

» L'ardeur même d'une âme embrasée s'élève jusqu'à Dieu comme un grand cri : Mon Dieu! mon amour! Vous êtes tout à moi et je suis tout à vous! »

Partout c'est le même langage, le même emportement, la même exaltation... Il n'y a d'amour qu'en moi, ton seigneur et ton Dieu. Cherche la mort avant la mort, et tu trouveras la vie. Viens avec moi! Sois tout à moi!

Si bien que ce jour-là — c'est le huitième de sa captivité — Criquette, après avoir vécu dans ce livre, depuis le matin jusqu'au soir, dit à Aurélie quand elle vient éteindre sa bougie :

— Je vous en supplie, laissez-moi entrer au couvent.

— Non.

Elle sort... Mais le lendemain, le neuvième jour, Criquette ouvre au hasard *Paul et Virginie*. Elle

est brusquement ramenée du ciel sur la terre ; elle lit et relit ; elle apprend par cœur la brûlante déclaration de Paul à Virginie.

« Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse. Quand, du haut de la montagne, je t'aperçois au fond de ce vallon, tu me parais, au milieu de nos vergers, comme un bouton de rose. Quoique je te perde de vue à travers les arbres, je n'ai pas besoin de te voir pour te retrouver ; quelque chose de toi que je ne puis dire, reste pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds. Lorsque je t'approche, tu ravis mes sens. Si je te touche seulement du bout du doigt, tout mon corps frémit de plaisir. »

Criquette alors veut vivre, elle veut aimer. Elle ne pense plus à Dieu. Elle pense à Pascal. Elle se souvient. Il lui disait : « Quand nous serons grands, nous nous aimerons, nous nous marierons. » L'avoir séparée de Pascal, de Pascal qui ne l'avait pas oubliée !... Voilà surtout ce qu'elle ne peut pardonner à Aurélie, voilà ce qui lui donne de la fermeté et du courage. Elle ne cédera jamais !

Si Pascal était là !... Quel âge peut-il avoir, Pascal ?... Il était plus âgé qu'elle, pas beaucoup, mais un peu. Enfin, s'il n'est pas mort, c'est un homme aujourd'hui. Et s'il était là, peut-être suffirait-il qu'il la touchât du bout du doigt pour que...

C'est ainsi que la pauvre enfant flotte entre le ciel et la terre. D'ailleurs, sa pensée commence à devenir indécise et vague. Huit jours, il y a déjà

huit jours qu'elle est enfermée ! Elle ne mange plus. Elle a des cauchemars, la nuit. Elle se sent, ce jour-là, vers quatre heures, affreusement lasse. Elle ne peut plus lire. Elle pose le volume sur ses genoux... et elle s'endort dans un fauteuil, au moment où quatre heures venaient de sonner à la cathédrale... Quatre heures et demie, cinq heures... Criquette ne se réveille pas. Cinq heures et demie... elle dort toujours... six heures... C'est Aurélie qui apporte le dîner ; elle voit les deux livres et les emporte, pendant que Criquette, éperdue, lui dit :

— Oh ! non. Laissez-les-moi. Songez-y donc. Je n'aurai plus rien... plus rien.

— Cède alors.

Mais Criquette a déjà retrouvé son courage :

— Non, non, non !

Elle n'a plus rien, plus rien... Le neuvième jour se passe, et le dixième, et le onzième, et le douzième. Soutenue par une force nerveuse, Criquette, pendant des heures entières, va et vient, de long en large, dans sa chambre, comme un animal enfermé. Puis elle tombe épuisée dans un fauteuil, et alors, pour donner un aliment quelconque à son esprit, elle compte les petites roses semées à profusion sur le papier pompadour de sa chambre. Il y en a quatorze cent quarante, cinquante, soixante... Jamais elle n'arrive au même chiffre.

Par les interstices des persiennes elle a soin de jeter à chacun de ses repas des boulettes de mie de

pain pour les petits oiseaux. Cela amène, au moins, quelque chose de vivant sous sa fenêtre.

Le treizième jour, Aurélie vient le matin et trouve Criquette si pâle, si défaite dans son lit, qu'elle a un mouvement de faiblesse, de pitié :

— Est-ce que tu es malade?

Criquette se redresse :

— Malade... non, non, non. Je me porte à merveille.

— A ton aise... alors, à ton aise!

Criquette se lève. C'est à peine si elle peut marcher. Que faire? Alors elle découvre que, en montant sur une chaise, elle pourra voir, à travers les lames des persiennes, dans la cour d'une fabrique qui se trouve à gauche, de l'autre côté du mur. Le vent rabat la fumée de la haute cheminée de briques de l'usine. Criquette regarde cette fumée, cela l'occupe un peu. Voici des ouvriers, des ouvrières qui, pliant sous la charge, viennent accrocher, à des poteaux dans la cour, d'immenses pièces de drap rouge. La chose faite, un des ouvriers veut embrasser une des ouvrières qui se défend. Autour de cette petite bataille qui n'a rien de tragique, les camarades font cercle. L'ouvrier est le plus fort, il saisit l'ouvrière à pleins bras et lui campe un gros baiser sur la joue. Et tous de rire, à commencer par la victime. Il y a donc des gens qui rient, des gens qui s'embrassent!

Cette position debout sur cette chaise est horriblement fatigante. Criquette descend. Que faire?

que faire? Compter les petites roses? Elle ne le pourrait plus. Il lui semble que sa vue est toute trouble. Elle ouvre machinalement, sans savoir pourquoi, la porte d'un petit cabinet de débarras qui se trouve là, plein de robes et de caisses. A deux mètres de hauteur, il y a des tablettes faisant tout le tour de la pièce; et, sur ces tablettes, des cartons, des boîtes.

Une de ces boîtes attire l'attention de Criquette, lui rappelle quelque chose... Quoi? Elle ne sait pas. Elle cherche, sans trouver. Enfin, elle se souvient. Cette boîte contenait une poupée qui lui a été donnée, le soir de la centième représentation, par les auteurs de *Gri-Gri*. Si la poupée était là! elle jouerait avec... elle l'habillerait, la déshabillerait... Sa tête est si faible... Elle est redevenue enfant. L'idée d'avoir un joujou l'émeut... Elle va monter sur une chaise pour prendre la boîte, quand elle entend sonner midi. Sa marraine va venir. Elle referme la porte du cabinet noir. Il faut attendre.

Et dès qu'Aurélie est partie, sans toucher à son déjeuner, Criquette monte sur la chaise... Elle prend la boîte. Comme elle est pesante! C'est à peine si elle peut la porter. Ce n'est pas la poupée, la boîte serait moins lourde.

C'est bien la poupée, mais, en même temps, autour de la poupée, une foule de petits joujoux que, la veille du départ, Aurélie a empilés au hasard. En grande partie, les débris d'une boîte de jeux

d'enfant : des dames, un bilboquet, un loto, des jonchets, des dominos, etc., etc.

Pendant deux heures, Criquette, assise par terre, joue avec cette poupée. Elle lui ôte et lui remet sa robe ; elle la coiffe et la décoiffe ; elle la fait marcher, danser, saluer. Puis Criquette passe en revue le fatras des petits joujoux. Elle prend d'abord les dominos qui sont en désordre dans leur boîte d'acajou. Elle les retire un à un, en les comptant, et tout d'un coup, au fond de la boîte, elle aperçoit un petit porte-monnaie.

Ah ! le porte-monnaie, elle le reconnaît tout de suite et son cœur a sauté de joie. C'est ce porte-monnaie de treize sous que Pascal lui avait donné, qu'elle a perdu et qu'elle a si fort regretté. Cher porte-monnaie ! Elle l'embrasse et l'embrasse encore ! Mais cette petite crise de joie est suivie d'une petite crise de désespoir. Elle pleure abondamment, toujours accroupie par terre, en pensant à Pascal. Ses larmes, cependant, lui font du bien, la soulagent. Sa tête est plus légère, sa pensée plus libre, à tel point que, brusquement, elle est saisie par un souvenir.

Il y a de l'argent dans ce porte-monnaie ! Beaucoup d'argent qui lui a été donné par un roi... Elle ouvre le porte-monnaie. Voici les deux pièces d'or qui dorment là, depuis six ans. De l'argent ! elle a de l'argent ! Elle se lève. Elle a retrouvé des forces et des idées. Si elle pouvait se sauver, prendre le chemin de fer, arriver à Paris !

Dans les premiers jours de sa captivité, Criquette avait bien songé à s'enfuir. Cela ne lui paraissait pas impossible. Mais, ensuite, sans argent, que devenir ? Aller à pied à Paris. Il y a plus de vingt lieues. On l'aurait rattrapée sur la route, tandis qu'en chemin de fer...

Le jour baisse déjà. Aurélie va venir. Criquette remet dans la boîte la poupée, les joujoux ; elle cache la boîte dans le cabinet noir. Le porte-monnaie de Pascal et les quarante francs sont dans sa poche. Depuis le matin, elle n'a pas mangé, mais elle retrouve subitement l'appétit, en retrouvant l'espérance. Elle finit de déjeuner, au moment où Aurélie lui apporte son dîner.

Aurélie lui adresse son immuable question du soir :

— Toujours non ?

Elle fait sa réponse immuable :

— Toujours !

La voilà seule. Demain matin, quand, à huit heures, reviendra sa marraine, il faut qu'elle soit partie... Et elle sera partie. Elle ne doute pas une minute du succès de son entreprise. Elle commence par se coucher à sept heures. Elle soupçonne Aurélie de venir quelquefois l'espionner par le trou de la serrure. Elle se couche, mais elle ne dort pas. Elle combine froidement les détails de son évasion. Elle entend sonner les heures à l'horloge de la cathédrale... Comme elles vont lentement !

Enfin, à trois heures du matin, elle se lève, elle

écoute. Pas un bruit dans la maison. Tout le monde dort. Elle met une robe grise très solide et de fortes bottines pour pouvoir marcher commodément. Elle aura près de deux lieues à faire à pied cette nuit. Un clair de lune très vif éclaire suffisamment la chambre ; il sera gênant tout à l'heure, mais il est utile pour le moment.

La chaîne et le cadenas, cela n'est rien. Elle a son couteau de table qui coupe très bien ; elle attaque le montant d'une persienne à la hauteur de la chaîne du cadenas ; en moins d'une demi-heure, elle a fait une longue entaille par où glisse la chaîne très facilement. Il n'y a plus de cadenas pour la retenir.

Criquette passe un petit paletot, elle s'attache solidement, à grand renforts d'épingles, un chapeau sur la tête. Elle est très calme, très résolue.

Descendre par la fenêtre, cela n'est rien non plus. Sa chambre est au premier étage, et au-dessous de la croisée se trouve une énorme glycine, robuste, noueuse, vieille de cent ans. Criquette jouait au volant, il y a deux ans, dans le jardin, avec la petite fille de madame Rigaud ; le volant est allé se blottir à trois mètres de hauteur, dans le feuillage de la glycine... Criquette se souvient d'avoir grimpé dans les branches qui n'ont pas plié.

Criquette escalade la barre d'appui de la fenêtre; elle met le pied sur la glycine et la trouve parfaitement résistante... L'éclat de la lune l'inquiète. Si quelqu'un était à la croisée, dans les habitations

voisines, on la verrait ; mais, à pareille heure, qui ne dort à Beauvais? Avant de commencer à descendre, Criquette a, grâce au ciel, l'heureuse idée de refermer les persiennes.

Elle descend très facilement, mais, au moment où elle allait mettre le pied par terre, elle glisse et tombe dans un massif de rosiers qui se trouve sous la fenêtre. Il y a un léger bruit de branches cassées, et, tout aussitôt, des aboiements éclatent dans la cour, de l'autre côté de la maison. C'est Pierrot. Il a entendu le bruit. Il accourt en donnant de la voix. Il reconnaît Criquette et continue d'aboyer, dans sa joie de la retrouver après une si longue séparation ; il aboie follement, furieusement. Il se jette sur la jeune fille, dont les jupes sont prises et se déchirent aux longues épines des rosiers. Elle réussit enfin à se relever, mais alors elle entend crier l'espagnolette de la fenêtre de sa marraine. Elle est perdue !

Heureusement, à quelques pas de là, se trouve une très épaisse allée de tilleuls qui longe tout le jardin contre le mur jusqu'à la petite porte par où Criquette doit sortir. Avant qu'Aurélie ait ouvert sa persienne et paru à la fenêtre, Criquette, suivie de Pierrot, a le temps de se jeter dans cette allée. Elle est complètement blottie dans l'ombre, mais il faut que Pierrot se taise. Elle s'adosse au tronc d'un tilleul ; le chien pose ses deux grosses pattes sur les épaules de la jeune fille qui lui tient la gueule avec ses deux petites mains pour l'empê-

cher d'aboyer. Ils restent là, tous les deux, tête contre tête... Criquette dit à Pierrot, tout bas, tout bas, en l'embrassant :

— Tais-toi, Pierrot, tais-toi!

Aurélie se penche un peu, regarde dans le jardin, ne voit rien, n'entend rien... Si la persienne de Criquette était restée ouverte!... Aurélie appelle:

— Pierrot! Pierrot!

Criquette serre de toutes ses forces contre son visage la tête de Pierrot et elle murmure :

— Tais-toi, Pierrot, tais-toi!

Pierrot se tait. Il est heureux dans les bras de sa chère petite maîtresse retrouvée. Deux ou trois minutes se passent ainsi, qui sont éternelles pour Criquette. L'horloge de la cathédrale sonne quatre heures. La fenêtre d'Aurélie se ferme... mais Criquette reste encore là, cinq ou six minutes, cachée derrière son tilleul avec Pierrot sur les épaules.

Enfin elle se décide à continuer sa route, mais courbée en deux, d'une main tenant toujours la gueule du chien. Elle n'a plus qu'une inquiétude. Elle sait qu'on cache sous un paillasson, dans une petite resserre, au bout de l'allée de tilleuls, la clef de la petite porte du jardin. Si la clef n'y était pas! Elle soulève le paillasson, et, cherchant à tâtons dans l'obscurité, d'abord elle ne trouve pas. Enfin, voici la clef!

Il n'y a plus qu'à ouvrir la petite porte et à se sé-

parer de Pierrot. A la pensée de le quitter, des larmes viennent aux yeux de Criquette. S'il n'était pas si gros, elle l'emmènerait! Mais elle n'y peut songer. Elle embrasse Pierrot, à pleines lèvres, dix ou douze fois, comme on embrasserait un enfant. Puis elle met la clef dans la serrure. Elle ouvre la porte; seulement Pierrot se débat, il veut partir avec elle. Que de courage il lui faut pour repousser la pauvre bête!

Enfin Criquette est libre, mais, derrière la porte refermée, elle entend pleurer le seul ami qu'elle laisse dans cette maison.

L'agence théâtrale dirigée par M. Carmelle est installée, depuis un demi-siècle, dans une vieille et triste maison de la rue de Louvois.

Que de chanteurs et de chanteuses, que de comédiens et de comédiennes ont usé les marches de l'humide et sombre escalier qui conduit au bureau de l'agence! Que de Ruy-Blas et de Lucrèce Borgia! Que de Fernand et de Léonore! Que de vieux colonels et de jeunes veuves de Scribe! Que de Giboyer et de Dalila! Que de Dame Blanche et de Dame aux Camélias! Que de Perrichon et de Fanfan Benoiton! Que d'Adrienne Lecouvreur et de marquis de la Seiglière! Que d'Indiana et de Charlemagne!

C'est de là que sont expédiés, en grande vitesse et sans garantie, à tous les directeurs de province dans l'embarras, les ténors et les barytons, les fortes chanteuses et les chanteuses légères, les grands premiers rôles, les seconds amoureux, les

pères nobles et les mères non moins nobles, les financiers, les comiques marqués, les grandes utilités et les petites utilités, les jeunes duègnes et les duègnes comiques, les ingénuités simples et les ingénuités amoureuses, les ingénuités complètes et les demi-ingénuités, enfin les ingénuités en tous genres.

Et tous, et toutes, se répandant sur la surface de la France, de l'Europe et des deux Amériques, s'en vont déchaîner de par le monde, sous forme de drames, d'opéras, de comédies, de vaudevilles et d'opérettes, les cris, les colères, les assassinats, les bouffonneries, les empoisonnements, les quiproquos burlesques, les coq-à-l'âne, les mariages d'inclination et les mariages d'argent, les suicides, les querelles de ménage, les prières, les menaces, les anathèmes, les épouvantes, les cocasseries, les pitreries, les bobêcheries, les extases, les calembours, les ivresses, les scènes de folie, les pantalonnades, les malédictions paternelles, les fourberies féminines, les haines de famille, les escalades, les sérénades, les embuscades, les estocades, les passions platoniques, mais de préférence les non-platoniques, les serments de mourir *avant que d'être infidèle*, les adieux au bonheur et à la vie, les brouilles et les raccommodements, les captations de testaments, les viols, les rêveries sous les cieux étoilés, les invocations à l'amour, à la gloire, à l'honneur, bref tout ce qui peut se chanter, tout ce qui peut se déclamer, tout ce qui peut se dan-

ser, tout ce qui peut faire pleurer, tout ce qui peut faire rire, tout ce qui peut faire bâiller, tout ce qui mérite d'être applaudi, tout ce qui mérite d'être sifflé, tout ce qui peut donner lieu à de brûlantes déclarations, à de tendres barcarolles, à des scènes pathétiques, à des chansonnettes comiques, à des tirades à effet et à des airs à roulades.

Cette grande maison de commission et d'exportation dramatique fonctionne au premier, au-dessus de l'entresol; on entre dans une grande pièce; un employé est assis devant une table chargée de lettres, de dépêches télégraphiques, de photographies et de journaux de théâtre.

Au-dessus du bureau de l'employé, deux lithographies, l'une représentant Talma dans le costume d'Auguste, avec ces deux vers de *Cinna* comme légende :

Prends un siège, Cinna, prends et sur toute chose
Observe exactement la loi que je t'impose.

L'autre représentant Grassot, dans son costume du *Punch Grassot*, avec ces deux mots comme légende :

Gnouf! gnouf!

Lithographies et légendes pleines d'éloquence! Que de choses en peu de mots! C'est tout un cours d'histoire et de littérature dramatiques! C'est, pour les clients de l'agence, le choix entre les deux

genres, la voie ouverte à tous les talents, à toutes les ambitions. On peut suivre Talma! On peut suivre Grassot!

Un casier, divisé en une vingtaine de petits compartiments, porte ces indications : *Premiers rôles, grands premiers comiques, jeunes premières, soubrettes, etc., etc.* Dans chaque compartiment, des portraits photographiques, c'est-à-dire des échantillons d'amoureuses, de duègnes et de traîtres. De chaque côté du casier, des annonces : Parfumerie Brigard. Fard de lumière et de jour, de ville et de théâtre, etc., etc. A vendre après faillite, joli matériel de théâtre, etc., etc. Directeur en fuite, etc. A vendre garde-robe de ténor léger : le *Postillon de Longjumeau*, l'*Éclair*, *Fra Diavolo*.

C'est à la porte de cette agence théâtrale que Criquette vient frapper dans la matinée du 29 septembre 1866. Son voyage a été plein de détours et de complications, mais elle a su mener son entreprise à bonne fin, avec le sang-froid et la précision d'un vieux criminel ayant l'habitude des évasions.

Prendre le chemin de fer à sept heures à Beauvais, Criquette n'y a pas songé... on aurait pu la reconnaître, l'arrêter, la ramener chez Aurélie. Elle a donc fait sept kilomètres à pied pour gagner Rochy-Condé, la première station sur la ligne de Paris en partant de Beauvais.

Criquette connaît le pays. Seule sur la grande route, elle marche d'un pas alerte, sans peur ni fa-

tigue, dans la fraîcheur de la nuit. La lune a disparu, les étoiles foisonnent au ciel. Criquette respire à pleins poumons ce bon air qui la frappe au visage; elle renaît, elle revit, elle a de l'espace devant elle et l'espérance au bout du chemin. Peu à peu, l'une après l'autre, les étoiles s'éteignent, disparaissent : c'est le jour, et, vers six heures, Criquette arrive à Rochy-Condé.

Elle prend son billet pour la dernière station avant Paris, qui est Saint-Denis. A huit heures, Aurélie entrera dans sa chambre et sa fuite sera découverte; le train n'arrive à Paris qu'à neuf heures et demie; donc une dépêche télégraphique peut courir sur les fils, le long de la voie et la rejoindre; elle serait exposée, dans la gare de Paris, à un sérieux danger; mais, à Saint-Denis, rien à craindre.

Sa place ne lui a coûté, en troisième classe, que quatre francs. Il lui reste trente-six francs. Avec cela, toujours en troisième classe, elle peut aller au bout de la France et retrouver Pascal; c'est là son premier désir, sa première espérance.

A Saint-Denis, Criquette prend un omnibus qui la conduit à Paris; on rit, on cause dans la voiture; après ce long silence, le son de la voix humaine lui paraît délicieux. Elle reconnaît les faubourgs de Paris, les rues où elle a passé avec Pascal. Elle voit des affiches de théâtre, et, en lettres colossales, sur une colonne : la *Biche au Bois*. Elle se rappelle son entrevue avec le jeune Stanislas.

L'omnibus s'arrête rue Saint-Denis, près du bou-

levard... Au milieu de cette foule et de ces voitures, Criquette a un moment de désarroi ; cependant, en petite Parisienne qu'elle est, elle cherche à s'orienter toute seule ; elle n'y réussit pas... Alors elle choisit un vieux monsieur à mine respectable ; mais il faut se méfier, à Paris — et ailleurs, sans doute — des vieux messieurs à mine respectable.

— Auriez-vous la bonté, monsieur, de m'indiquer le théâtre de la Porte-Saint-Martin ?

— C'est à deux pas, et, si vous voulez venir avec moi, je vais de ce côté.

— Non, je vous en prie, indiquez-moi seulement...

— A gauche, là... vous voyez le théâtre.

Elle ne marche plus, elle court. Elle se retrouve maintenant. Voici la rue de Bondy, la petite porte des artistes ! Criquette entre dans la loge de la concierge, qui est assise dans son fauteuil.

— Je vous demande pardon, madame...

La concierge se retourne, la regarde, et la regarde avec une évidente surprise, puis tout d'un coup :

— Mais c'est Criquette !

— Vous me reconnaissez, et moi qui ne vous aurais pas reconnue...

— Ah ! c'est que je n'ai pas vos yeux, moi. Est-ce qu'on peut oublier ces yeux-là ?... Et puis, c'est si drôle que vous arriviez comme ça, ce matin, quand hier, ici même, on parlait de vous.

— De moi... Qui ça ?

— Votre ancien petit ami, Pascal, vous ne vous souvenez pas?...

Si elle se souvient! Pascal était là hier! Et il ne l'a pas oubliée! Elle se jette dans les bras de la concierge et l'embrasse... Mais il ne faut pas que la brave femme s'y trompe, c'est elle un peu, sans doute, que Criquette embrasse, mais c'est beaucoup Pascal.

Les questions se pressent sur les lèvres de Criquette. Oui, Pascal hier était là; il causait avec le régisseur et c'est d'elle qu'il était question. L'adresse... l'adresse de Pascal? La concierge ne la sait pas; mais, en partant, il a dit qu'il s'en allait de ce pas signer un engagement pour le Mans à l'agence Carmelle... et la concierge connaît l'adresse de l'agence : c'est rue de Louvois, 28.

Criquette reprend sa course. En sortant, elle se heurte au vieux monsieur à mine respectable; il se promenait devant la petite porte du théâtre; elle l'esquive lestement et, une demi-heure après, elle est assise sur une banquette de vieux velours d'Utrecht, à côté d'une femme d'une quarantaine d'années, peinte, fardée, vêtue d'une vieille robe de soie grise tout usée et toute fripée. L'employé de l'agence a dit à Criquette :

— Ayez la complaisance d'attendre un peu... Après monsieur, après madame, je suis à vous.

Monsieur, c'est un grand jeune homme pâle et maigre. Son entretien avec le commis tire à sa fin.

— Enfin, lui dit l'employé, vous avez échoué à Béziers ?...

— Oui, j'ai échoué, mais je vais vous dire pourquoi. Je venais de Nancy. J'y ai fait la dernière campagne comme second ténor. On a du goût dans le Nord... Alors j'ai pris l'habitude d'avoir du goût, c'est ce qui m'a tué à Béziers. Ces Méridionaux sont tous des braillards, et pour leur plaire il faut brailler. Moi, comme j'avais du goût, je n'ai pas braillé, et ils m'ont sifflé dès le premier soir. Ils n'avaient qu'à patienter un peu. Je me serais mis à brailler tout comme un autre. Ça se perd comme ça se prend, l'habitude d'avoir du goût.

— Enfin, vous avez échoué à Béziers ? dit l'employé qui allait droit au fait et paraissait peu disposé à suivre le second ténor dans ses considérations sur le goût.

— Eh bien, oui, j'ai échoué...

— Et vous cherchez à vous caser comme ténor léger ?

— Oui.

— Revenez à quatre heures. Il y a une place à Rennes. Le directeur sera ici.

— Rennes ne me déplairait pas. On doit avoir du goût à Rennes. Dites bien au directeur que ce qui m'a perdu à Béziers, c'est que...

— Oui, oui... allez... allez.

C'est le tour de la voisine de Criquette ; le dialogue suivant s'engage entre elle et le commis :

— Vous êtes une des clientes de l'agence ?

— Oui, monsieur.

— Engagée par nous, l'année dernière ?

— Oui.

— Où cela ?

— A Bourges.

— Vous vous appelez ?

— Louise Jacquot. Au théâtre : Pauline Bruvère.

— Vous n'avez pas renouvelé à Bourges ?

— Non.

— Vous aviez combien ?

— Trois cents francs par mois.

— Et vous voudriez ?

— Au moins autant.

— Quel est votre emploi ?

— Les jeunes premières, les amoureuses.

— Ah !

Et après ce : Ah ! l'employé lève les yeux sur la pauvre femme, qui comprend le sens de ce regard, car elle dit :

— J'ai toujours tenu cet emploi-là.

— Je ne dis pas non... Enfin, revenez demain. Avez-vous une photographie ?

— Oui, voici.

— Est-ce qu'elle n'est pas un peu ancienne ?

— Non, elle n'est que de l'année dernière...

— Ah !

— De l'année dernière, je vous assure.

— Revenez demain à quatre heures... je vous dirai s'il y a quelque chose de possible pour vous.

Elle se lève, Criquette est déjà debout pour

prendre sa place ; mais la pauvre jeune première qui a déjà fait quelques pas pour sortir, revient à l'employé et lui dit :

— S'il le fallait absolument, je changerais d'emploi, je prendrais les jeunes mères.

— Je crois que ça serait plus sage.

— Enfin, faites pour le mieux, répond-elle avec résignation.

Elle s'en va lentement, très lentement. Elle regarde Criquette. Ah ! si elle avait ce visage-là et ces yeux-là, elle ne serait pas obligée de prendre les jeunes mères.

— A vous, mademoiselle, dit l'employé à Criquette... Oh ! oh ! à la bonne heure ! Vous avez l'âge et le physique de l'emploi, si vous voulez jouer les amoureuses.

— Je ne viens pas pour un engagement, monsieur. C'est une adresse que je désirerais savoir.

— Quelle adresse ?

— L'adresse d'un jeune homme qui a dû signer ici, hier, un engagement pour le Mans, M. Pascal.

— C'est possible, mais nous ne donnons pas les adresses.

— Vous ne donnez pas... Oh ! monsieur, si vous saviez pourquoi je vous demande !... C'est un ami que je n'ai pas revu depuis six ans. Je vous en prie, monsieur...

Ce que c'est que d'être charmante et d'avoir le cœur dans les yeux !

— Une créancière, se dit l'employé ; non, bien certainement.

Il donne l'adresse à Criquette : *Hôtel de Calais*, 7, rue de Cléry.

— Oh! merci, monsieur, merci!

Elle tient déjà le bouton de la porte.

— Je vous le répète, si le cœur vous en dit, rien que sur la mine on vous engagera. A votre service, pour les amoureuses.

— Qui sait, monsieur? peut-être bien. Mais, en attendant, merci!

Elle se sauve. La voilà de nouveau courant sur les boulevards, sans lassitude aucune. Pour retrouver Pascal, il lui semble qu'elle ferait ainsi à pied le tour du monde.

Le cœur, cependant, lui bat bien fort quand elle aperçoit sur la façade d'une maison ces mots : *Hôtel de Calais*. A droite, dans une étroite et sombre allée, se trouve le bureau de la gérante de l'hôtel. Elle est là, plongée dans la lecture du roman d'un petit journal, et c'est d'une voix tremblante que Criquette lui demande :

— M. Pascal est-il ici?

— M. Pascal? Attendez, je vais vous dire.

Elle examine le casier des clefs de l'hôtel.

— Sa clef n'est pas là... Il doit être chez lui... Au troisième étage, la seconde porte à gauche, le numéro 29.

Pendant que Criquette monte l'escalier, un grand jeune homme blond se promène de long en large

dans la chambre n° 29. Tout en marchant, il gesticule et parle à haute voix, à très haute voix. Il se récite à lui-même le rôle du duc de Montmeyran dans le *Gendre de M. Poirier*. Il tâche de bien se mettre dans la tête les phrases suivantes :

« Ces idées patriotiques dont nous nous moquions au café de Paris et que nous traitions de chauvinisme, nous gonflent diablement le cœur, en face de l'ennemi ! Le premier coup de canon défonce les blagues et le drapeau n'est plus un chiffon au bout d'une perche, c'est la robe même de la patrie ! »

Au moment où Pascal, pour la troisième fois, recommence la tirade : « Ces idées patriotiques, etc. », il entend frapper à la porte.

— Entrez, dit-il, entrez...

La clef tourne dans la serrure, la porte s'ouvre, et deux exclamations aussitôt s'entre-croisent :

— Criquette !

— Pascal !

Ils sont déjà dans les bras l'un de l'autre.

— Oh oui ! Pascal, embrasse-moi ! Embrasse-moi ! j'ai tant besoin d'être embrassée par quelqu'un qui m'aime !

Et, la tête appuyée sur l'épaule de Pascal, elle se dit :

— Je ne suis plus seule, je ne suis plus seule !

Ces six années qu'ils ont passées sans se voir ne comptent plus, n'existent plus. Il leur semble qu'ils se sont quittés hier. Leur vieille affection

n'a pas besoin d'être réveillée. Elle est restée la même. La même, non... pas tout à fait. Elle est déjà plus douce et plus forte, car, dès cette première étreinte, dès ces premiers baisers, leur amitié devient de l'amour.

Tels ces boutons de roses envoyés de Nice à Paris dans de petites caisses hermétiquement closes; jusqu'au bout d'un long voyage, dans l'obscurité de leur prison, ils restent boutons de roses, se resserrant même et se décolorant... mais, dès que la petite caisse est ouverte, dès que ces pauvres fleurs retrouvent la respiration qui leur manquait, en un instant elles se reprennent à vivre et les roses éclatent librement, presque d'un seul coup, dans toute leur gloire. Telle Criquette! Elle a retrouvé la lumière, la chaleur, le soleil. Son cœur s'épanouit! elle aime ! elle est aimée !...

Mais, dans ce brusque élan, si Pascal et Criquette ont eu le temps de se reconnaître, ils n'ont pas eu le temps de se voir. La même pensée leur vient en même temps et le même désir. Ils s'écartent l'un de l'autre, tout en restant face à face, et, là, les mains dans les mains, ils se regardent, ils se regardent... et recommencent ensuite à s'embrasser. On a dû bien souvent s'embrasser dans cette vieille chambre de cette vieille maison de Paris, mais d'aussi bon cœur, jamais!

C'est ensuite un torrent de paroles. Que de choses ils ont à se dire ! Six années à se raconter ! Leurs deux existences brisées à rapprocher et à

rattacher! Leurs souvenirs se lèvent de toutes parts, en désordre, tumultueusement, se répondant et se confondant. Leur première rencontre à Belleville, la bataille à la sortie de l'école, les petites brioches du théâtre, leur début à la Porte-Saint-Martin, la princesse Colibri, le singe à quinze sous, Rosita, Aurélie, leur séparation, le voyage de Pascal à Lyon et ce pauvre livre illustré que Criquette n'a jamais reçu, Dieppe, Beauvais, le couvent de Sainte-Marie, les concours du Conservatoire, le jeune Stanislas Meunier, le théâtre de Vichy, le porte-monnaie retrouvé, Pierrot, la fuite de Criquette, et enfin ce hasard qui, brusquement, après cette longue séparation, les met ainsi l'un près de l'autre, sur ce canapé, dans cette chambre d'hôtel.

Criquette se serre étroitement contre Pascal en répétant :

— Je ne suis plus seule ! je ne suis plus seule! Car tu ne me quitteras jamais, n'est-ce pas? jamais ?

— Non, jamais...

— J'ai été trop seule depuis six ans, depuis toi... j'ai été trop seule... Et je suis si heureuse de t'avoir retrouvé... Répète, répète que tu ne me quitteras jamais.

— Jamais! jamais !

— C'est très bien, dit-elle en riant, mais, pour plus de sûreté, nous allons commencer par nous marier.

— Nous marier !

— Oui, sans doute ! Qu'est-ce que je deviendrais, Pascal, si tu ne m'épousais pas? Je n'ai plus que toi au monde !

Cela fut dit si gentiment, si doucement, que Pascal se laissa glisser aux pieds de Criquette, et baisant ses deux petites mains :

— Tout ce que tu voudras, Criquette ; tout ce que tu voudras !

Comme elle est heureuse ! Elle a cette impression que, depuis des années, elle avait cessé de vivre et que tout d'un coup elle recommence... Elle ne voit qu'une chose : Pascal à ses pieds ! elle n'a qu'une pensée dans la tête : « Il sera mon mari ! »

Mais Pascal est devenu sérieux :

— Nous marier? Pouvons-nous nous marier?

— Comment cela?

— Moi, d'abord, je n'ai que dix-neuf ans. Un homme peut-il se marier à dix-neuf ans?

— Pourquoi pas?

— Je ne sais pas... Et toi... quel âge as-tu?

— Dix-sept ans.

— Dix-sept ans... Et cette femme est ta tutrice?

— Oui.

— Tu ne dois pas pouvoir te marier sans son consentement.

— Elle avait, en effet, le droit de m'empêcher d'entrer au couvent. Elle doit avoir le droit...

Et voilà le bonheur de Criquette envolé ! Elle se sent encore dans les mains d'Aurélie.

— Ne te chagrine pas, lui dit Pascal, il y a peut-être un moyen... Tout à l'heure, en allant déjeuner, nous irons consulter un de mes amis, il travaille dans une étude d'avoué, à quelques pas d'ici.

La consultation n'est pas longue. Le jeune jurisconsulte leur donne audience dans la salle d'attente de l'étude. Tout d'abord, dès qu'il aperçoit Criquette, il adresse à Pascal un de ces petits sourires qui signifient clairement : « Mon cher, tous mes compliments! » Puis l'interrogatoire commence :

— A quel âge un homme peut-il se marier?

— Se marier sérieusement?

— Oui, très sérieusement.

— Devant monsieur le maire?

— Devant monsieur le maire.

— Article 141 du Code civil : L'homme avant dix-huit ans, la femme avant quinze ans, ne peuvent contracter mariage.

Dix-huit ans! quinze ans! De ce côté pas d'obstacles; mais Pascal continue :

— Une jeune fille qui n'a plus son père ni sa mère peut-elle se marier sans le consentement de sa tutrice?

— Avant vingt et un ans, non...

Un quart d'heure après, Pascal et Criquette délibèrent, attablés dans un petit restaurant de la rue Saint-Denis.

— Écoute, dit Pascal, je vais prendre le premier

train pour Beauvais et, une fois arrivé là-bas, je menacerai mademoiselle Aurélie du plus joli scandale... Tout Beauvais saura bientôt comment elle est devenue riche, si elle ne consent pas.

— Jamais cela, Pascal, jamais!... Je te le défends. Je ne veux pas que tu ailles à Beauvais. Ce serait la perdre là-bas... Je n'en ai pas le droit, même pour me sauver... Elle m'a recueillie, elle m'a élevée et je ne suis pas quitte de toute reconnaissance.

— Même après ce qu'elle a fait?

— Même après ce qu'elle a fait! Elle redoutait pour moi certains chagrins, certains dangers. Elle avait raison peut-être. Cela ne change rien à ma résolution de ne jamais te quitter... Seulement, je crois que je dois tenter moi-même une démarche auprès d'elle...

— Quelle démarche?

— Lui écrire.

— Lui écrire!

— Oui.

— Et lui dire où tu es?

— Oh! je n'ai pas besoin de le lui dire pour qu'elle le sache. Je t'ai retrouvé, elle te retrouverait et par toi arriverait à moi... Laisse-moi faire, Pascal. Je t'assure que c'est mon devoir... Mais si elle ne consent pas, si elle veut me reprendre, tu ne m'abandonneras pas, Pascal, tu m'aideras à me défendre.

— Je te le jure!

— Et je me défendrai !

Quand ils eurent fini de déjeuner, sur la table de marbre du restaurant, Criquette écrivit à Aurélie la lettre suivante :

« J'ai retrouvé Pascal et nous avons senti tout de suite que nous n'avions jamais cessé de nous aimer. Il veut bien m'épouser. Il est engagé au théâtre du Mans... Consentez à notre mariage, je vous en supplie. »

Elle signa et dit à Pascal :

— Signe et mets l'adresse de l'hôtel.

— Tu as bien réfléchi ?

— Oui.

— Et tu es décidée ?...

— C'est mon devoir, je te le répète.

Il signa et mit l'adresse. Ils sortirent et jetèrent la lettre à la poste, puis Criquette dit à Pascal :

— Maintenant, allons voir maman.

Une heure après, Criquette priait sur la tombe de sa mère, sur cette tombe qui avait été payée par le prince Savéline.

Il était cinq heures et demie du soir, et le jour déjà baissait, quand ils quittèrent le Père-Lachaise.

— Maman avait une amie à Belleville, une charbonnière, te rappelles-tu ?

— Oui, très bien.

— Allons voir si elle est toujours là.

La charbonnière était toujours là. Elle allait se mettre à table pour dîner avec son mari et ses

enfants. L'arrivée de Criquette fut un grand événement. On ne voulut jamais laisser partir les deux jeunes gens ; et c'est là qu'ils dînèrent d'une soupe aux pommes de terre et d'un plat de lentilles.

Mais Criquette, en se levant de table, subitement, se sentit prise de lassitude et d'épuisement. Ses yeux se fermaient. Quelle journée aussi ! Il n'était pas quatre heures du matin, lorsque, suspendue aux branches de la glycine, elle s'était évadée de la petite maison de Beauvais, et, depuis, que de fatigues ! que d'émotions !

Pascal alla chercher une voiture, et dès que Criquette fut assise à côté de lui :

— Mon pauvre ami, lui dit-elle, que tu es bon et comme je te coûte de l'argent ! Une voiture ! Je te ruine ! Moi qui ne t'apporte en dot que trente-six francs dans ton porte-monnaie. Les veux-tu, mes trente-six francs ?

— Non, répondit Pascal en riant, je suis riche, très riche ! J'ai signé hier mon engagement et j'ai reçu un mois d'avance.

— Et combien est-ce, un mois ?

— Quatre cents francs ! Nous pourrons très bien vivre tous les deux avec cela.

— Avec cela... et avec ce que je gagnerai... Je suis instruite et j'aurai du courage... J'ai beaucoup travaillé au couvent... Je peux donner des leçons de français, des leçons de musique... Mais, il y a une chose que j'aimerais mieux... un petit

coin, à côté de toi, au théâtre. Je suis une vieille comédienne, moi !

— Oui, oui, et j'ai aussi pensé à cela. Nous irons demain matin ensemble voir le père Lemuche.

— Le père Lemuche ?

— C'est mon directeur du Mans... J'ai eu de la chance... je suis tombé, je crois, pour commencer, sur un très brave homme. Nous irons le voir demain.

— Ah ! Pascal, s'il voulait de moi... pour de tout petits rôles... d'abord... et puis ensuite, j'espère bien, de plus grands... mais d'abord n'importe quoi... n'importe quoi... pourvu que je sois dans ton théâtre... que je ne te quitte jamais !... jamais !...

Elle s'engourdissait. Sa tête alla s'appuyer sur l'épaule de Pascal, et celui-ci, passant son bras autour de la taille de Criquette, la soutenait comme un enfant endormi. Mais Criquette, tout d'un coup, rouvrant les yeux :

— Nous avons oublié, ce matin, avant de partir...

— Oublié, quoi ?

— De retenir une chambre, pour moi, ce soir, à l'hôtel. S'il n'y en avait pas ?...

— Il y en aura une... n'aie pas peur. L'hôtel est presque vide en ce moment.

Elle se rendormit, blottie dans les bras de Pascal, si tranquille, si confiante, qu'aucun désir brutal ne vint parler aux sens de ce jeune homme qui,

pourtant, depuis son enfance, vivait dans un monde où la morale est facile et la chasteté rare.

Il y avait une chambre pour Criquette, le n° 28. Ils allaient dormir séparés par une cloison épaisse de deux doigts.

Cette cloison, un quart d'heure après, Pascal la regardait et se disait :

— Criquette est là... et je lui ai promis de l'épouser... et je l'épouserai !

Mais il fut interrompu dans ses réflexions :

— Bonsoir, Pascal, bonsoir !...

— Bonsoir, Criquette, bonsoir !...

— Bonsoir... bonsoir !...

Et ce fut tout. Criquette dormait sous la protection de Pascal, premier amoureux du théâtre du Mans.

XII

La nuit de l'évasion de Criquette. Aurélie n'a pas dormi. Elle est à bout de force et de patience. Quand finira cette lutte ? Dès le jour, elle se lève, et va marcher un peu dans le jardin. Elle arrive devant les rosiers placés sous la fenêtre de Criquette ; ils sont écrasés, piétinés, brisés. Aurélie lève la tête ; la chaîne du cadenas a disparu... Elle court, elle monte, elle entre dans la chambre. Criquette est partie !

Avant tout et à tout prix, éviter le scandale, c'est la première pensée d'Aurélie. Il faut d'abord gagner du temps. Personne ne doit soupçonner la fuite de sa pupille. Aurélie descend chercher le chocolat de Criquette et le monte dans la chambre. A midi pour le déjeuner et à six heures pour le dîner, elle fera de même. Pour madame Guarena, pour Thérèse, Criquette est toujours là.

Aurélie se trouve dans la plus terrible des situations, à cause de ce malheureux passé, toujours.

Elle s'en croyait bien délivrée cependant, mais il la reprend, il la tient. Pendant toute la matinée, elle réfléchit, elle attend. Elle croit, à tout moment, voir revenir Criquette, docile et repentante, après cette escapade de pensionnaire révoltée. Où peut-elle être allée? Au couvent? La supérieure ne l'aurait pas gardée... A Paris? Sans argent, c'est impossible! Criquette n'avait pas d'argent; Aurélie en est bien sûre.

Mettre la police en mouvement, télégraphier dans toutes les directions, c'est le bruit, c'est le scandale! Aller consulter un homme de loi... il parlera... Et puis, à quoi bon? Aurélie sait parfaitement quelle est la limite de son autorité sur sa pupille. La loi n'a pas jeté cette enfant, sans défense, aux mains de cette femme. Mais il ne suffit pas d'être protégé par la loi, encore faut-il le savoir... et de qui Criquette l'aurait-elle appris? Aurélie lui a dit qu'elle était placée jusqu'à vingt et un ans sous son unique et souveraine autorité. Criquette n'a pas douté de la parole d'Aurélie. Il n'en est rien, cependant; la tutelle officieuse ne donne pas à Aurélie, sur sa pupille, tous les droits d'une mère. Dans les cas graves — son avoué le lui a dit — elle ne peut agir sans l'intervention du maire, qui, aux termes de la loi, tient lieu de conseil de famille à la jeune fille. Mais réclamer l'intervention du maire, c'est encore le bruit, encore le scandale!

Aurélie se hasarde à faire dans la journée quel-

ques courses et quelques visites dans Beauvais. On ne sait rien. Partout on lui demande des nouvelles de sa pupille et partout les visages ont leur air habituel de placidité provinciale. Personne évidemment n'a vu Criquette, personne ne lui a donné asile, personne n'a entendu parler d'elle. Aurélie rentre à la maison, attendant, attendant toujours : « Elle reviendra ce soir, se dit-elle, à la nuit tombante, demandant grâce. » Mais la soirée se passe, et la nuit... Aurélie ne s'est pas couchée, prêtant l'oreille au moindre bruit... Criquette n'a pas reparu.

Le matin, à huit heures et demie, le facteur apporte une lettre de Paris... la lettre de Criquette, contresignée par Pascal. Le premier mouvement d'Aurélie est un mouvement de colère, de fureur même. Elle va se jeter dans le premier train, courir chez un commissaire de police et, avec son aide, ressaisir Criquette. Oui, mais ce commissaire de police consentira-t-il? Elle n'est pas la mère... Et puis Criquette se débattra, ce Pascal la défendra, ameutera les gens de l'hôtel, les passants de la rue, et ne se laissera pas arracher sans combat cette délicieuse créature qui est venue se jeter dans ses bras. Un journal de Paris apportera le lendemain à Beauvais le récit de l'affaire avec les noms des personnages.

Consentir à ce mariage! Aurélie s'y résignerait, si elle pouvait ainsi se débarrasser de Criquette. Elle sait bien ce qu'elle dirait pour expliquer la dis-

parition de sa pupille... Oui, mais les publications de mariage ne pourraient avoir lieu qu'à Beauvais, dernier domicile de la jeune fille... et sous le petit grillage de la mairie on lirait : « Il y a promesse de mariage entre Céline Brinquart et Pascal, artiste dramatique. » Ce serait toujours le bruit, toujours le scandale !

Enfin, après de longues hésitations, Aurélie prend une feuille de papier et écrit une lettre de quelques lignes. Elle place cette lettre sous une double enveloppe, la première au nom de sa pupille, la seconde au nom de Pascal. Il ne faut pas que les employés de la poste de Beauvais sachent que la jeune fille est à Paris. Aurélie va jeter elle-même cette lettre dans la boîte de la gare.

Au moment où le facteur sonnait à la porte de la petite maison de la rue du Bout-du-Mur, Criquette se réveillait et frappait contre la cloison de sa chambre en disant :

— Bonjour, Pascal.

— Bonjour, Criquette.

— A quelle heure allons-nous chez ton directeur ?

— Tout de suite... Le père Lemuche est matinal.

Mais, avant de partir, ils consultent un indicateur des chemins de fer. Criquette sait que le facteur ne sonne jamais avant huit heures et demie à la porte de la petite maison de Beauvais. Aurélie, pour venir à Paris, — et elle y viendra sans aucun doute, — ne peut prendre que le train de

dix heures et ne peut arriver rue de Cléry que vers midi et demi. Tous deux veulent être là pour la recevoir.

Le père Lemuche est le plus vieux client de l'hôtel de Dunkerque et de Lisbonne, rue du Bouloi. Cet hôtel, depuis 1837, a changé six fois de gérant, et les six gérants se sont légué pieusement César Lemuche. Tous ont appris de leur prédécesseur que lorsque M. Lemuche annonce son arrivée à Paris, il faut garder pour lui la chambre n° 17, au premier, au fond de la cour, et accrocher dans cette chambre quatre cadres qui sont la propriété particulière du voyageur.

Dans trois de ces cadres se trouvent trois portraits d'auteurs dramatiques d'une certaine notoriété : Molière, Corneille, Racine... César Lemuche est, depuis trente ans, directeur de théâtre en province, et quand il vient à Paris, tous les ans, pour la formation de sa troupe, il ne veut pas être seul à l'hôtel dans sa chambre. Il aime à trouver, le soir, en rentrant, quelques figures de connaissance qui lui sourient et le saluent. Tels sont les camarades qu'il s'est donnés. On peut choisir plus mal.

Quant au quatrième cadre, il renferme une merveille de calligraphie, le chef-d'œuvre d'un professeur d'écriture de la Restauration. En haut de la page, à droite, le masque tragique de Melpomène, et, à gauche, le masque souriant de Thalie, tous deux enlevés en traits de plumes énergiques et brillants. Au-dessus des deux masques, combinant

ingénieusement tous les modes d'écriture : la *cursive*, la *gothique*, la *minuscule*, l'*allongée*, l'*onciale*, la *mixte* et la *tremblante*, le calligraphe a consigné pour la postérité les choses suivantes :

LEMUCHE (CÉSAR)
Ses créations au Théâtre-Français.
1823 — 1824

1° JEAN DE BOURGOGNE
tragédie en cinq actes, par Guilleau de Formont.
4 décembre 1823.
Jouée par Talma, Lafon, Desmousseaux, Dumilâtre, Damas, Ligier, Lemuche et Mlle Duchesnois.

2° LE MÉCHANT MALGRÉ LUI
comédie en trois actes, de Dumersan.
29 mai 1824
Joué par Firmin, Devigny, Michelot, Desmousseaux, Armand Dailly, Lemuche et Mlle Mars.

3° EUDORE ET CYMODOCÉE
tragédie en cinq actes par M. Gray,
ancien principal du théâtre de Carcassonne.
17 juillet 1824.
Jouée par Sainte-Aulaire, Lafon, Desmousseaux, Firmin, Dumilâtre, Menjaud, Michelot, Lemuche, Mlle Brochard et Mme Tousey.

Tout cela était, d'ailleurs, de la plus rigoureuse exactitude. Oui, César Lemuche, depuis le mois d'octobre 1823 jusqu'au mois d'octobre 1824, avait fait partie du personnel du Théâtre-Français. Il avait compté parmi les comédiens ordinaires de Sa Majesté Louis XVIII et de Sa Majesté Charles X,

ayant eu la bonne fortune d'être à cheval sur les deux règnes, et le vieux directeur du théâtre du Mans pouvait, sans mentir, placer à tout propos, et même hors de propos, les phrases suivantes :

— Quand on a appartenu à la Comédie-Française...

— Quand on y a brillé dans les deux genres...

— Quand on a donné la réplique à Talma...

— Quand on a partagé le succès de mademoiselle Mars...

— Quand on a créé trois rôles au Théâtre-Français...

Sur l'importance et l'étendue de ces trois rôles, Lemuche ne donnait aucun détail, mais un vieil habitué du théâtre de Poitiers avait eu l'idée fort simple de se faire expédier de Paris les brochures de *Jean de Bourgogne*, du *Méchant malgré lui* et d'*Eudore et Cymodocée*. Puis sous ce titre : *La vérité sur les trois créations de M. Lemuche*, il avait publié dans le *Journal de la Vienne* un article qui contenait les révélations suivantes :

Dans *Jean de Bourgogne*, Lemuche jouait un officier du palais. Il entrait rapidement à la scène VI de l'acte II et disait au dauphin :

.....Prince, une foule immense
Franchit en ce moment le seuil de ce palais.
Tous nos efforts sont vains.....

C'était là tout le rôle. Dans *Eudore et Cymodocée*, Lemuche jouait *un Romain*, il s'avançait,

montrait l'amphithéâtre de Néron et disait au peuple :

Voilà le cirque ouvert pour les jeux sanguinaires!
Les tigres, les lions, les sombres victimaires.
Tout est prêt!

Plus modeste avait été la création de Lemuche dans le répertoire comique. Il jouait un laquais dans le *Méchant malgré lui*. La porte s'ouvrait à la fin du premier acte. Les principaux personnages de la pièce, Mérinval, Durville, Doligny et Saint-Albin étaient groupés en scène. Lemuche leur disait :

Ces messieurs sont servis.

Rien de plus... et cependant Lemuche parlait avec complaisance de cette création :

— Je ne jouais, disait-il, qu'un rôle de second plan, un domestique, un simple domestique, mais ce domestique, je l'avais marqué d'une empreinte ineffaçable. Enfin j'en avais fait un Lemuche !

La ville du Mans avait eu l'honneur de donner le jour à César Lemuche, au mois de septembre 1802, mais ce n'était que fort tard, après bien des aventures et bien des voyages, que l'ex-pensionnaire de la Comédie-Française avait pu revenir au gîte. Son père était huissier audiencier au tribunal civil du Mans ; il pensait que César, un jour, lui succéderait, porterait comme lui la robe noire,

la toque et le rabat, et comme lui, à haute et intelligible voix, citerait les plaideurs à la barre du tribunal.

— Oui, disait César Lemuche, quand il racontait sa vie, et il la racontait souvent, n'en connaissant pas de plus intéressante, oui, mon père me destinait à Thémis, mais les dieux en décidèrent autrement. Melpomène et Thalie furent les plus fortes.

Lemuche était un pur classique ; il n'aurait jamais cité Thalie avant Melpomène, il respectait l'ordre des préséances. Donc, en 1820, César Lemuche, mordu de la passion du théâtre, s'engagea dans une troupe de comédiens ambulants qui avait passé par le Mans. Lemuche, en 1823, eut la bonne fortune d'entrer à la Comédie-Française aux modestes appointements de huit cents francs par an. Il y remplissait, d'ailleurs, les mêmes fonctions que son père auprès du tribunal du Mans. Celui-ci ouvrait la porte de la salle du conseil, en s'écriant: « Le tribunal, messieurs! » César ouvrait la porte de la salle à manger et s'écriait : « Ces messieurs sont servis ! » Le père annonçait le tribunal, et le fils, le dîner.

On se louait au théâtre du zèle et de la ponctualité de César Lemuche, et cependant, il fut congédié, au bout de douze mois, par un motif assez bizarre : il était trop maigre. Pour le mettre en possession de tous les valets, laquais et domestiques de l'ancien et du nouveau répertoire, il aurait

fallu retoucher les vieilles et légendaires livrées de la Comédie-Française. Un candidat se présenta qui avait l'encolure nécessaire, il fut agréé, et voilà comment le pauvre Lemuche ne resta que pendant peu de temps le camarade de Talma et de mademoiselle Mars. Cela devait suffire cependant à la gloire de son existence entière.

Lemuche reprit le harnais et, pendant quinze ans, joua la comédie en province ; il n'était ni bon ni mauvais ; dans telle ville il réussissait, dans telle autre il tombait à plat ; il eut des partisans à Montpellier et des détracteurs à Nîmes. Il avait une ambition secrète : devenir directeur de théâtre, conduire une troupe, former des comédiens. Cette ambition, il put la réaliser en 1840, à la mort de son père, qui laissa à chacun de ses enfants — César avait une sœur — une vingtaine de mille francs. Six mois après, Lemuche obtenait le privilège du théâtre d'Amiens. C'était un acteur fort ordinaire ; ce fut un excellent directeur. Il avait le goût de son état, la passion de son métier, ce qui est, en toutes choses, la première condition du succès. Il ne vivait que de son théâtre et pour son théâtre. Il eut des hauts et des bas, des années brillantes et des années malheureuses... Mais, en somme, il réussit. Après une vingtaine d'années de directions théâtrales dans toutes les parties de la France, Lemuche avait mis de côté une centaine de mille francs. Il put alors se faire nommer directeur du théâtre du Mans. C'était une entreprise

tranquille, une demi-retraite, pas beaucoup d'argent à gagner dans les bonnes années, mais pas beaucoup à perdre dans les mauvaises. Lemuche vivait ainsi très heureux depuis six ans, très aimé dans la ville. Il comptait faire encore deux ou trois campagnes, puis se retirer et finir sa vie dans sa petite maison de l'avenue de Paris.

Habituellement, c'était pendant la semaine de Pâques, après la clôture du théâtre, que Lemuche venait, tous les ans, passer un mois à Paris pour la reconstitution de sa troupe ; mais on exécutait dans la salle de la place des Jacobins de très importants travaux de restauration, et la réouverture ne devait avoir lieu que le 1er novembre. C'est pour cela que Lemuche n'était arrivé à Paris que le 15 septembre. Il avait, d'ailleurs, renouvelé la plupart des engagements de sa troupe de la campagne précédente. Quatre sujets seulement lui manquaient : un père noble, un amoureux, une duègne comique et une ingénuité amoureuse. Il avait trouvé l'amoureux, — Pascal, — trouvé le père noble et la duègne comique. Il hésitait entre deux ingénuités amoureuses, l'une ne lui paraissait pas assez ingénue et l'autre pas assez amoureuse. La limite est, en semblable matière, très délicate, trop d'ingénuité faisant tort à l'amour et trop d'amour, en revanche, tort à l'ingénuité.

Au moment où Pascal et Criquette montaient l'escalier de l'hôtel, le père Lemuche, enveloppé dans une grande robe de chambre à ramages, se

promenait de long en large et se demandait : « Laquelle prendre ? La plus ingénue ou la plus amoureuse ? » Il marchait d'un pas net et précis. C'était un petit vieillard, sec, alerte et vif, tout frétillant et tout sautillant, à la parole brève, au geste abondant ; il avait toujours une cravate blanche et portait une perruque frisottée, moutonnée, du noir le plus intense.

Le père Lemuche fut interrompu dans sa promenade et dans ses réflexions par un petit coup frappé discrètement à la porte de sa chambre.

— Entrez ! s'écria-t-il, entrez !

La porte s'ouvrit. C'était Pascal.

— Ah ! ah ! te voilà, mon garçon... Tu viens voir ton vieux directeur ?

— Oui, monsieur Lemuche, mais je ne suis pas seul... Ne m'avez-vous pas dit hier que vous n'aviez pas encore trouvé d'ingénue ?

— D'ingénue amoureuse ?... En effet... je cherche encore...

— Eh bien ! je vous ai amené une personne qui pourrait, je crois, faire votre affaire.

— Où est-elle, cette personne ?

— Là, dans le couloir.

— Qu'elle entre.

— Viens, Criquette, viens !

Et Criquette parut sur le seuil de la porte, un peu rougissante.

— Où as-tu trouvé ça ? demanda brusquement Lemuche à Pascal.

— Comment, où j'ai trouvé ça?... C'est une vieille amie à moi.

— Une vieille amie! Je te fais mon compliment de tes vieilles amies! Voilà une figure de théâtre! Comme elle est gentille! comme elle est gentille? Entrez, mon enfant, entrez donc que je vous regarde un peu... Vous êtes bonne à voir... Mazette! si votre ramage répond à votre plumage et si vous n'avez pas de trop grandes prétentions, c'est César Lemuche qui vous engagera...

— Oh! je n'ai pas de grandes prétentions, monsieur... Pourvu que je reste avec Pascal, pourvu que je ne le quitte jamais!...

Par le plus charmant et le plus naturel des mouvements, elle se rapprocha de Pascal et lui prit la main.

— Comme elle a dit ça! s'écria le père Lemuche... avec ingénuité! et avec amour!

— Je l'ai dit comme ça m'est venu.

— Ça vous est bien venu... Et vous avez déjà joué la comédie?

— Oui, monsieur, répondit Pascal, elle a déjà...

— Laisse-la parler, mon garçon. J'ai besoin de l'entendre, et pas toi... Je te connais, toi, puisque je t'ai engagé. C'est pour cela que je le tutoie, continua Lemuche, en s'adressant à Criquette. Tous mes pensionnaires, je les tutoie! Aussitôt engagés, aussitôt tutoyés! Ça m'est commode pour les secouer tout à mon aise aux répétitions... Par conséquent, si je vous engage, je vous tutoierai.

— Oh! commencez tout de suite, si vous voulez, répliqua Criquette en riant.

— Ma foi, je ne demande pas mieux, d'autant que je crois bien que tu vas faire connaissance avec le Mans...

— Je le désire de tout mon cœur.

— Alors tu as déjà joué la comédie?

— Oui, monsieur, mais il y a longtemps.

— Oh! longtemps...

— Oui, très longtemps... J'étais toute petite, j'avais onze ans...

— Et où as-tu joué?

— A la Porte-Saint-Martin.

— Dans quelle pièce?

— Dans une féerie.

— C'est mal commencer! Les féeries, les opérettes, la mort du théâtre! Et comment s'appelait-elle, cette féerie?

— *Gri-Gri.*

— *Gri-Gri!* J'ai vu cela, *Gri-Gri!* Il faut bien tout voir. Et je me rappelle... De quel drôle de petit nom t'a-t-il donc appelée tout à l'heure?

— Criquette.

— Criquette! La petite Criquette! Mais on a parlé de toi à cette époque-là. Tu jouais le rôle d'une petite princesse qui faisait un pied de nez...

— Oui, monsieur, c'est bien cela...

— Tu avais du succès, beaucoup de succès... Et depuis, qu'est-ce que tu es devenue? Étais-tu au Conservatoire avec Pascal?

— Oh ! non, monsieur... Je viens de passer six années au couvent.

— Au couvent ! Et c'est en sortant du couvent que tu te mets à courir le monde avec ce grand blondin... Mais il y a du roman là dedans.

— Il y en a un peu.

— Enfin, ce sont vos affaires, tout cela, et pas les miennes... Ce qui m'intéresse, c'est mon ingénue. Tu as bien le physique de l'emploi... Mais, dame, de beaux yeux et un joli visage, ce n'est pas tout. Il faudrait me réciter quelque chose. Tu n'as rien appris ?...

— Non, rien.

— Mais au couvent... Racine a fait des tragédies pour les couvents...

— Ah ! je sais par cœur les trois premiers actes d'*Athalie*.

— Racine ! *Athalie !* J'ai joué dans *Athalie* à la Comédie-Française !

Joué ? *Figuré* aurait été plus exact, car Lemuche était chargé du rôle absolument muet d'un de ces Lévites qui s'élancent sur la scène, au cinquième acte, quand Joad s'écrie :

Soldats du dieu vivant, défendez votre roi !

— Oui, continua-t-il, j'ai joué dans *Athalie*. Et Racine est un de mes dieux. J'ai là une vieille petite édition de Racine... Molière, Corneille, Racine !... leurs portraits, leurs œuvres... je ne pourrais pas vivre sans cela. Tiens, mon garçon, prends

le volume et donne-lui la réplique. Au second acte, l'interrogatoire de Joas. Tu diras le rôle d'Athalie ; elle dira le rôle de Joas.

Il roula son fauteuil près de la fenêtre et s'assit à contre-jour, mettant les deux jeunes gens devant lui, en pleine lumière. Ils commencèrent :

PASCAL

Comment vous nommez-vous?

CRIQUETTE

J'ai nom Eliacin.

PASCAL

Votre père?

CRIQUETTE

Je suis dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu, etc., etc.

Lemuche était heureux. Une audition, une audition en vers, une audition classique ! Et une excellente audition ! La voix de Criquette était un peu mince, mais d'une charmante et fine sonorité. Elle disait juste, un peu trop juste même, au gré de Lemuche.

— Tu es très intelligente... Seulement tu ne fais pas suffisamment sentir le vers et sonner la rime. Je suis de la vieille école, moi, de l'école de la belle déclamation. C'est de la grande musique, la grande poésie. Il ne faut pas parler les vers, il faut les chanter. Enfin, ce n'est pas mal, pas mal du tout.

— Et vous m'engagez?

— Oh ! pas encore, pas encore... Nous ne jouons pas *Athalie*, là-bas, au Mans.

Il se mit à fureter dans une liasse de brochures théâtrales placées sur son bureau.

— Voilà l'affaire, dit-il. Le *Bonhomme Jadis*... Deux jeunes gens qui s'adorent et un vieux qui s'intéresse à leurs amours... Une pièce de circonstance, n'est-il pas vrai ?

— Un peu, répondit Criquette.

— Un peu beaucoup.

Puis s'adressant à Pascal :

— Tu sais le rôle d'Octave?

— Je l'ai joué, cet été, à Vichy.

— C'est à merveille. Fais-lui donc travailler le rôle de Jacqueline... et revenez demain à quatre heures... Vous faites décidément, à vous deux, un bien joli petit ménage, et le bonhomme Jadis... le bonhomme Lemuche a grand désir de vous emmener au Mans. Il m'est passé bien des amoureuses et bien des ingénues par les mains depuis trente ans, mais de plus gentille et de plus mignonne que toi, mon enfant, jamais! Ne t'en va pas encore... Je t'ai dit que j'avais l'habitude de tutoyer mes pensionnaires... Ça n'est pas tout... Quand ces pensionnaires sont de jolies filles, je les embrasse.

Criquette vint à lui souriante. Il lui mit sur les deux joues deux gros baisers, avec l'accolade classique à droite et à gauche, deux vrais baisers de théâtre.

Il est bien rare que le cœur s'égare dans ses pressentiments. Criquette sortit de là un peu émue,

avec la pensée qu'elle venait de trouver un ami. Elle ne se trompait pas.

Tout le long de la route entre les deux hôtels, Pascal lui raconta la pièce. C'était lui parler d'amour, car cette jolie comédie est un touchant petit poème de tendresse et d'émotion. Ils déjeunèrent seuls, dans la salle à manger de l'hôtel. Criquette avait planté droit devant elle, contre une carafe, la brochure de la pièce... Apprendre un rôle, un vrai rôle, avec Pascal pour professeur! Dans sa joie, elle ne pensait plus à Aurélie, mais voici que tout d'un coup elle rencontra le passage suivant. Le bonhomme Jadis disait à Jacqueline : « Racontez-moi votre histoire. » Et la jeune fille répondait : « Ce n'est pas long. Ma mère est morte comme j'avais douze ans. Mon père s'est remarié avec une méchante femme qui me battait toute la sainte journée... Alors je me suis sauvée de la maison, et je vis comme je peux, en travaillant, sans penser au mal et sans en faire; la voilà, mon histoire! »

C'était son histoire à elle, à bien peu de chose près. Elle regarda ses poignets, où se voyait encore un peu la marque des mains d'Aurélie. Toute sa joie s'envola... Il était midi... A partir de ce moment, il fallait s'attendre à voir arriver Aurélie.

— Tu ne m'abandonneras pas, Pascal, tu me l'as promis.

— Je te le promets encore...

— J'ai eu tort de lui écrire... Si nous nous sauvions, si nous allions loin, très loin... en Amérique?

— Et mon engagement?... Je n'ai pas le droit de partir.

— C'est vrai.

— Et de l'argent, d'ailleurs?... Il faut de l'argent, beaucoup d'argent pour aller loin...

— C'est vrai... c'est vrai.

Ils attendirent... Ils remontèrent dans la chambre de Pascal, qui était plus grande que celle de Criquette, et plus commode pour répéter avec la mise en scène. Criquette voulait apprendre son rôle et le savoir, le lendemain, tout entier, de la première ligne à la dernière... Le travail l'occuperait, chasserait l'obsession qui commençait à peser sur son esprit.

Elle répéta son rôle, se serrant contre Pascal, se jetant dans ses bras, dès qu'elle entendait un bruit de voiture dans la rue, un bruit de pas dans l'escalier... C'est elle! La voilà! Et ce n'était pas elle...

Ainsi se passa la journée tout entière... Comment Aurélie n'arrivait-elle pas? Elle avait peut-être couru chez les magistrats, chez les gens de police. Elle ne viendrait pas elle-même... et l'espoir serait perdu pour Criquette de l'attendrir par ses prières ou de l'effrayer par sa résistance. Des hommes allaient se montrer qui, au nom de la loi, s'empareraient d'elle et la ramèneraient à Beauvais, malgré ses pleurs, malgré ses cris.

— S'il en est ainsi, disait-elle à Pascal, tu me suivras, tu me suivras!

Elle se serrait plus étroitement contre lui, sentant que son refuge était là, là son amour et là sa vie! La même angoisse les tenait tous les deux, la même chaleur les pénétrait, le même trouble les gagnait. Ils ne faisaient plus qu'un dans leur inquiétude et dans leur tendresse.

Le jour tomba. Ils n'osèrent pas descendre pour dîner dans la salle commune. L'approche de la nuit ajoutait à leur émotion; quelque chose de vague pesait sur eux, qui leur paraissait plus redoutable que les plus redoutables prévisions. Ils se firent monter à dîner dans la chambre de Pascal... Mais c'est à peine s'ils touchèrent à ce qu'on leur apporta... Ils allèrent s'asseoir sur le petit divan.

— J'ai peur, disait Criquette... Faisons quelque chose... Tâchons de répéter.

Elle avait une mémoire merveilleuse, et malgré le trouble de sa pensée, elle avait réussi à se mettre dans la tête presque tout le rôle de Jacqueline. Les phrases, machinalement, sortaient de ses lèvres... Des phrases d'amour... Et Pascal récitait, machinalement aussi, les répliques de son rôle. De temps en temps il baisait doucement les cheveux de Criquette... Elle le regardait avec un sourire... Bientôt ils ne dirent plus rien. Une sorte d'engourdissement les prit, un demi-sommeil dans les bras l'un de l'autre.

Un petit coup frappé à la porte les ramena brusquement au sentiment de la réalité. Une des bonnes de l'hôtel apportait une lettre pour Pascal... Criquette regardait avidement l'adresse de la lettre, et dès que la bonne fut sortie :

— C'est d'elle... Je reconnais l'écriture... Ouvre... ouvre vite.

Il brisa le cachet, mais sous la première enveloppe s'en trouvait une seconde sur laquelle étaient écrits ces deux mots : *Pour elle*. Elle contenait la lettre suivante :

« Je ne puis consentir à un tel mariage. Je n'y consentirai jamais. Si vous voulez revenir *seule*, docile et obéissante, je puis encore pardonner, personne ici ne se doute de votre départ. Si vous ne voulez pas revenir, je ne vous demande qu'une chose et j'ai le droit de vous la demander : Ne reparaissez jamais à Beauvais. Je dirai que vous êtes allée vous jeter dans un couvent à Paris. Vous me comprenez bien. Revenez tout de suite, ou ne revenez jamais.

» AURÉLIE. »

Criquette lut et relut la lettre très attentivement, puis elle la remit à Pascal. Il la lui rendit, quelques instants après, sans une parole.

La soirée était douce et tiède. Elle alla s'accouder à la fenêtre... Il vint l'y rejoindre. Elle appuya sa tête sur son épaule, toujours sans une parole. Ils

restèrent ainsi longtemps, très longtemps. Elle réfléchissait, et lui la laissait réfléchir. Puis, tout à coup, Criquette dit à Pascal :

— Prends-moi... Garde-moi... Je suis ta femme !

XIII

Le lendemain, à trois heures, Aurélie recevait la lettre suivante :

« Vous n'entendrez plus jamais parler de moi... »

Aurélie mit un chapeau, un mantelet, et s'en alla rendre visite à madame Meunier. Elle lui expliqua que sa pupille, entraînée par une irrésistible vocation, venait de commencer son noviciat dans un couvent de Paris.

— Votre fils ne peut lui en vouloir, dit-elle en terminant... Elle ne lui a préféré que Dieu.

Le jeune Stanislas se résigna... Il épousa la moins laide des trois Beauvaisines disponibles.

Quant à Aurélie, elle continua de vivre à Beauvais, dans la paix provinciale, en pleine considération.

Au moment précis où la tutrice de Criquette adressait à madame Meunier un discours très étudié sur l'irrésistible vocation de sa pupille

celle-ci contractait bien un engagement, mais ce n'était pas avec Dieu et ce n'était pas pour l'éternité ; c'était avec César Lemuche, directeur du théâtre du Mans, et ce n'était que pour sept mois, du 1er octobre 1866 au 1er mai 1867, à raison de deux cent cinquante francs par mois. Elle promettait de lui « consacrer ses talents, exclusivement et sans réserve d'aucun — c'est la formule — dans l'emploi des ingénuités amoureuses ».

Criquette s'était tirée à son honneur de sa seconde audition, elle avait débité avec beaucoup de grâce et de gentillesse le joli rôle de Jacqueline.

— Tu es charmante, lui avait dit Lemuche ; tu as certainement besoin de travailler, d'apprendre ton métier. Ce sera mon affaire... Je serai ton professeur... Et maintenant, si vous voulez m'en croire, mes enfants, partez dès demain. Allez vous installer au *Grand-Vainqueur*, une bonne vieille maison, moitié hôtel, moitié auberge, à la porte du Mans, presque à la campagne. Vous dépenserez là moins d'argent qu'à Paris. Nous ne répéterons que dans une dizaine de jours, mais la besogne, d'ici là, ne vous manquera pas. Il a, lui, une dizaine de rôles à étudier et tu vas, ma petite, en avoir autant pour ta part. Mes affaires me retiendront à Paris jusqu'à la fin de la semaine, mais, d'aujourd'hui en huit, je vous invite à dîner, chez moi, au Mans, dans ma petite maisonnette. Vous ferez la connaissance de mademoiselle Clémentine, ma sœur... Et, si tu ne gagnes pas son amitié

dès la première heure, comme tu as gagné la mienne, j'en serai bien étonné, Criquette... Oui, Criquette, car, moi aussi, je veux t'appeler Criquette.

Ils partirent le lendemain, et Criquette découvrit enfin ce que c'était que le bonheur. La première quinzaine d'octobre fut délicieuse, un de ces commencements d'automne qui ont des douceurs et des tiédeurs de printemps. Et c'était aussi le printemps dans le cœur des deux jeunes gens, avec leur amitié devenue de l'amour! Ils reprirent leurs promenades et leurs vagabondages d'autrefois, mais à travers la vraie campagne. Dès le matin, ils partaient, en emportant la brochure d'un drame bien noir ou d'un vaudeville bien gai, la *Closerie des Genêts* ou l'*Amour, qué qu'c'est qu'ça?* Le plus souvent ils s'en allaient à Yvré-l'Évêque. C'était une course d'une grande lieue; ils suivaient une admirable route bordée de hauts peupliers; ils déjeunaient dans un cabaret près du petit pont qui traverse l'Huisne, à la sortie du village. Puis ils passaient leur journée en plein air, dans un endroit ravissant, à l'ombre de quatre grands châtaigniers, sur la pente du plateau d'Auvours. Là, tous deux couchés dans l'herbe ou assis sur un vieux tronc d'arbre, ils échangeaient gravement des tirades de mélodrame et des couplets de vaudeville. Ils avaient un auditeur, un vieux berger qui faisait paître ses moutons aux flancs de la montagne ; il venait s'asseoir à côté d'eux, dans sa

peau de bique, son bâton noueux entre les jambes, et riait de confiance, quand il les voyait rire, sans comprendre un traître mot à ce qu'ils disaient. Le chien du troupeau se mettait aussi quelquefois de la partie, jappant de toutes ses forces, quand un fou rire prenait en même temps les deux jeunes gens et le vieux berger.

Criquette et Pascal dînèrent chez le père Lemuche, et furent présentés à mademoiselle Clémentine, une singulière petite bonne femme, toute courte, toute ronde, et fort surprise d'achever parmi les comédiens et les comédiennes une existence qui s'était passée presque tout entière dans le milieu le plus aristocratique.

Elle était, en 1832, maîtresse d'école à Sargé, un gros village à une lieue du Mans, lorsqu'une châtelaine des environs, la marquise de Louvercy, la donna pour institutrice à sa petite-fille. Mademoiselle Lemuche entra au château de Louvercy pour n'en sortir qu'au bout de trente ans. En effet, l'éducation de sa jeune élève terminée, elle s'élevait au rang de lectrice et dame de compagnie de la marquise. Tous les romans du dix-huitième et tous ceux du dix-neuvième siècle s'écoulèrent, comme un torrent, par les lèvres de mademoiselle Lemuche, de 1842 à 1862. Elle ne quittait jamais la marquise, allait habiter avec elle à Paris, pendant l'hiver, un vieil hôtel de la rue Vanneau et vivait ainsi dans le grand, dans le très grand monde. De telle sorte que si César Lemuche pouvait dire à sa

sœur : « Talma m'expliquait un jour, etc., » et « Je faisais remarquer un soir à mademoiselle Mars, » Clémentine Lemuche pouvait répliquer à son frère : « Je me trouvais chez la duchesse d'Estignac, etc., » et « J'ai entendu raconter par le prince de Valgeneuse... »

Tout en restant lectrice et dame de compagnie, mademoiselle Lemuche était redevenue institutrice de 1848 à 1852, pour apprendre à lire, à écrire et à compter au jeune Étienne de Sérignan, fils de son ancienne élève. La marquise mourut en 1862, laissant à sa lectrice une rente viagère de douze cents francs, et la vieille fille, tombant brusquement du faîte des grandeurs, vint demander l'hospitalité à son frère, qui la reçut à bras ouverts. Le retour de mademoiselle Lemuche fut précédé d'une déclaration très nette : les choses et les gens de théâtre n'existeraient pas pour elle ; ayant vécu de la façon dont elle avait vécu, elle ne voulait pas avoir à se commettre avec des comédiens, qu'elle considérait comme des mécréants ; elle n'admettait qu'une exception : son frère.

Un mois s'écoula, pendant lequel Clémentine Lemuche affecta d'ignorer complètement la profession exercée par César Lemuche.

Mais, dans les premiers jours du second mois, un matin, pendant le déjeuner, elle dit à son frère :

— Eh bien, comment va-t-il, ton affreux théâtre?

— Mais pas trop mal...

— Et tes affreux acteurs?

— Pas trop mal non plus...

— Hier, sur la place du Marché, j'ai vu ton affiche.

— Mon affreuse affiche !

— Tu jouais la *Grâce de Dieu*... Un drame, n'est-ce pas ? Je l'ai lu autrefois à la marquise...

— Oui, c'est un drame...

— Eh bien, as-tu fait une bonne recette, hier soir ?

— Très bonne...

— Combien ?

— Plus de six cents francs !

— Et c'est beau de faire plus de six cents francs ?

— Oui, quand on n'a que trois cent cinquante francs de frais.

Mademoiselle Clémentine ne poussa pas plus loin l'interrogatoire ; mais, quelques jours après, elle disait à César :

— J'étais toute seule hier soir... Tu avais laissé sur mon bureau une espèce de mémoire de couturière... J'ai jeté les yeux dessus, machinalement, sans trop penser à ce que je faisais...

— C'étaient les comptes de ma costumière...

— Précisément... Eh bien ! il y avait dans le mémoire deux ou trois petites erreurs, et pas à ton avantage... Tu verras... je les ai rectifiées.

Mademoiselle Lemuche, le lendemain, prenait le gouvernement du magasin de costumes ; puis, la semaine suivante, de la caisse et de la comptabilité. On la vit bientôt, à toute heure, et partout

dans le théâtre, dirigeant les ouvrières, surveillant le contrôleur, faisant les comptes et rapportant elle-même, le soir, après le spectacle, la recette dans un petit sac de velours qui lui avait été donné par madame de Louvercy.

Le jour où Pascal et Criquette prirent place pour la première fois à la table de leur directeur, il y avait deux autres invités, M. et madame Lacalpranède, qui tenaient les emplois de père noble et de deuxième duègne.

Lacalpranède jouait les premiers rôles à Montpellier, lorsque la veuve d'un pharmacien sans enfants, et riche de quatre à cinq mille livres de rente, tomba follement amoureuse du comédien. Il lui offrit de l'aimer, mais elle avait des idées bourgeoises et voulut être épousée. Lacalpranède s'y résigna, mais après la déclaration suivante :

— Vous prétendez ne pouvoir vivre sans moi, je ne veux pas vous tuer. Voici ma main; mais entendons-nous bien. Un artiste n'a pas le droit de s'immobiliser dans un seul amour. Il a besoin de se retremper sans cesse aux sources vives de la passion, de passer par des sensations violentes et multiples, d'étudier constamment en lui-même, sur le vif, les crises de l'amour, afin de pouvoir les jeter palpitantes sur la scène, en pâture à l'avidité du public. Donc, selon toute apparence, je vous tromperai, j'aurai des maîtresses... et même, comme je suis une nature franche, expansive, tout en dehors, je vous parlerai de mes maî-

tresses, je vous raconterai mes amours... Si cela vous convient, c'est fait. Soyez madame Lacalpranède. Sinon, adieu, et pour la vie !

Elle accepta, s'engageant à ne jamais le fatiguer de ses reproches et de sa jalousie... Promettre, ce n'était rien... On promet tout quand on aime... Mais, chose étrange! Clarisse tint parole. — Elle s'appelait Clarisse! — Lacalpranède, pour elle, n'était pas un homme, c'était un dieu! à tel point que, bien que déchirée, bien que torturée, elle finit par s'intéresser à ses amours, par être fière de ses succès. Un soir elle accabla de reproches héroïques, de reproches cornéliens, une jeune première qui se permettait de résister à ce dieu et de le faire souffrir. Lacalpranède languissait, dépérissait, ne mangeait plus, ne dormait plus. Clarisse faillit arracher les yeux à cette rivale qui ne voulait pas lui prendre son mari.

Clarisse passait sa vie à broder des jabots et des manchettes pour Lacalpranède, qui portait des jabots et des manchettes... Les derniers jabots! les dernières manchettes!

Et, au bout de quelques années, afin de ne jamais quitter Lacalpranède, Clarisse s'engagea dans la troupe comme seconde duègne, gagnant une quarantaine de francs par mois, chantant dans les chœurs, faisant les cris du peuple, et dévorant des yeux son mari, quand elle se trouvait en scène, derrière son idole.

Un soir même, à Nancy, un incident se produi-

sit, qui jeta le public dans un véritable délire. Clarisse jouait un rôle de femme de chambre... A la fin du quatrième acte, elle apportait une lettre à Lacalpranède qui était seul en scène. Elle lui disait : « Il y a une réponse » et s'en allait attendre respectueusement au fond, en servante bien apprise. Cette lettre avait dans le drame une importance décisive: elle apportait à Lacalpranède des révélations accablantes... Elle lui apprenait que sa femme le trompait, depuis vingt ans, avec son meilleur ami! Lacalpranède lisait cette lettre d'une voix sourde et concentrée... A la fin, il était sur le point d'éclater en sanglots, mais il se contenait par un puissant effort de volonté, à cause de cette femme de chambre qui était là... C'était le grand effet du rôle.

Après la lecture de la lettre, Clarisse devait s'approcher et dire à Lacalpranède : « Y a-t-il une réponse, monsieur? » Redevenu maître de lui, Lacalpranède devait répliquer simplement : « Il n'y a pas de réponse. » Mais la malheureuse Clarisse fut tellement bouleversée par la lecture de la lettre, son mari lui parut si touchant, si noble et si beau, qu'elle se rapprocha de lui lentement, lentement, et se jeta dans ses bras, dès qu'il eut cessé de parler, en s'écriant :

— Ah! mon Hippolyte, en as-tu de ce talent! en as-tu!

Ce fut dans la salle un tapage effroyable. Il fallut baisser le rideau. Les uns se tordaient de rire,

mais les autres, en majorité, exaspérés, croyaient à quelque gageure et criaient furieusement :

— Des excuses ! des excuses!

La pauvre madame Lacalpranède dut venir présenter bien humblement ses excuses au public; elle le fit en ces termes :

— Je vous demande bien pardon, messieurs. Ç'a été plus fort que moi, ça m'a échappé... Que voulez-vous? C'est mon mari... Et je l'aime tant!

Elle fut couverte d'applaudissements et n'eut même jamais que ce grand succès-là au théâtre.

César et Clémentine Lemuche, Hippolyte et Clarisse Lacalpranède, voilà quels devaient être, pendant trois ans, les meilleurs amis de Criquette, qui, à dix-sept ans, avait déjà vécu avec des charbonniers, des filles, des princes, des rois, des religieuses et des bourgeois de province. Franche et bonne, tendre et rieuse, elle fut à elle seule la grâce et la jeunesse de cette petite troupe de comédiens qui lui disaient :

— Vous êtes trop jolie pour la province, vous nous quitterez bientôt, vous irez à Paris.

Criquette leur répondait :

— J'irai où ira Pascal.

Tous deux débutèrent, le même soir, dans la même pièce, et tous deux réussirent, mais le succès de Pascal fut plus marqué que le succès de Criquette... Lemuche la prit à part après le dernier acte :

— Tu as eu du succès, mais il a mieux joué que

toi, et cependant tu devrais mieux jouer que lui, car tu es plus intelligente.

— Oh ! non, monsieur Lemuche.

— Oh ! si, mademoiselle Criquette. Tu n'as pas été assez actrice. Tu as été trop naturelle, trop simple. A Paris ils aiment ça... mais en province, non. Et puis, toutes les fois que tu te trouves en scène avec Pascal, tu t'occupes trop de lui, tu as l'air de l'aimer mieux que ton rôle.

— Mais c'est que c'est vrai...

— Il faut l'aimer à la maison... il ne faut pas l'aimer au théâtre. Il ne pensait qu'à son rôle, lui, et il avait raison... Chacun pour soi au théâtre, et le public pour tous.

La première année ne fut, en somme, pour Criquette, qu'un long ravissement, et sa vie peut se raconter en une ligne : « Il l'aimait ! Elle était heureuse ! »

Au théâtre, tout amusait Criquette, mais, pardessus tout, les récits et les souvenirs de Lacalprannède. Pendant les entr'actes, le soir, au petit foyer de la scène, on se donnait le mot tout bas :

— Il faut faire rire Criquette... demandons une histoire à Lacalprannède.

— Laquelle ?

— Eh bien, Frédérick-Lemaître à Montpellier.

Alors, un des comédiens, s'adressant à Lacalprannède :

— C'est à Montpellier, je crois, que Frédérick-Lemaître vous a rencontré ?...

— Oui, répondait-il, c'est bien à Montpellier... Pauvre Frédérick!... Depuis le commencement de la saison, j'avais joué neuf fois *Trente ans ou la vie d'un joueur*. Je m'étais incarné dans le rôle de Frédérick, le rôle du joueur. Je m'incarnais, d'ailleurs, dans tous mes rôles. Un drame représenté neuf fois à Montpellier dans la même saison! Le fait était sans précédent. Le soir de la neuvième représentation, le préfet était descendu sur le théâtre, en personne, pour me féliciter. Or, un jour, Frédérick arrive à Montpellier avec l'intention d'y donner quelques représentations. Il voyageait en poste. Le directeur du théâtre l'attendait au relais. La première parole de Frédérick, debout sur le marchepied de sa berline, est celle-ci : « Est-ce que M. Lacalpranède n'est pas dans vos murs? — Oui, monsieur Frédérick. — Et il a joué *Trente ans?* — Oui, monsieur Frédérick. — C'est bien, je ne descends pas. Je file droit sur Marseille. » On changea les chevaux; il repartit dix minutes après. Il n'essaya pas même de lutter; il fit bien. Je ne sais pas si, à Paris, il avait les femmes pour lui, mais il ne les aurait pas eues à Montpellier, et quand on n'a pas les femmes, on n'a rien... Or, je les tenais toutes à Montpellier. Vous pouvez en témoigner, madame Lacalpranède.

— Oui, mon ami.

— Aucun homme ne peut se vanter d'avoir été plus aimé que moi.

— Par moi, d'abord, disait Clarisse.

— Et par d'autres aussi... Femmes, folies, plaisirs, j'ai tout épuisé !

Il accompagnait cette phrase d'un geste circulaire, d'un geste immense qui rassemblait et contenait toutes les voluptés, sans en laisser échapper une seule.

Madame Lacalpranède le regardait, en extase, les yeux agrandis. Pauvre femme ! Touchante, en somme, dans son dévouement et dans son admiration. Elle était heureuse, elle était fière d'avoir su tout supporter et tout pardonner, car il lui était, au bout du compte, toujours revenu... Et aujourd'hui son dieu vieilli, usé, blanchi, condamné aux pères nobles, son dieu lui restait, à elle, à elle seule, qui le trouvait toujours beau, toujours jeune !

Comme Criquette avait souri à cette phrase de Lacalpranède : « Femmes, folies, plaisirs, j'ai tout épuisé ! »

— Vous riez, mademoiselle Criquette, lui dit-il, vous riez, jeune colombe, du lion devenu vieux. Ah ! si j'avais seulement vingt ans de moins, vous ne ririez pas, et ce n'est pas ce grand garçon-là que vous aimeriez, c'est moi, Lacalpranède !

— Je ne dis pas non, monsieur Lacalpranède !

Mais, pour le moment, c'était ce *grand garçon-là* qu'elle aimait et ce n'était que lui. Criquette cependant ne manquait pas d'adorateurs. Les jolies filles sont rares dans les théâtres de province, l'article étant très demandé sur la place de Paris. Le bruit se répandit bientôt que César Lemuche

avait mis la main sur une petite merveille de charme et de beauté. Nombre de jeunes hobereaux qui dédaignaient d'ordinaire le théâtre du Mans vinrent admirer et applaudir Criquette. Les servantes du *Grand Vainqueur* virent arriver bien des lettres, bien des bouquets de roses et de lilas blanc. Le tout en pure perte. Les jeunes Manceaux, épris des grâces de Criquette, qui se promenaient le soir, à minuit, après le spectacle, dans les alentours du théâtre, voyaient la jeune femme sortir au bras de Pascal, et, quand la nuit était belle, s'en aller lentement, bien serrée contre lui, sous les grands arbres de la promenade des Jacobins; ils jouaient les amoureux à la ville comme au théâtre.

Criquette était toute à Pascal, un peu trop même, au gré du père Lemuche qui, de temps en temps, lui faisait de la morale :

— Prends garde, mon enfant, lui disait-il, prends garde... Tu n'as que de l'amour et tu devrais avoir aussi de l'ambition. Pascal en a... Il t'aime, mais il aime le théâtre.

XIV

Lorsque Pascal répétait dans la journée et lorsque Criquette, n'ayant pas de rôle à l'étude, n'avait rien à faire au théâtre, elle venait généralement passer l'après-midi avec mademoiselle Lemuche, laquelle, charmée de trouver tant de convenance et tant de distinction chez une pensionnaire de son frère, s'était prise pour la jeune comédienne d'une très sérieuse et très tendre affection.

Or un jour, à une heure, vers le milieu du mois d'avril 1868, Criquette arrivait à la petite maison de l'avenue de Paris.

— Mademoiselle Clémentine a été obligée de sortir pour peu de temps, lui dit la bonne, mais elle m'a recommandé de ne pas vous laisser partir si vous veniez et de vous prier de l'attendre.

Criquette avait apporté son ouvrage. Elle ôta son chapeau et s'installa au rez-de-chaussée, dans le salon, avec sa broderie, près de la fenêtre toute grande ouverte. Elle leva tout d'un coup les yeux,

en entendant le pas d'un cheval. Elle aperçut un jeune homme qui, les rênes dans la main gauche et son chapeau dans la main droite, avait arrêté son cheval exactement devant la fenêtre, et regardait Criquette avec une surprise évidemment mêlée de plaisir.

— Pardon, mademoiselle, dit-il, est-ce que M. Lemuche ne demeure plus ici?

— Si fait, monsieur, toujours.

— Alors... je vous demande bien pardon... je venais voir mademoiselle Clémentine...

— Elle est sortie, pour très peu de temps, monsieur... Attendez-la, je vous en prie... Elle serait si fâchée de manquer votre visite...

— Vous me connaissez donc, mademoiselle?

— Je ne vous connais pas, mais je vous reconnais.

— Je serais curieux de savoir...

— Oh! je vous le dirai... C'est le plus simple des mystères... Mais descendez... Je vais vous ouvrir.

Il descendit et passa les rênes de son cheval dans un anneau fixé au mur. Criquette était sur le seuil de la porte, et dès qu'elle l'eut fait entrer dans le salon :

— Voilà, monsieur, pourquoi je vous ai reconnu.

Elle lui montrait une photographie accrochée dans le salon, au-dessus du piano.

— Je sais que vous êtes le comte Etienne de Sérignan, et je sais que mademoiselle Clémentine sera bien heureuse de vous revoir.

— Est-ce là tout ce que vous savez de moi, mademoiselle? lui dit-il en riant.

— Oh! non, répliqua-t-elle sur le même ton, gagnée par sa bonne grâce, j'en sais bien davantage.

— Quoi encore? dites, je vous en prie.

— Je sais que vous venez de faire le tour du monde... Je sais que vous vous promeniez, il y a quatre ou cinq mois, sur la grande muraille de la Chine; que vous galopiez sur un gros poney noir, six semaines après, dans les rues d'une ville du Japon; que vous êtes allé faire ensuite un petit tour à San Francisco, et que vous avez dû vous embarquer, dans les premiers jours de ce mois, à New-York, sur le *Péreire*. N'est-ce pas exact, tout cela?

— Parfaitement exact... Vous êtes une sorcière...

— Une bien pauvre sorcière, je vous assure. Mademoiselle Clémentine parle de vous sans cesse et m'a lu les trois ou quatre lettres que vous avez eu la bonté de lui écrire depuis un an. Vous lui faisiez bien grand plaisir en lui écrivant, car elle vous aime de tout son cœur.

— Et je lui rends bien l'affection qu'elle a pour moi... C'est elle qui m'a élevé...

— Au château de Louvercy, à une lieue d'ici... Je suis allée plus d'une fois me promener dans vos bois avec mademoiselle Clémentine.

— Enfin, tout ce que l'on peut savoir de moi, vous le savez, et moi, de vous, je ne sais rien.

— Oh! puisque mademoiselle Clémentine n'est pas là pour me présenter, je me présenterai moi-même très volontiers... Sous quel nom cependant? J'en ai plusieurs. Je vous dirai donc mon nom de théâtre.

— Votre nom de théâtre!

— Mademoiselle Gilberte. Je fais partie de la troupe de M. Lemuche.

— Vous faites partie...?

— Mon Dieu, oui... je joue la comédie... les ingénues et les amoureuses.

Sur ces mots, la porte du salon s'ouvrit avec fracas. C'était mademoiselle Lemuche, fort essoufflée, car elle s'était mise à courir dans l'avenue, dès qu'elle avait aperçu le cheval attaché au mur. A trois ou quatre reprises, elle embrassa le jeune homme.

— Monsieur Étienne, c'est vous? Que je suis heureuse! Venez devant la fenêtre, que je vous voie mieux. Comme vous êtes bruni, bronzé!... Comme vous avez de grandes moustaches!

Puis s'adressant à Criquette :

— C'est M. de Sérignan, dont je vous ai parlé tant de fois. Il faut que je vous présente.

— C'est fait, mademoiselle, c'est fait, je me suis présentée moi-même.

— Et lui avez-vous dit que vous étiez la plus gentille et la meilleure petite femme qu'il y ait au monde?

— Non, je n'ai pas dit cela.

— Mais je m'en suis bien aperçu, répondit M. de Sérignan.

Criquette, par discrétion, voulut se retirer, mais elle dut céder aux très vives instances de mademoiselle Lemuche et du jeune comte. Elle resta donc ; très certainement, si elle était partie, la visite de M. de Sérignan aurait été moins longue. La causerie ne fut guère qu'un monologue du voyageur ; il y mit un peu de coquetterie et prit plaisir à montrer qu'il n'était pas tout à fait le premier venu. Il avait de l'esprit, beaucoup d'esprit, et relevé par cette animation charmante que donne la jeunesse. En parlant, il s'adressait un peu à mademoiselle Lemuche, mais beaucoup à Criquette, attiré, retenu par ces deux grands yeux noirs, ces yeux parlants, qui, tout naturellement, sans le vouloir, sans le savoir, avec une sorte de candeur hardie, cherchaient et demandaient le cœur.

Il parlait et Criquette prêtait à ses discours une attention très singulière. C'est que, pour la première fois de sa vie, elle se trouvait en présence d'un homme vraiment aimable et vraiment distingué. Il y avait là une supériorité de langage et de pensée qui la charmait et la troublait en même temps. Bien souvent, au théâtre, elle était blessée par la vulgarité ou la brutalité des propos de ses camarades ; elle se raidissait contre cette impression ; c'étaient de braves gens, en somme, et parmi lesquels sa place était marquée pour la vie. Mais voici qu'elle entrevoyait un monde nouveau ; il y avait d'autres

façons d'être, d'autres façons de sentir, d'autres façons de parler. Sa très vive intelligence et l'excellente éducation qu'elle avait reçue lui permettaient de goûter toutes les grâces et toutes les finesses de cette parole à la fois sérieuse et légère, solide et brillante.

Et lui parlait toujours, excité par l'attention de la jeune fille, lorsque quatre heures vinrent à sonner. Criquette se leva brusquement, comme tirée d'un rêve. Elle avait dit à Pascal qu'elle irait le chercher à trois heures au théâtre et, pour la première fois de sa vie, elle avait oublié Pascal.

— Quatre heures! s'écria-t-elle, c'est impossible! Pardonnez-moi, monsieur, de vous avoir interrompu... je suis absolument obligée de partir.

— Nous nous reverrons, je l'espère.

— Je le désire de tout mon cœur; je vous ai écouté avec tant d'intérêt et tant de plaisir!...

— Au revoir alors, mademoiselle.

— Au revoir, monsieur.

Par un mouvement naturel, irréfléchi, elle lui tendit la main comme à un vieil ami et elle s'en alla, après avoir embrassé mademoiselle Clémentine.

Criquette jouait le soir, et M. de Sérignan fut la première personne qu'elle aperçut, en entrant en scène. Il était seul au fond d'une baignoire de côté. C'était un mardi, la troupe ne donnait que trois représentations par semaine : les mardis, jeudis et dimanches. Le jeudi et le dimanche suivants, Cri-

quette jouait encore, et M. de Sérignan était encore là, seul, au fond de cette même baignoire. Chaque fois que, pendant ces trois soirées, Criquette tournait les yeux du côté de cette loge, elle se heurtait à une lorgnette braquée sur elle, mais qui s'abaissait aussitôt sous son regard.

Criquette eut deux ou trois jours sans répétitions, pendant la fin de cette semaine, mais elle ne retourna pas chez mademoiselle Lemuche; celle-ci vint au théâtre, le dimanche soir, et lui reprocha de l'avoir ainsi abandonnée :

— Vous ne répétez pas demain, lui dit-elle, venez, je vous attendrai.

Criquette n'osa pas refuser. Elle arriva vers deux heures, partagée entre la crainte et le désir de revoir M. de Sérignan. Il n'était pas là, mais, dès qu'elle fut installée près de la fenêtre avec sa broderie, elle entendit le trot d'un cheval sur la route. C'était lui.

Elle avait joué trois rôles différents pendant ces trois soirées; il lui fit des compliments, mais sans banalité, sans exagération, avec une petite part de critique spirituelle et souriante. Une louange outrée l'aurait choquée ; elle fut très sensible à ces éloges discrets et mesurés. Celui qui les lui adressait avait un grand air de franchise et ne devait dire que ce qu'il pensait ; mais ses regards étaient moins réservés que ses paroles ; il ne pouvait détacher ses yeux du visage de Criquette. Son désir était manifeste, d'être aimable et de plaire. Inquiète et heureuse en

même temps, la jeune fille se laissait aller au charme d'une causerie qui lui révélait des finesses et des délicatesses ignorées. Elle avait peu parlé la première fois, elle parla un peu plus ce jour-là, entraînée par la grâce et la simplicité de son interlocuteur; tout ce qu'elle dit était aisé, naturel et charmant.

Cependant elle surveillait la pendule et n'oublia pas que Pascal, à trois heures, l'attendait au théâtre. Elle le trouva devant la petite porte de sortie, au milieu de ses camarades fort animés à la suite d'une querelle qui avait éclaté pendant la répétition. La jeune première et la soubrette Déjazet avaient failli en venir aux mains pour les beaux yeux du premier comique, qui était affreux. La troupe s'était partagée en deux camps, les uns prenant parti pour la jeune première, les autres pour la soubrette. La discussion continuait avec des paroles violentes et brutales. Pascal y prenait part avec une extrême vivacité. Criquette l'emmena brusquement, impatiente de l'arracher à ce débat, mais Pascal, plein de son sujet, tout le long de la route, lui raconta, avec les plus insignifiants détails, ce qui venait de se passer. Et Criquette, en l'écoutant, se disait :

— Je n'irai plus chez mademoiselle Lemuche, il y a là une comparaison que je ne veux pas faire, que je ne dois pas faire. Si Pascal n'a pas la distinction de ce jeune homme, est-ce sa faute? Il a été bon pour ma mère, il est bon pour moi. Je

dois l'aimer tel qu'il est, l'aimer aujourd'hui, l'aimer toujours.

Criquette ne retourna plus chez mademoiselle Lemuche, mais le comte Étienne continua, pendant un mois, de venir au théâtre toutes les fois que le nom de Criquette était sur l'affiche. Vers la fin de ce mois, un jour, Criquette répétait une pièce en trois actes ; on venait de terminer le premier acte ; elle dit à Pascal :

— Je ne suis pas du second acte, je vais marcher un peu, je reviendrai pour le troisième acte.

La chaleur était ardente. Criquette alla chercher un peu de fraîcheur dans ces rues qui dorment, paisibles et silencieuses, à l'ombre de la cathédrale. Quittant la promenade des Jacobins, Criquette entra dans la rue de l'Évêché, tourna à gauche par la rue du Château et arriva à cette petite place de la maison de Scarron, qui est une des merveilles du Mans. Écrasée par la masse énorme de la cathédrale, entourée de vieux bâtiments qui paraissent avoir pris, rien que par le contact de l'église, l'air ecclésiastique, l'air monacal, cette petite place, sombre, noire et morte, a tout d'un coup une échappée sur la lumière et sur la vie, par l'étroite brèche qui donne accès à l'escalier des Pans-de-Garron.

C'est là que Criquette s'arrêta, appuyée contre la tourelle de la maison de Scarron, entre les deux hautes murailles qui enserrent les larges dalles crevassées et vermoulues de l'escalier : de là elle dé-

couvrait et contemplait une vaste étendue de campagnes étincelantes sous le soleil, baignées dans un brouillard d'or qui flottait et tremblait sur la verdure des prairies. Les cloches de la cathédrale se mirent à sonner, douces et puissantes, dans cette grande paix, dans ce grand silence. Et Criquette restait là, éblouie par cette lumière, bercée par cette musique, prise par une rêverie vague, à mille lieues du théâtre et de sa répétition.

Elle se croyait seule, et quelqu'un, cependant, se trouvait à trois pas derrière elle. Au moment où Criquette sortait du théâtre, le comte Étienne passait en voiture dans une des rues qui bordent la promenade des Jacobins. Il arrêta son cheval, jeta les guides aux mains du domestique et suivit Criquette. Il était très jeune, vingt-quatre ans, et très amoureux, voilà son excuse, en admettant la nécessité d'une excuse.

Lorsque Criquette s'arrêta auprès de la tourelle, il s'approcha lentement, le cœur lui battant très fort, mais résolu cependant; il voulait parler.

Voilà pourquoi Criquette entendit tout d'un coup ce seul mot à peine murmuré :

— Mademoiselle...

Elle se retourna, jeta un léger cri en le reconnaissant et resta là devant lui, un peu tremblante, adossée à la muraille.

— Mademoiselle, pardonnez-moi, c'est le hasard qui a tout fait. Je vous ai aperçue de loin et je n'ai pu résister... Ce que j'ai à vous dire, vous le savez,

je pense... Je vous aime... je vous aime de toute mon âme.

— Oh! monsieur, je vous en prie... Si vous saviez comme cela me rend malheureuse! C'est ma faute aussi... Oui, dès le premier jour, rien qu'à la façon dont vous me regardiez, dont vous me parliez j'ai compris que vous m'accordiez plus d'attention que je n'en méritais...

— Dès le premier jour, en effet, j'ai commencé à vous aimer.

— Et moi, dès le premier jour, j'aurais dû avoir du courage, j'aurais dû vous dire les choses telles qu'elles sont. Croiriez-vous que j'ai eu plusieurs fois, en vous voyant venir ainsi, tous les soirs, la pensée de vous écrire?... mais cela était trop difficile. Ce courage que je n'ai pas eu, je l'aurai aujourd'hui... Ma vie n'est plus à moi... Voilà ce qu'il faut que vous sachiez... Vous étiez avant-hier au théâtre?

— Oui, j'y étais.

— Un jeune homme jouait à côté de moi.

— M. Pascal.

— Je vois que vous vous doutez de ce que je vais vous dire... Pascal... c'est bien lui... Il serait mon mari, sans des circonstances très cruelles qui ne m'ont pas permis de l'épouser... Je n'ai pas toujours été heureuse, mais je le suis à présent, grâce à lui, autant que je puis l'être... Vous avez bien entendu... Grâce à lui... je me suis donnée librement, tout entière, pour toujours. Je n'avais aimé personne avant lui... et je crois bien que, si ja-

mais il m'abandonnait, je ne pourrais aimer personne après..

— Soit, mais si, même sans la moindre espérance, il me plaît de vous aimer, si j'y trouve du bonheur...

— Ne parlez pas ainsi .. nous n'y trouverions tous les deux que de la peine et du chagrin. Cela me fera souffrir de penser que vous souffrez par moi... et vous souffrirez si vous m'aimez. Partez, je vous en prie, partez... Vous ne devriez plus être ici. Le jour de votre première visite à mademoiselle Clémentine, vous avez dit que vous comptiez passer à Louvercy seulement une quinzaine de jours, puis aller à Paris pour deux ou trois mois, et ensuite entreprendre de nouveau, avec un de vos amis, un grand voyage.

— Oui, c'étaient mes projets...

— Il faut donc les exécuter.

— C'étaient mes projets, mais je vous ai vue... et je suis resté, à cause de vous...

— Eh bien! à présent, il faut partir, à cause de moi. Je sais ce que vous êtes et ce que vous valez. Mademoiselle Clémentine m'a parlé de vous si souvent!... Vous avez des goûts élevés et sérieux, vous n'êtes pas de ces hommes qui ne sont bons qu'à errer dans des couloirs ou dans des coulisses de théâtre ; vous pouvez, vous devez faire de votre vie un autre usage que de venir entendre tous les soirs une pauvre petite actrice de province débiter des drames et des vaudevilles.

— Parlez, je vous écoute, mais prenez garde... Savez-vous le résultat de vos paroles? Je vais vous aimer plus encore.

— Je ne vous défends pas de m'aimer, mais un tout petit peu et de loin... Que nous gardions tous deux un souvenir très doux de cette courte rencontre... Ah! cela, je le veux bien... Mais partez. Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi. Est-ce que je n'ai pas l'air de parler à cœur ouvert? Je suis bien sincère, allez, et je le serai jusqu'au bout, avec la certitude que vous ne vous méprendrez pas sur le sens de mes paroles. Je n'ai jamais eu la pensée de vous rendre amour pour amour... Non, jamais! N'ayez à cet égard aucun doute, aucune espérance... Mais enfin vous avez mis dans ma vie un certain trouble, une certaine inquiétude... Je serai plus tranquille quand vous ne serez plus là... Voilà pourquoi je vous supplie de partir.

— Je partirai demain.

— Merci...

Elle lui tendit la main. Elle n'avait pas remis ses gants en sortant du théâtre. Il porta la main de Criquette à ses lèvres et, sur le bout de ses doigts, posa un long baiser.

— Si vous faites ce grand voyage... et il faut que vous le fassiez... vous écrirez à mademoiselle Clémentine, j'aurai de vos nouvelles.

— Et moi des vôtres, par ses réponses. Et si je suis au bout du monde, il y aura au bout du monde quelqu'un qui ne vous aura pas oubliée.

— Moi non plus, je ne vous oublierai pas... Au revoir!... Qui sait? nous nous reverrons peut-être... Mais pas avant votre départ... Promettez-le-moi.

— Je vous le promets.

Elle n'avait pas retiré sa main. Il mit un second baiser, plus long que le premier, sur les petits doigts de Criquette. Elle se dégagea, fit quelques pas pour s'en aller, puis se retourna et lui dit :

— Au revoir !

A son tour, il resta adossé à la tourelle, la regardant s'éloigner.

— Cette charmante fille, se disait-il, est une très honnête femme.

Il avait bien raison de penser ainsi, mais la répartition des rôles en ce monde n'est pas toujours ce qu'elle devrait être; il y a bien des erreurs de distribution dans cette immense tragi-comédie jouée par le milliard de créatures humaines qui s'aiment et se haïssent sous le soleil. Les emplois de femmes honnêtes ne sont pas toujours tenus par les honnêtes femmes; et telle, au contraire, qui était faite pour marcher dans le droit chemin d'un pas ferme et tranquille, est condamnée, bien souvent, à se traîner, les pieds en sang, à travers les ronces et les épines des sentiers de traverse.

Criquette jouait ce soir-là. Mademoiselle Lemuche alla dans sa loge avant le lever du rideau :

— Il est venu chez moi, lui dit-elle, en vous quittant. Il m'a tout raconté. Vous êtes la droiture même...

— J'ai fait ce que je devais, voilà tout.

— Il part demain... J'avais bien compris pourquoi, depuis quelque temps, vous ne veniez plus à la maison. Vous pourrez revenir maintenant.

— Et je reviendrai...

M. de Sérignan n'était pas dans la salle, mais il y avait, en revanche, assis au premier rang des fauteuils d'orchestre, un personnage dont la présence excita, parmi les comédiens et les comédiennes, la plus vive agitation. Cette phrase courut, comme une traînée de poudre, dans le théâtre :

— Il y a un directeur de Paris dans la salle.

Et pour qui venait-il, ce directeur? Pour qui? L'angoisse serrait tous les cœurs. Pauvres et braves gens, résignés, courageux dans un dur métier, ayant bien des petitesses, bien des jalousies, bien des ridicules, — quelle profession en est exempte? — mais gardant toujours, au milieu de ces misères, l'espérance et l'illusion, attendant éternellement, comme le messie, un directeur de Paris qui, touché par un de leurs cris ou amusé par une de leurs grimaces, les arrachera à leur petit théâtre de province et les jettera, en pleine lumière, en plein succès.

Ce directeur, ce soir-là, ne venait pour personne. Il avait passé vingt-quatre heures au Mans, chez un de ses amis ; il devait prendre l'express de Paris le lendemain à onze heures ; la curiosité l'avait amené là ; le sort lui réservait peut-être quelque trouvaille inespérée. Il y a beaucoup de hasard

dans la découverte des étoiles, au théâtre aussi bien qu'au ciel.

Tous les camarades de Criquette, surexcités par la présence du directeur de Paris, voulurent exagérer leurs qualités et ne firent qu'exagérer leurs défauts; ils furent détestables, à commencer par Pascal... Criquette jouait un rôle tout de tendresse et d'émotion; sous l'impression de sa rencontre avec M. de Sérignan, contente de lui, contente d'elle-même, elle avait précisément dans l'âme tous les sentiments qu'elle devait mettre dans son rôle. Elle joua très naturellement, très simplement, non pas en actrice secouée par une excitation factice, mais en femme animée par une passion vraie.

Le lendemain, Pascal, voyant de grand matin le soleil entrer à flots par la fenêtre, offrit à Criquette d'aller déjeuner à Yvré-l'Évêque, au cabaret du père Tempier. On ne répétait pas au théâtre. Leur journée leur appartenait tout entière.

Criquette accepta avec un très vif empressement. Elle avait la conscience inquiète, la pauvre enfant! Elle se reprochait, comme une faute, cette émotion légère éveillée en son cœur par un autre amour que l'amour de Pascal. Elle ne voulait plus voir, plus connaître que lui. S'il existait un monde où les goûts étaient plus délicats et les paroles plus douces, ce monde n'était pas, ne serait jamais le sien. Son monde à elle était le monde de Pascal; sa vie, la vie de Pascal.

Tous deux, à neuf heures et demie, traversaient

la cour de l'hôtel, quand ils se heurtèrent, sur le seuil de la porte, à un visiteur qui n'était autre que le fameux directeur de Paris.

— Mademoiselle, dit-il, c'est vous que je venais voir.

— Moi, monsieur !

— Je suis directeur de théâtre à Paris. Je vous ai entendue hier soir. Il y a, si vous le voulez bien, une place chez moi pour vous...

— Pour moi... et pour lui, répondit-elle en désignant Pascal qui jouait dans cette scène un personnage sacrifié et montrait un visage un peu embarrassé.

— Ah ! répliqua le directeur, vous formez à vous deux un ensemble... ?

— Indissoluble, dit gaiement Criquette.

— C'est que... hier soir, sans nul doute, je vous ai écouté, monsieur, avec beaucoup de plaisir. Vous avez du talent, mais vous jouez les amoureux... et en ce moment... je regorge d'amoureux.

— Eh bien, monsieur, ayez la bonté de retenir nos noms... M. Pascal... Mademoiselle Gilberte, et, lorsque vous ne regorgerez plus d'amoureux, lorsque vous aurez besoin, à la fois, d'un amoureux et d'une amoureuse, vous penserez à nous.

Pendant qu'elle parlait, le directeur la regardait avec une extrême attention. Vue ainsi de tout près, dans la libre et pleine lumière du jour, elle lui paraissait plus charmante encore que la veille... Elle

était vraiment jeune, ce qui n'est pas le cas de toutes les ingénues de théâtre.

— Mon Dieu, répondit-il, bien qu'encombré d'amoureux, si vous ne me demandiez pas trop d'argent, s'il ne fallait pas payer trop cher cet ensemble indissoluble...

— Oh! nous serons raisonnables, monsieur, dit très vivement Pascal.

Mais Criquette l'interrompant :

— Non, Pascal, nous ne pouvons, en ce moment, aller à Paris, et c'est cela tout d'abord que j'aurais dû répondre. Notre directeur, M. Lemuche, doit se retirer l'année prochaine. Nous faisons partie de sa troupe depuis deux ans, monsieur, et il a été excellent pour nous ; aussi lui avons-nous promis de ne pas le quitter avant sa retraite.

— C'est vrai, dit Pascal, mais il nous rendrait peut-être notre parole.

— Je crois, en effet, qu'il nous la rendrait si nous la lui redemandions, mais c'est ce que nous ne ferons pas.

— Cependant, il comprendrait que notre intérêt...

— Non, Pascal, dit-elle très fermement. Cela ne serait pas bien.

Puis s'adressant au directeur :

— Nous vous remercions de votre proposition, mais nous ne pouvons l'accepter. Dans un an, quand nous serons libres, nous vous écrirons pour nous mettre à votre disposition... Au revoir, monsieur!

Ils restèrent donc au Mans. Criquette eut encore une année de repos et de bonheur, sans retrouver pourtant le véritable enchantement des deux premières années. Une inquiétude vague, par moments, la prenait. Il lui semblait que Pascal n'était plus le même. Elle s'était bien vite remise de cette petite alerte jetée dans sa vie par M. de Sérignan, elle était redevenue elle-même, c'est-à-dire la plus douce et la plus aimante des créatures. Pascal était tout pour elle, mais elle sentait bien qu'elle n'était plus tout pour Pascal.

Elle s'arrangeait à merveille de cette existence paisible, obscure, dans ce petit théâtre de province. Son affection pour le père César et pour mademoiselle Lemuche devenait de jour en jour plus tendre et plus forte. Elle aurait voulu pouvoir prolonger cette halte dans sa vie, rester dans cette ville où tout le monde était aimable et bon pour elle, continuer à jouer devant ce public toujours à peu près le même et qui toujours lui faisait fête. L'inconnu l'effrayait ; il attirait Pascal.

Vers la fin d'octobre 1868, la conversation de Criquette avec le directeur de Paris eut sa très exacte contre-partie dans une conversation de Pascal avec un directeur de Bordeaux. Ce dernier vint passer une soirée au théâtre du Mans. Le lendemain il proposait à Pascal un engagement de six cents francs par mois pour la campagne suivante, et celui-ci, à son tour, répondait en montrant Criquette :

— Nous sommes deux.

— Ah! un ménage... Tant pis! Ils n'aiment pas les ménages, à Bordeaux. Et un vrai ménage? Vous êtes mariés?

— Non, répondit Criquette.

— Alors, c'est moins grave.

— Je vous demande pardon, répliqua-t-elle en souriant, c'est tout aussi grave.

— Non... non... il y a toujours une différence... pour le public au moins.

Il fit de grands compliments à Criquette... mais ce n'était pas une amoureuse qu'il cherchait, c'était un amoureux. Cependant il consentit à prendre aussi Criquette ; il lui donnerait trois cents francs par mois.

— Mille francs pour nous deux, dit Pascal.

— Neuf cents francs... Pas un sou de plus.

Criquette voulait accepter tout de suite, mais Pascal demanda un délai de trois jours avant de se décider. Il voulait écrire à ce directeur de Paris, qui, six mois auparavant, avait paru disposé à les engager. Il écrivit donc et la réponse fut des moins satisfaisantes. Le directeur offrait à Criquette deux mille francs par an, et il donnait à Pascal le conseil de venir tenter la fortune à Paris. « Vous êtes, disait-il, avant tout, un acteur de drame, et vous trouverez certainement à vous caser à la Gaîté ou à la Porte-Saint-Martin. »

Le soir même, Pascal et Criquette envoyèrent leurs signatures au directeur de Bordeaux.

La dernière représentation donnée par la troupe du père César eut lieu le 30 avril 1869. L'affiche portait ces mots : « Au bénéfice de M. Lemuche, qui se retire après trente années de direction théâtrale, dont huit au Mans. » Les prix avaient été doublés, et la recette s'éleva au chiffre énorme de 1,622 francs.

Pascal et Criquette devaient partir pour Bordeaux le lendemain à minuit ; ils dînèrent ce soir-là chez le père Lemuche. Celui-ci, dès qu'ils arrivèrent, laissa Pascal seul avec sa sœur et emmena Criquette dans son cabinet :

— Écoute, lui dit-il, promets-moi de ne pas refuser ce que je vais te donner.

— Encore ai-je besoin de savoir...

— Non, non, tu ne sauras rien. Il faut promettre d'abord...

— Soit, je promets.

— Eh bien ! il y avait un gros mensonge sur mon affiche d'hier. Ce n'est pas à mon bénéfice que je donnais cette représentation, c'était au tien, mon enfant.

— Oh ! je ne veux pas, monsieur Lemuche, je ne veux pas...

— Tu as promis.

— Oui, j'ai promis, mais de l'argent...

— Tu as promis et tu me ferais beaucoup de peine si tu ne consentais pas.

— Je consens alors, je consens...

— D'ailleurs, pour te mettre à ton aise, j'ai fait

les choses régulièrement. Je ne te donne pas la recette tout entière, j'ai retenu mes frais largement calculés. Mon spectacle d'hier ne me rapportera rien, mais ne me coûtera rien. Il y a douze cents francs dans ce petit portefeuille.

— Douze cents francs! Mais que vais-je faire de tout cela? Je n'ai pas besoin d'argent. Nous avons, Pascal et moi, plus de mille francs d'économies, et nous serons riches à Bordeaux avec neuf cents francs par mois. Donnez-moi le portefeuille sans les douze cents francs... Voilà ce que j'aimerais.

— Non, il faut tout prendre... Criquette, je t'en supplie, pour ma dernière soirée, ne me fais pas de chagrin.

— Donnez alors, donnez.

— C'est bien, mais ce n'est pas tout. Regarde cette petite maison. Tu y es venue bien souvent depuis trois ans.

— Oui... et c'est un grand chagrin pour moi de la quitter... Vous avez été si bon... Ne doutez pas de ma reconnaissance.

— Je n'en doute pas, mon enfant, mais la meilleure manière de te montrer reconnaissante, c'est de ne jamais oublier ceci : tant que nous serons de ce monde, tous les deux, ma sœur et moi... et ensuite ma sœur ou moi, cette maison sera la tienne. Il y aura toujours ici deux pauvres vieux qui t'aimeront de tout leur cœur et qui seront toujours prêts à te recevoir si, ce qu'à Dieu ne plaise, tu te trouvais, un jour, seule dans la vie

et malheureuse. Tu ne seras jamais, je crois, de celles qui oublient et se consolent en vingt-quatre heures...

— Non, je ne crois pas.

— Eh bien, si tu passes par des jours douloureux, il faudra venir ici, tout de suite, sans fausse discrétion, sans fausse honte. Nous serons certainement malheureux de te voir triste, mais heureux en même temps de te revoir et de travailler à te tirer de peine. C'est entendu, n'est-ce pas?

— Oui, c'est entendu. Si jamais je me trouve seule dans la vie, c'est ici que je reviendrai.

— Allons, voilà qui est dit. Embrasse ton pauvre vieux bonhomme de directeur... et tâche d'être heureuse... et tâche de ne pas revenir...

XV

Le 3 mai 1870, un train s'arrête au Mans vers dix heures du matin; une jeune femme descend d'une voiture de seconde classe et présente son bulletin de bagages à un facteur de la gare; cet homme la regarde et lui dit :

— Eh! vous voilà donc de retour par ici? Je vois que vous ne me reconnaissez pas... Louis... le grand Louis... Ma femme est établie blanchisseuse en face du *Grand Vainqueur*... Vous donniez bien souvent des sucres d'orge à notre petite fille.

— Je me rappelle à présent. Elle se porte bien, votre petite fille ?

— Oui, très bien... Et vous? Pas trop, on dirait; vous n'avez pas une fière mine.

— Je suis un peu lasse...

— Et votre ami... ce grand jeune homme... Monsieur... comment donc?... Vous étiez toujours ensemble... Monsieur... aidez-moi donc...

— Pascal.

— C'est ça... Monsieur Pascal... Il va bien, monsieur Pascal?

— Il va bien.

— Et il n'est pas revenu avec vous?

— Non... il n'est pas revenu... Vous enverrez, je vous prie, mes bagages chez M. Lemuche.

— Avenue de Paris, je sais... Et vous vous en allez comme ça à pied... vous ne voulez pas que je vous amène une voiture?

— Non... non.

— C'est que vous êtes si pâle...

— J'ai passé la nuit en chemin de fer... j'aime mieux marcher. Le grand air me fera du bien. Au revoir, mon ami.

Elle sortit de la gare, s'engagea dans les rues de la ville et s'en alla lentement du côté de l'avenue de Paris.

Le père César et mademoiselle Clémentine venaient de se mettre à table pour déjeuner, lorsqu'ils virent la porte s'ouvrir et Criquette apparaître.

— Oui, leur dit-elle, c'est moi... Je suis malheureuse... je suis seule... et, vous le voyez, je tiens ma promesse... je viens ici... Voulez-vous de moi?

— Si nous voulons de toi! s'écrie Lemuche.

Il l'attire à lui, l'embrasse longuement, et c'est ensuite le tour de Clémentine. Cet accueil est si franc, si ouvert et si tendre, que Criquette sent un peu de chaleur et de vie lui rentrer dans l'âme.

— Tu vas rester ici, ma chère enfant, lui dit

Clémentine, et toujours, si tu le veux bien, toujours !

— Toujours ! Oh ! non... Seulement le temps de me reconnaître un peu... Mais, pour commencer, voilà que je vous empêche de déjeuner. Remettez-vous à table, je vous en prie... D'ailleurs, moi-même, j'ai passé hier une si dure journée, après une nuit si cruelle, que je n'ai pu ni déjeuner ni dîner... Et ce matin, malgré tout, je m'aperçois que j'ai faim.

Elle déjeune donc ; et ensuite, malgré leur résistance, elle veut parler.

— Plus tard, mon enfant, lui disent-ils ; repose-toi, calme-toi, ne pense à rien... Nous allons te soigner, te guérir, te consoler.

— Non, répond-elle ; laissez-moi parler. J'ai besoin d'être éclairée, d'être rassurée par vous... si j'avais eu tort, si j'avais mal agi.

— Je ne le crois pas.

— Moi non plus... mais enfin, écoutez-moi. Et d'abord, sachez bien que je ne l'accuse pas, que je ne l'accuserai jamais... Je lui ai dû trois années de bonheur... Tout le monde n'a pas cela dans la vie. Mais à Bordeaux j'ai compris tout de suite que quelque chose commençait qui ne ressemblerait pas à ce qui venait de finir. D'abord, vous n'étiez plus là tous les deux, et je me suis mise à vous aimer de loin, plus encore que je ne vous aimais de près. Vous faisiez, tous les deux, partie de mon bonheur plus que je ne le croyais, avant de vous

avoir perdus. Je me figurais que Pascal était tout pour moi... mais il y avait vous aussi.

— Et tu nous retrouves les mêmes, toujours.

— Oui... oui... je le vois, je le vois... Nous nous sommes installés à Bordeaux dans un assez triste appartement, et j'ai commencé à y passer, seule, des heures bien longues, bien longues. Pascal était toujours dehors, toujours en mouvement. Enfin, au mois de novembre dernier, une actrice est venue de Paris pour remplacer une des nôtres, tombée malade. Elle n'était ni très jeune ni très belle, mais très élégante... des bijoux, des diamants... Elle a débuté dans un drame nouveau... Pascal y jouait un rôle très important... Moi, je n'étais pas de la pièce. J'allais cependant tous les soirs au théâtre et nous revenions ensemble après le spectacle. Le soir de la quatrième représentation, c'était après le dîner, je mettais mon chapeau, lorsque Pascal me dit que je le rendais ridicule avec ma rage d'être ainsi toujours sur ses talons, qu'il avait l'air d'un collégien surveillé par sa bonne... Sans rien lui répondre, j'ôte mon chapeau, et je reste. Il rentre très tard... dans la nuit. Et voilà les choses sur ce pied-là... Un soir, la semaine suivante, vers dix heures, j'étais seule, comme à l'ordinaire. On sonne... C'était une de mes camarades, Fanny, une brave fille et qui avait de l'amitié pour moi. Elle arrivait indignée, n'y tenant plus, pour m'apprendre ce qui se passait au théâtre... Je m'en doutais bien... Elle me donna des conseils...

Elle m'expliqua comment il fallait s'y prendre pour arracher Pascal à cette femme, comment on menait les hommes, comment on les tenait... « Ayez l'air de ne plus l'aimer, me disait-elle, et il vous adorera. » Elle voulait m'emmener souper chez elle, le soir même... J'ai refusé... J'ai attendu Pascal. Il n'a pas essayé de mentir... Il a tout avoué, il a pleuré, s'est jeté à mes pieds, m'a fait toutes les promesses et tous les serments de la terre... Cette femme ne serait plus rien pour lui... Il était de bonne foi, j'en suis sûre, au moment où il me parlait ainsi... Seulement, trois jours après, il se laissait reprendre par elle... Voilà quelle a été ma vie pendant *six mois*!... Vous vous rappelez madame Lacalpranède... c'était un peu cela... seulement je n'ai pas eu son courage et sa résignation... Il m'aimait encore cependant, car il souffrait du mal qu'il me faisait, et me revenait avec de brusques élans de repentir, de tendresse... mais l'autre enfin a été la plus habile et la plus forte. Elle s'est fait engager à Paris... et l'a fait engager, lui, dans le même théâtre... Ils sont partis ensemble hier matin. Il s'est enfui, sans oser me dire adieu. Il a eu tort... je n'ai rien à lui reprocher... Est-ce sa faute s'il ne m'aime plus? Le suivre à Paris... j'y ai bien songé... j'ai hésité entre vous et lui... Il aurait eu pitié de moi... Il ne m'aurait pas repoussée... non... mais ensuite?... la même lutte aurait recommencé.... et, pour la soutenir, je n'avais plus de force... D'ailleurs, il y a des gens qui savent s'aimer un peu,

après s'être beaucoup aimés, moi je n'aurais pas su. Et c'est à vous que je suis venue... Si votre successeur, monsieur Lemuche, consentait à m'engager, cela concilierait tout. J'aurais le théâtre, du travail, quelque chose à faire... et en même temps je vous aurais.

— Le théâtre du Mans, ça n'est plus rien du tout, ça n'existe plus depuis que je n'y suis plus. J'ai d'autres projets, mon enfant, d'autres idées pour toi.

— Et moi aussi, César, dit Clémentine, nous en causerons ce soir.

— Très volontiers, ma sœur.

Il y avait un abîme entre les projets et les idées du frère et de la sœur.

Voici quel fut, en effet, le discours adressé, le soir, par César à Clémentine :

— Dès demain je vais lui faire travailler un des grands rôles du répertoire, probablement Sylvia dans le *Jeu de l'amour et du hasard,* avec toutes les traditions de mademoiselle Mars. Puis, dans six mois, je mène Criquette à Paris, elle débute à la Comédie-Française ou à l'Odéon, et les Parisiens verront ce que c'est qu'une élève de César Lemuche!

Mais voici quelle fut la réponse de Clémentine à César :

— Mener Criquette à Paris! Pour qu'elle y retrouve Pascal et tous ses chagrins!... Non... plus de théâtre! Plus de théâtre! Il faut la garder ici, avec nous; elle se fera à notre petit train-train de

province... et je suis sûre qu'il se trouvera un jour quelque brave garçon qui aura l'esprit de l'épouser, sans trop s'inquiéter du passé.

Là-dessus le frère et la sœur discutèrent très ardemment, l'un pour le théâtre et l'autre contre, mais ils étaient, pour le moment, d'accord sur ce point, qu'il fallait garder Criquette et tâcher de la réconcilier le plus doucement possible avec la vie. C'est à quoi ils travaillèrent de tout leur cœur. La pauvre enfant se laissa faire. D'ailleurs, dans sa reconnaissance pour tant de dévouement et tant d'affection, elle n'osait plus être triste. Elle aurait eu peur de paraître ingrate.

Un soir, vers la fin du mois de mai, le père Lemuche, pendant le dîner, avait, pour amuser Criquette, raconté deux ou trois de ses plus brillantes anecdotes de théâtre, et, pour faire plaisir au père Lemuche, Criquette avait ri, sans que l'effort fût trop visible, de son rire d'autrefois, de ce rire que la petite maison du Mans n'avait pas entendu depuis son retour.

Dès que Clémentine fut seule avec son frère, elle lui dit :

— Elle a ri.

— Oui... elle a ri.

— Oh! nous la guérirons.

— Et j'en ferai une grande actrice.

— Quant à cela, non. Jamais on ne la reverra au théâtre!...

Criquette, pendant ce temps, dans sa chambre,

relisait une lettre de M. de Sérignan, qui était arrivée dans la journée à l'adresse de mademoiselle Lemuche. Voici quel était le passage qui fixait particulièrement son attention :

« Dites bien à votre petite amie, si elle est toujours au Mans, et, si elle n'y est plus, ayez la bonté de lui faire savoir qu'un certain voyageur se trouvait en mer, le 10 mars 1870, à bord du *Chow-Phya*, entre Bangkok et Singapour. Ce voyageur croit bien souvent entendre encore sonner à ses oreilles les cloches de la cathédrale du Mans. Il n'a qu'à fermer les yeux pour revoir distinctement une jeune femme appuyée contre la tourelle d'une vieille maison. Il n'a pas oublié cette jeune femme, et ne l'oubliera jamais. Qu'elle soit heureuse, c'est son plus cher désir ! »

A ces mots : « Qu'elle soit heureuse ! » des larmes montèrent aux yeux de Criquette. Elle les laissa couler et leur trouva quelque douceur, au lieu de l'amertume ordinaire.

Et ce soir-là, de toute son âme, elle pria pour cet ami qu'elle connaissait à peine et qui avait pensé à elle le 10 mars, entre Bangkok et Singapour.

XVI

Cet ami, le 14 août 1870, était arrêté devant un petit arc de triomphe, élevé en pleine campagne en l'honneur d'une veuve restée fidèle à la mémoire de son mari. Cela se passait en pleine Chine, aux portes de Kouy-fou, sur les bords du fleuve Bleu. M. de Sérignan et son compagnon de voyage, Marcel de Brême, déchiffraient laborieusement l'inscription gravée sur cet arc de triomphe :

Tchong tchen pou se eul Kiun, tchen fou pou se eul fou.

Puis, avec l'aide d'un Père de la mission du Hou-Pé, qui voulait bien leur servir de professeur et d'interprète, ils traduisaient non moins laborieusement l'inscription chinoise :

« Un bon sujet ne sert pas deux souverains ; une femme vertueuse ne prend pas deux époux. »

Les deux jeunes gens méditaient cette irréprochable maxime, lorsqu'ils aperçurent sur la route, à deux ou trois cents mètres, Lieou, un de leurs

serviteurs ; il arrivait en courant sur les dalles du chemin, et de loin, triomphalement, agitait en l'air un petit ballot de toile goudronnée. C'était un paquet de lettres et de journaux que leur faisait parvenir le consul de France à Chang-haï. Ils avaient quitté cette ville, au commencement du mois de juillet, et, depuis cette époque, ils s'étaient toujours éloignés de la côte, voyageant tantôt en jonque sur le fleuve, tantôt en palanquin sur les routes. Leur projet était de pénétrer jusqu'à Tchong-Kin-fou.

Des lettres de France ! Le ballot fut bien vite éventré. Sérignan se jeta sur une lettre de sa sœur. Marcel sur une lettre de sa mère. Ils les dévorèrent d'abord du regard, puis les lurent lentement, phrase par phrase, mot par mot... Tous les leurs se portaient bien au commencement de juin, car les lettres étaient vieilles de plus de deux mois.

Alors, rassurés, respirant plus à l'aise, ils allèrent s'asseoir à l'ombre d'un petit bois de bambous, et, là, procédèrent au dépouillement de leur assez volumineuse correspondance. Il y avait pour chacun d'eux une dizaine de lettres. Le missionnaire s'était emparé d'une liasse de journaux français, dont le plus récent portait la date du 9 juin. A vingt pas de là, un laboureur en robe bleue retroussée, la queue roulée autour de la tête, les pieds dans l'eau de la rizière, regardait ces trois Français qui retrouvaient leur famille, leurs amis leur patrie.

Etienne et Marcel allèrent tout d'abord aux écritures connues, aux écritures aimées... et c'est pour cela que la dernière lettre ouverte par M. de Sérignan fut une lettre dont l'enveloppe ne portait pas de timbre et dont l'adresse était d'une main inconnue... Mais, dès qu'il y eut jeté les yeux, il se leva, s'écriant :

— Marcel ! et vous aussi, mon père...

Le prêtre s'était tenu un peu à l'écart, il se rapprocha.

— Qu'y a-t-il? demanda Marcel.

— La guerre... répondit Sérignan, la guerre déclarée, la guerre commencée entre la France et la Prusse. On se bat peut-être en ce moment sur le Rhin.

On se battait, en effet, ce jour-là, mais ce n'était pas sur le Rhin, c'était sous les murs de Metz.

Les deux jeunes gens n'eurent qu'à se regarder pour se comprendre et se trouver d'accord. Une heure après, ils partaient pour Chang-haï. Ils y arrivèrent seulement le 2 septembre, attendirent pendant cinq jours le départ du bateau des Messageries, et débarquèrent à Marseille le 20 octobre, après la plus cruelle des traversées, car tout le long de la route, à Saïgon, à Colombo, à Aden, à Port-Saïd, partout les attendaient des nouvelles affreuses et qui mettaient le désespoir en ces âmes françaises. Enfin, à Marseille, ils apprennent que la guerre n'est pas finie. Ils auront, au moins, la consolation de se battre.

Jean de Brême, le frère de Marcel, avait servi autrefois à Rome comme officier dans les zouaves pontificaux ; le corps se réorganisait au Mans sous le nom de régiment des volontaires de l'Ouest. Jean de Brême commandait la seconde compagnie du premier bataillon, et c'est sous ses ordres que les deux jeunes gens allaient servir.

Ils gagnent Tours par Bordeaux. Étienne laisse Marcel prendre les devants, court embrasser sa sœur qui habite un château à quelques kilomètres de Tours et part le lendemain matin pour le Mans.

Quarante-huit heures après, il est équipé, et, sous la veste bleue des zouaves, il fait l'exercice sur la place des Jacobins, en face du théâtre. Il est un peu neuf dans le métier ; aussi, pour commencer, travaille-t-il seul sous la direction d'un de ses amis, caporal dans sa compagnie. Tout en exécutant de son mieux des demi-tours à droite et des demi-tours à gauche, Étienne regarde le théâtre. Il pense à César Lemuche, à Clémentine Lemuche et surtout à une charmante fille qui a joué la comédie dans cette salle. Il ignore ce qu'elle est devenue. Il n'a pas encore eu le temps d'aller voir sa vieille gouvernante. S'il avait quitté Chang-haï vingt-quatre heures plus tard, il aurait reçu la lettre dans laquelle mademoiselle Lemuche lui racontait que leur petite Criquette était venue leur demander asile.

A six heures, libre de tout service, il va sonner à la petite porte de la maison de l'avenue de Pa-

ris. La bonne du père Lemuche était sortie. Criquette travaillait seule dans le salon. Elle vient ouvrir sans lumière. La nuit est très noire ; elle ne voit rien qu'une silhouette de soldat se dessinant dans l'ombre.

— Que demandez-vous, mon ami ? dit-elle.

Mais il a reconnu la voix de la jeune fille.

— Vous ici, mademoiselle !

Elle aussi le reconnaît et lui tend les deux mains.

— Ah ! comme mademoiselle Clémentine va être heureuse ! Elle est dans sa chambre, je vais la prévenir.

Mais il n'a pas lâché les mains de Criquette.

— Tout à l'heure, dit-il, tout à l'heure... laissez-moi d'abord vous voir un peu... Je suis si content de vous retrouver ici !...

Il l'entraîne dans le salon... Il la regarde.

— Vous me trouvez changée ?

— Oui.

— J'ai eu de grands chagrins. Il m'a quittée. Il ne m'aimait plus.

— Il ne vous aimait plus !

— C'est ainsi...

— Mais alors un autre a le droit de vous aimer, le droit de vous le dire.

— Non... non... non, personne n'a ce droit-là... Et si j'ai consenti à ne pas prévenir tout de suite mademoiselle Clémentine, c'est parce que j'ai pensé qu'en effet une explication entre nous deux était nécessaire.

— Une explication! Pourquoi? J'avais commencé à vous aimer il y a deux ans, laissez-moi continuer...

— C'est cela que je ne veux pas, et vous allez me comprendre... Triste, délaissée, je suis venue ici... J'ai beaucoup souffert. Je suis un peu moins malheureuse aujourd'hui, et puis, d'ailleurs, on assiste à tant de choses désolantes qu'on n'a guère le temps de souffrir pour son propre compte... Par qui j'ai été recueillie dans ma détresse, par quelle excellente et honnête femme, vous le savez mieux que personne. Elle me traite comme son enfant. Elle me disait encore, ici même, ce matin : « Tu es ma fille. » Elle aussi maintenant me tutoie, comme son frère. Eh bien! vous devez comprendre quels devoirs une telle situation nous impose à tous les deux...

— Oui, je le comprends...

— J'en étais bien sûre. Je vais chercher mademoiselle Clémentine.

Étienne de Sérignan ne quitta le Mans que le 10 novembre, pour aller avec les deux premiers bataillons des volontaires de l'Ouest au-devant des Prussiens. Jusque-là, presque tous les soirs, il vint passer une heure ou deux dans la petite maison du père Lemuche, mais il tint la promesse faite jamais Criquette ne fut gênée par un de ses regards ni par une de ses paroles.

Il vint comme à l'ordinaire la veille de son départ ; il devait se mettre en route le lendemain

matin à cinq heures ; il leur fit à tous les trois ses adieux. Il embrassa mademoiselle Lemuche, puis il tendit la main à Criquette.

— Embrassez-la donc, dit brusquement Clémentine qui avait des larmes plein les yeux.

Il l'embrassa.

Douze jours après, le 2 décembre, dans la charge héroïque de Loigny, tomba pour ne pas se relever l'un de ces deux jeunes gens qui, trois mois auparavant, s'amusaient à déchiffrer l'inscription de l'arc de triomphe de la veuve de Kouy-fou. C'était Marcel de Brême. Étienne n'avait pas été blessé ; il creusa lui-même, le soir, à Patay, sous la neige, au milieu d'un champ, la sépulture de son ami d'enfance, de son compagnon de jeunesse.

Le 1er bataillon des zouaves était réduit à cent cinquante hommes, à peu près sans cadres, dans un dénûment absolu, hors d'état de tenir campagne. Ils battirent en retraite à peu près au hasard, refoulés par les masses prussiennes. On les envoya se reformer à Poitiers, de là à Tours, et enfin, dans la journée du 23 décembre, un train les transporta au Mans. C'est dans cette ville que se rassemblait de toutes parts, sous le commandement du général Chanzy, cette foule de cent cinquante mille hommes qui devait être la dernière armée de la France.

On expédia ce jour-là, de Tours sur le Mans, plus de vingt trains militaires qui n'avançaient que bien lentement, sans cesse arrêtés par l'encombrement de la voie. Entassés depuis sept heures du matin

dans des wagons de marchandises, les zouaves n'arrivèrent au Mans qu'à la nuit tombante, brisés de fatigue, glacés par le froid, mourant de faim.

Sous la direction de deux sœurs de charité, une ambulance avait été installée dans la plus grande des salles d'attente de la gare ; les blessés et les malades, en descendant du train, pouvaient ainsi recevoir les premiers secours. Des dames de la ville étaient venues offrir leur assistance, et, parmi ces infirmières improvisées, la plus active, la plus douce, la plus courageuse, c'était Criquette. Elle passait là toutes ses journées et ses nuits quelquefois. Mademoiselle Lemuche était bien souvent obligée de venir la chercher pour la forcer à rentrer et à se reposer.

L'une des sœurs avait pris Criquette en grande tendresse :

— Vous étiez faite, lui dit-elle un jour, pour être religieuse.

— J'y ai pensé autrefois, ma sœur, répondit-elle, mais ma vie n'a pas tourné de ce côté-là. Je l'ai regretté bien souvent.

Au moment où le train amenant les zouaves entrait en gare, Criquette remettait son manteau à un dragon qui venait de passer quelques heures à l'ambulance ; blessé au bras droit, il ne pouvait se rhabiller tout seul. Quand il eut son manteau sur les épaules, il dit à Criquette :

— J'avais aussi une cravate de laine.

C'était un vieux cache-nez tout en lambeaux.

Elle le lui enroula et le lui attacha autour du cou. Le dragon la regardait.

— Merci, mademoiselle, merci, vous avez été bien bonne pour moi... Il faut que je m'en aille maintenant à la mairie... Où est-ce, la mairie?

Elle le conduisit jusqu'à la porte de la gare et lui indiqua sa route.

— Merci, mademoiselle, merci.

Il lui tendit la main.

Personne ne lui disait Madame. Tous l'appelaient Mademoiselle. Avec son visage amaigri et pâli, qui faisait ses yeux plus grands et plus brillants encore, elle avait, malgré ses vingt et un ans, toujours l'air d'une jeune fille, presque d'une enfant.

Elle allait rentrer à l'ambulance quand elle entendit cette phrase :

— Voilà les zouaves pontificaux qui arrivent...

Les zouaves... et parmi eux, sans doute, M. de Sérignan. Elle avait reçu de lui deux lettres de quelques lignes... la première datée de Meung, vingt-quatre heures après le combat de Patay, la seconde de Tours... Mais elle avait reçu une autre lettre, de Paris, celle-là, une de ces pauvres petites lettres que les ballons jetaient sur la province, encore humides des brouillards du ciel... Pascal lui avait écrit.

Criquette alla sur le quai et reconnut aussitôt les manteaux bleus des zouaves. Raidis par le froid, gênés par leurs fusils et par leurs sacs, ils descendaient péniblement un à un.

Elle aperçoit M. de Sérignan dans l'encadrement de la portière d'un wagon... Lui aussi la voit, et c'est sur elle qu'il s'appuie pour descendre, car il est obligé de s'appuyer...

— Vous tremblez, lui dit-elle.

— Un peu de fièvre... ce n'est rien... Mais comment êtes-vous là?

— Pour vous recevoir... et pour vous soigner si vous souffrez... Venez... venez... je vais vous expliquer.

Il y avait un poêle dans un coin de la salle de l'ambulance et des bancs autour de ce poêle. Elle le conduisit jusque-là, le fit asseoir et revint, quelques instants après, avec un grand bol de bouillon. Et lui, sans une parole, se mit à boire, lentement, appuyé contre le mur. Elle se tenait debout près de lui.

— Ne dites rien... buvez... Reposez-vous... réchauffez-vous.

Ce n'était, en effet, qu'un malaise qui, très vite, se dissipa, et la présence de Criquette ne fut certainement pas étrangère à cette prompte guérison. D'autres soldats étaient venus et se tenaient silencieux autour du poêle.

— Je suis mieux, lui dit-il, je suis bien.

— Que comptez-vous faire? Où allez vous?

— Notre bataillon doit être caserné dans la ville, à Sainte-Croix, mais j'ai demandé une permission de vingt-quatre heures. Je passerai cette journée chez moi, à Louvercy. J'ai écrit hier, de Tours, à

mon régisseur, pour lui demander de venir me chercher en voiture... A-t-il reçu ma lettre?

— Je vais voir s'il est là...

— Tout à l'heure... attendez... donnez-moi quelques instants... Je suis si heureux de vous revoir!

— Et moi aussi je suis bien heureuse!

Oui, bien heureuse... trop heureuse même! Elle retire sa main, qui s'est oubliée très doucement dans la main de M. de Sérignan. Elle sent qu'elle doit résister à l'émotion qui la pénètre, au trouble qui la gagne. Elle sent qu'elle a quelque chose à dire, et courageusement elle parle.

— Pendant votre absence, j'ai reçu une lettre de lui

— Où est-il?

— A Paris.

— Et que vous a-t-il écrit?

— Qu'il m'aime toujours, qu'il n'a jamais aimé que moi, qu'il ne pourra vivre sans moi... Il me supplie de lui pardonner... Dès qu'il pourra venir, il viendra...

— Et que ferez-vous alors!...

— Mais s'il est malheureux, s'il est seul, comment pourrais-je le repousser, lui qui ne m'a pas repoussée quand j'étais seule et malheureuse? Comment pourrais-je ne pas pardonner?

L'arrivée du régisseur mit fin brusquement à leur entretien; depuis un quart d'heure il était à la recherche de M. de Sérignan, sans pouvoir le rencontrer au milieu de l'encombrement de la gare.

Criquette reste seule et reprend aussitôt son service dans l'ambulance, mais sans pouvoir échapper à l'obsession qui la déchire. Elle se demande s'il y aura encore un peu de bonheur dans sa vie, et qui lui donnera ce bonheur. Celui qui est là-bas à Paris et qui a été tout pour elle autrefois?... Ou celui qu'elle vient de revoir et qui a pris une si grande place dans sa pensée?

Ce doute même n'est-il pas la plus précise, la plus impitoyable des réponses? Du moment qu'elle délibère, ce n'est plus Pascal qu'elle aime; après l'avoir tant aimé, l'aimer moins, c'est ne plus l'aimer. De son père et de sa mère qui étaient des cœurs simples, elle a reçu une âme droite faite pour le devoir et pour l'honneur. Elle a dit un jour à Pascal : « Prends-moi, garde-moi, je suis ta femme. » C'est pour la vie qu'elle s'est donnée... elle n'a pas le droit de se reprendre... Quoi! elle répondrait à Pascal : « Je ne t'aime plus, j'en aime un autre... et cet autre le voici... Tu es pauvre, il est riche. » Jamais une telle parole ne sortira de ses lèvres... Jamais !... jamais! Il lui semble qu'elle ne peut plus être à celui qu'elle a aimé, et qu'elle ne peut pas être à celui qu'elle aime. Elle s'est livrée hardiment, en pleine sécurité de conscience, à son premier amour... Mais devant un second amour, sa loyauté et sa pureté se révoltent. Elle entrevoit avec horreur le troisième après le second... Et c'est la vie de Rosita... tantôt quittée, tantôt quittant. Elle n'est pas faite pour une telle existence.

Elle promène ses regards autour d'elle avec une immense pitié pour toutes ces misères et toutes ces douleurs. Elle a déjà passé, à Beauvais, par une crise de ferveur religieuse, et, dans la détresse de son âme, elle voulait rester au couvent, se donner à Dieu... C'est le même entraînement aujourd'hui, mais plus noble et plus élevé. Elle est soutenue par une généreuse exaltation de dévouement et de charité. C'est aux pauvres, c'est aux malades qu'elle veut se donner. Ce qui la tente, ce n'est plus une mort anticipée dans le silence du cloître, c'est une vie de sacrifice et d'immolation. Il n'y aura plus de combats en elle et plus de déchirements. Elle n'aura plus à supporter pour son propre compte le poids de l'existence ; ses souffrances disparaîtront et s'abîmeront dans les souffrances des autres.

Pendant les deux semaines qui suivirent, elle revit plusieurs fois M. de Sérignan, le soir, chez mademoiselle Clémentine. Elle osa à peine lui parler, à peine le regarder. Cette émotion lui fut épargnée d'avoir à lui dire adieu encore une fois. C'est dans la nuit du 8 au 9 janvier que le 1er bataillon des zouaves reçut l'ordre de partir au petit jour pour aller prendre position à Yvré-l'Évêque ; il était placé sous les ordres du général Gougeard.

A huit heures du matin, le bataillon sortait, clairons en tête, de la cour de Sainte-Croix, et quatre cents soldats, appartenant presque tous aux plus grandes et aux plus riches familles de France, allaient bivouaquer sur les bords de l'Huisne, près

d'un campement de mobiles bretons. Ils allaient combattre et mourir côte à côte sur les pentes d'Auvours, ceux qui avaient quitté leurs châteaux et ceux qui avaient quitté leurs chaumières. A tous est dû le même souvenir; à tous, la même reconnaissance.

Le 10 janvier, le général Gougeard, avec les zouaves en tête de colonne, fit un effort dans la direction d'Ardenay. Pendant deux heures, aux environs de la ferme d'Ardenay, on se fusilla dans les bois, à bout portant; on s'aborda dans les champs et jusque sur la route. Les Prussiens durent renoncer à forcer le passage. Le soir, les troupes engagées se reformèrent et, sans précipitation, sans désordre, rentrèrent à Yvré. Le bataillon des zouaves et le bataillon des mobilisés de Lorient avaient cruellement souffert. Cette fois encore, comme à Loigny, M. de Sérignan sortit de l'affaire sans une égratignure.

Le lendemain matin, tout le monde était sous les armes... On sentait que l'heure décisive approchait. Le combat fut d'abord à notre avantage, mais, à deux heures, les colonnes prussiennes gravirent les pentes du plateau d'Auvours et réussirent à en débusquer la division chargée de le défendre.

Les zouaves attendaient dans le village, les faisceaux formés, quand ils virent les troupes françaises redescendre en désordre sur Yvré et venir s'amonceler à l'entrée du petit pont. Protégées par des

arbres, des haies et des buissons, des masses d'infanterie prussienne tenaient et gardaient le plateau. Il fallait le reprendre ou perdre la bataille.

Alors, réunissant un bataillon d'infanterie, deux bataillons de mobilisés et les zouaves pontificaux, le général Gougeard prit lui-même la direction de l'attaque et, s'adressant aux zouaves placés en première ligne :

— Allons, messieurs, leur dit-il, en avant pour Dieu et pour la patrie !

Tous, le général en tête, partirent au pas de charge sous le feu des Prussiens, sans s'arrêter pour y répondre. En route, les zouaves rencontrèrent un bataillon du 10e de chasseurs, demeuré là, inébranlable, au milieu de la déroute : « Vivent les chasseurs ! » s'écrient les zouaves. « Vivent les zouaves ! » répondent les chasseurs. Ils s'élancent ensemble et sont bientôt maîtres du plateau. Toutes les positions étaient reprises, mais les deux tiers du bataillon des zouaves gisaient sur la neige.

Étienne de Sérignan n'avait fait que la moitié de cette route jonchée de morts et de blessés. Une balle prussienne l'avait arrêté en chemin. Il reçut comme un coup violent sur le bras droit. La douleur ne fut pas très vive : « Quelque balle morte, se dit-il, ce n'est rien. » Il continua d'avancer, mais son bras tout à coup tomba. Il voulut le relever, la force lui manqua ; sa main était couverte de sang. Il se sentit défaillir et s'appuya contre un arbre. A vingt pas de là, se trouvait une masure abandon-

née et, près de cette masure, un hangar avec un peu de paille étendue par terre. Il dut faire un grand effort pour se traîner jusque-là, tomba, une fois arrivé, et s'évanouit. La balle avait ouvert une veine, une hémorragie violente s'était produite; elle fut arrêtée brusquement par la syncope. Le jour baissait déjà. Sérignan entendait encore vaguement les clairons sonner la charge sur les pentes d'Auvours... Puis bientôt il n'entendit plus rien... et resta là, oublié, abandonné, sous ce hangar glacé, dans la nuit.

XVII

C'est là que Sérignan fut trouvé, une heure après, par un brancardier qui, lanterne en main, fouillait le terrain, cherchant les blessés. Il appela son camarade.

— En voilà un, dit-il.

— Où ça?

— Sous ce hangar... Ah! ce n'est pas un blessé... c'est un mort... Il ne bouge plus.

— Non, il n'est pas mort... Ses doigts viennent de remuer un peu. Soulevons-le...

Sérignan murmura :

— A boire... à boire...

Ils le placèrent sur le brancard et le portèrent à l'ambulance qui avait été installée à Yvré, dans les salles de l'école des sœurs. Au moment où ils arrivèrent, deux blessés sortaient de l'ambulance, deux zouaves atteints, l'un à l'épaule, l'autre à la main. Ils étaient venus se faire panser et se préparaient à monter dans une voiture qui allait les

ramener au Mans. Ils reconnurent Sérignan, lui prirent la main, lui parlèrent... Pas un mot, pas un mouvement... Ils le crurent mort et partirent.

Quand ils descendirent de voiture au Mans dans la cour de Sainte-Croix, ils furent entourés par une foule anxieuse de parents et d'amis qui, de toutes parts, leur jetaient des noms. Criquette était là; elle put, non sans peine, s'approcher de l'un des blessés.

— M. de Sérignan? lui dit-elle.

— Sérignan!...

Il allait ajouter : Il est mort... Mais les yeux de Criquette étaient attachés sur lui avec une si douloureuse avidité, que cette cruelle réponse s'arrêta dans sa gorge.

— Il a été blessé, dit-il.

— Grièvement?

— J'en ai peur.

— Vous l'avez vu?

— On l'a apporté devant moi à l'ambulance.

— Quelle ambulance?

— Chez les sœurs, à Yvré...

Grièvement blessé, chez les sœurs, à Yvré... Criquette reste là pensive, pendant quelques instants, puis, rapidement, elle se dirige du côté de l'avenue de Paris... Il est sept heures du soir, Clémentine sait que Criquette est allée à Sainte-Croix, et dès qu'elle l'aperçoit :

— As-tu appris quelque chose?

— Non, rien... mais je vous demande la permission de repartir tout de suite. Il y a beaucoup de

blessés à la gare... j'ai promis aux sœurs de passer la nuit avec elles.

— Mais tu n'as pas dîné...

— Je n'ai pas faim... Je vous en prie, ne me retenez pas.

— Tu vas te tuer de fatigue.

— Moi ? jamais je ne me suis mieux portée.

Elle monte dans sa chambre, se couvre le plus chaudement possible, car le froid est terrible ; elle part, cinq minutes après, enveloppée dans un grand manteau, un gros tricot de laine noire enroulé autour de la tête.

Elle va à Yvré... Mais, dès les premiers pas, elle est arrêtée aux portes de la ville. Il y a là un tumulte et une confusion indescriptibles. Des soldats isolés, des charrettes remplies de blessés, d'autres pleines de meubles, des femmes avec des enfants dans les bras, des paysans poussant devant eux des bestiaux, la guerre enfin et l'invasion.

Une vingtaine de gardes nationaux sont installés à la barrière ; ils interrogent ceux qui veulent entrer, exigent des laissez-passer de ceux qui veulent sortir. Et lorsque Criquette se présente, un de ces hommes lui dit :

— Votre laissez-passer ?

— Je n'en ai pas.

— Allez à la mairie en chercher un.

— Oh ! ne m'empêchez pas... Je vais à Yvré... C'est mon... mon frère... Il a été blessé... Il est à l'ambulance chez les sœurs.

— Et vous allez ainsi toute seule ?

— Oh ! je connais bien la route et je n'ai pas peur... Je vous en supplie... je vous en supplie...

Il s'écarte... elle passe... Oui, elle connaît la route... Ce chemin d'Yvré !... pendant trois ans, que de fois elle l'a parcouru, joyeuse, au bras de Pascal, à l'ombre de ces peupliers qui se dressent maintenant devant elle comme de grands fantômes, dans la nuit ! Elle est seule à marcher dans la direction d'Yvré et se heurte à tout un flot de soldats débandés. Dans le nombre, il en est beaucoup qui, blessés, se traînant péniblement, de temps en temps s'arrêtent et s'appuient contre les arbres pour retrouver des forces et reprendre haleine. Il en est aussi qui, épuisés, incapables d'un plus long effort, brûlés par la fièvre, tenaillés par leurs blessures, se laissent tomber au milieu du chemin, n'importe où, sur la neige durcie, et restent là sans un mouvement, sans une pensée, inertes, anéantis, à demi morts. Ils se laisseraient écraser par les voitures et piétiner par les chevaux, si leurs camarades ne les relevaient pas et n'allaient pas les déposer contre un talus, à la lisière d'un champ. Puis ils partent, les laissant là, à la grâce de Dieu.

Chacun ne pense qu'à soi et personne ne s'occupe de Criquette. Les six kilomètres qui séparent les faubourgs du Mans des premières maisons d'Yvré, elle les fait d'un seul trait, presque toujours en courant. Elle sait que la maison des sœurs est à gauche sur la route, avant l'église... Elle se

rappelle s'être arrêtée là un jour avec Pascal pour voir les enfants sortir de l'école. Ils ont même causé avec une petiote très gentille, qui avait de grands yeux bleus et des cheveux blonds ébouriffés. A chaque pas, d'ailleurs, tout le long du chemin, elle a été assaillie par les souvenirs des jours d'autrefois, des jours de bonheur et d'amour.

Voici la maison des sœurs. Toutes les fenêtres sont éclairées... Un groupe assez nombreux de soldats se tient devant la porte, et parmi ces hommes, des zouaves. Alors une angoisse la saisit... S'il était mort ! Elle n'avait pas encore pensé à cela, qu'il a eu le temps de mourir depuis deux heures.

Elle s'adresse à un des zouaves :

— Je cherche un blessé, lui dit-elle, un des vôtres, M. de Sérignan...

— Sérignan... Il est là, dans une petite salle à droite en entrant.

— Comment va-t-il?

— Mieux... beaucoup mieux...

Les deux grandes salles de l'école étaient absolument pleines, au moment où M. de Sérignan a été apporté à l'ambulance. On l'avait déposé sur de la paille, dans une petite chambre au rez-de-chaussée... Il était presque aussitôt sorti de son évanouissement. Un chirurgien avait coupé l'une des manches de sa veste et fait un premier pansement. La blessure n'était pas grave. Une balle avait traversé l'avant-bras de bas en haut en contournant

l'os, mais sans le casser et sans rencontrer d'artère. Seule, une grosse veine avait été ouverte. Le pansement terminé, on avait laissé le blessé sur la paille, tout habillé, avec son grand manteau bleu sur le corps. La pièce était éclairée par une chandelle fumeuse plantée dans une bouteille... Sérignan était là, les yeux fermés, dans une sorte de somnolence, de torpeur, d'anéantissement de tout son être.

Au moment de l'arrivée de Criquette, il promenait sa main gauche sur son corps avec des gestes vagues et incertains... Il cherchait évidemment quelque chose.

Criquette se penche vers lui :

— Que voulez-vous ? lui dit-elle.

— Ma gourde... répond-il d'une voix faible... ma gourde... il me restait un peu d'eau-de-vie...

— Où était-elle ?

— Où elle était ?... Je crois... dans une des poches de mon manteau.

Criquette trouve la gourde, la débouche et la lui met sur les lèvres.

— Merci, ma sœur, merci...

Une des sœurs de l'école, un quart d'heure auparavant, lui avait donné à boire. Réchauffé par cette gorgée d'eau-de-vie, Sérignan se réveille, redresse un peu la tête, regarde autour de lui et voit deux grands yeux noirs qui lui parlent et lui sourient doucement.

— Vous ?... Est-ce que c'est vous ?

— Oui, c'est moi... Je suis toujours là, vous le savez bien, quand vous souffrez.

— Nous sommes donc au Mans, dans l'ambulance de la gare?

— Non... Vous êtes à Yvré... Mais ne vous fatiguez pas, ne cherchez pas à comprendre... Vous avez été blessé très légèrement... Reposez-vous... Tâchez de dormir un peu.

— Alors, asseyez-vous là... près de moi.

Il lui prend la main, elle se laisse tomber par terre, à côté de lui, sur la paille qui couvrait tout le carreau de la chambre.

— Je ne dirai rien... Mais parlez-moi... parlez-moi... que j'entende seulement votre voix... Comment êtes-vous là?

Elle lui raconte qu'elle était allée à Sainte-Croix, pour tâcher d'avoir de ses nouvelles, et qu'elle a appris d'un de ses camarades qu'il était à l'ambulance d'Yvré.

— Et vous êtes venue pour moi, venue seule... dans la nuit... Ah! ma chère enfant!... ma chère enfant!...

Il tenait appuyée contre ses lèvres la main de Criquette, et, sur cette main, se mêlant à ses baisers, glissent lentement des larmes qui tombent de ses yeux. Et tous deux restent ainsi longtemps, très longtemps, dans un silence plus éloquent et plus passionné que toutes les paroles de la terre.

Vers le milieu de la nuit, comme son bras le faisait souffrir, Criquette va chercher de l'eau tiède

et des bandes ; elle-même, avec beaucoup d'adresse et de légèreté, lave et panse sa blessure.

— Vous voyez, lui dit-elle en souriant, je ne suis pas une trop mauvaise infirmière. J'ai manqué ma vocation... sœur de charité. J'étais faite pour cela plutôt que pour le théâtre... Je vous le disais, l'autre jour; vous n'avez pas voulu me croire... Me croirez-vous, maintenant?

Le jour vint, mais un jour gris et sombre sous un ciel encore plein de neige. Le combat recommença devant Yvré ; les Prussiens tentèrent de forcer le passage de la rivière.

— On se bat tout près d'ici, dit Sérignan à Criquette ; vous pourriez peut-être encore retourner au Mans... Je veux que vous partiez.

— Je ne vous abandonnerai pas, répondit-elle.

Très vive d'abord, la fusillade se ralentissait et s'éloignait, lorsque le chirurgien de l'ambulance entra vers neuf heures dans la pièce où se trouvait Sérignan.

— Eh bien, lui dit-il, vous êtes mieux?

— Oui, beaucoup mieux... mais que se passe-t-il?

— Les Prussiens ont voulu traverser la rivière ; ils ont été repoussés et rejetés au delà du chemin de fer.

— Alors nos affaires vont bien?

— De ce côté, oui... mais ailleurs, non. Nous avons été débordés à droite du côté de Pontlieue ; on vient de recevoir l'ordre de battre en retraite sur Alençon.

— Et les blessés ?

— Les blessés... Ceux qui pourront se lever et marcher vont tâcher de gagner le Mans. Les autres resteront ici... Je n'ai pas une voiture à ma disposition. Il n'y a plus une charrette dans le village.

— Alors il faut que je puisse marcher.

— N'essayez pas... vous ne pourrez pas.

Sérignan fit un effort pour se redresser, et retomba tout aussitôt, défaillant.

— Voilà comment vous pouvez marcher, dit le chirurgien.

— Mais, demanda Criquette, en voiture serait-il transportable ? Y aurait-il quelque danger ?

— Danger... non... en le couvrant beaucoup... Il fait un froid épouvantable... Mais je vous répète qu'il n'y a pas de voiture.

— J'en trouverai peut-être une.

Quelques minutes après, malgré les prières et les supplications de Sérignan, Criquette partait encore une fois, seule, à pied.

Deux grandes fermes dépendaient du domaine de Louvercy, et l'une de ces fermes, les Fontenilles, se trouvait entre le château et Yvré-l'Évêque, à deux kilomètres du village. Criquette était allée plusieurs fois aux Fontenilles avec mademoiselle Clémentine, qui se considérait un peu comme chez elle sur les terres de M. de Sérignan, et qui en faisait volontiers les honneurs. D'ailleurs, les fermiers des Fontenilles, le père et la mère Brunet,

étaient de vieux amis de mademoiselle Lemuche.

Criquette connaissait bien les chemins de traverse qui, d'Yvré, pouvaient, en une demi-heure de marche, la conduire à la ferme. Là elle trouverait une voiture. Elle ne voulait pas qu'il tombât aux mains des Prussiens, elle voulait le ramener chez lui, à Louvercy, et alors seulement elle aurait accompli sa tâche.

Elle partit donc; mais, dès les premiers pas, elle sentit une affreuse lassitude. C'était trop de fatigue pour cette frêle et délicate créature. Le chemin était accidenté, le sol glissant; Criquette rencontra une montée très rude et dut s'arrêter, pendant quelques instants, pour reprendre haleine. Elle se sentait à la fois brûlante et glacée. Une légère douleur, par moments, la prenait dans le côté et lui coupait brusquement la respiration; son courage et son énergie, malgré tout, ne faiblissaient pas.

Elle arriva. La barrière de la ferme était solidement cadenassée. Criquette voyait, dans la brume, les vastes bâtiments qui entouraient la cour; toutes les portes et toutes les fenêtres étaient fermées... Aucun mouvement... Pas un être vivant... Criquette appelle... Rien! Elle appelle de toutes ses forces, mais chaque fois qu'elle crie : « Monsieur Brunet! monsieur Brunet! », c'est comme un déchirement dans sa poitrine oppressée... Et rien... rien encore!

Que va-t-elle devenir, si la ferme est abandonnée? Ses membres sont comme rompus et brisés...

Jamais elle ne pourra retourner à pied à Yvré. Elle fait un nouvel effort pour jeter encore ce cri : « Monsieur Brunet! monsieur Brunet! », et elle reste là, d'une main se cramponnant à la barrière, pour ne pas tomber, et de l'autre agitant son mouchoir.

Cependant, un léger bruit s'est fait entendre dans ce silence de mort. C'est une fenêtre qui s'entr'ouvre. Brunet n'a pas quitté les Fontenilles ; mais, seul avec sa femme et sa fille de ferme — ses deux fils sont à l'armée, — il s'est barricadé dans la maison. Il regarde, et, voyant cette femme qui appelle à son aide, il arrive.

Toutes ses voitures, tous ses chevaux ont été réquisitionnés. Il ne lui reste plus qu'une charrette hors de service et un vieux cheval fourbu ; mais la course n'est pas longue des Fontenilles à Yvré et d'Yvré à Louvercy : la voiture pourra bien rouler et le cheval marcher au pas pendant deux heures.

Madame Brunet fait flamber un grand feu, et Criquette ranimée, reprenant confiance, retrouve un peu de chaleur et de force. Elle ne prend d'ailleurs que quelques minutes de repos ; il n'y a pas un instant à perdre. Elle fait mettre dans la charrette un matelas et des couvertures. Enfoui dans sa limousine, un gros bonnet fourré sur les oreilles, Brunet s'installe sur le siège ; Criquette s'assied dans la voiture sous une vieille bâche toute déchirée ; elle se blottit sous les couvertures

et ne souffre pas trop du froid pendant ce premier voyage.

Mais, une heure après, c'est M. de Sérignan qui a pris sa place au fond de la charrette. Il a perdu connaissance au moment où deux infirmiers le transportaient dans la voiture. Criquette a rassemblé sur lui toutes les couvertures, mais l'évanouissement se prolonge. Tâcher de le garantir du froid, c'est ce que le chirurgien a, par-dessus tout, recommandé à Criquette. Alors elle ôte son manteau, pendant que Brunet ôte sa limousine; et le manteau et la limousine viennent s'ajouter à cette montagne de couvertures qui enveloppent déjà Sérignan.

Assise dans cette voiture ouverte à tous les vents, Criquette se sent pénétrée d'un froid glacial, en même temps que, par accès, de grands frissons la traversent, suivis de brusques traînées de chaleur qui mettent dans sa poitrine un sentiment de brûlure... et l'impression du froid est ensuite plus douloureuse et plus dure.

Sérignan revient à lui lentement, très lentement... Il sourit à Criquette, il glisse un de ses bras hors des couvertures, il cherche et trouve une des mains de la pauvre enfant qui, en ce moment, est secouée par un de ces longs frissonnements; elle est agitée par un mouvement convulsif; sa main tremble; ses dents s'entre-choquent... Et Sérignan s'aperçoit qu'elle s'est dépouillée de son manteau pour l'en couvrir; il l'oblige à le reprendre et à

mettre sur ses épaules la limousine du fermier.

— J'ai eu un peu froid, dit Criquette, mais je vais me réchauffer tout à l'heure... Nous sommes arrivés... Regardez... C'est le château... Je vous ai ramené chez vous... oui... chez vous!... Et je suis si heureuse!... si heureuse!

C'est à peine si elle peut parler. Sa respiration est haletante, elle souffre cruellement, et cependant elle ne dit que la vérité. Elle est heureuse, et c'est bien un sourire de bonheur qui se dessine faiblement sur ses lèvres tremblantes.

La charrette s'arrête dans la cour du château. Le régisseur et des domestiques accourent. Criquette, malgré le mal qui la déchire, a encore le courage de rester debout et de s'occuper de Sérignan qui, effrayé de l'altération de son visage, veut la contraindre à se reposer.

— Ne vous tourmentez pas, lui répond-elle, à cause de moi. On est allé au Mans chercher un médecin et prévenir mademoiselle Clémentine... Dès qu'elle sera là, je me reposerai, je vous le promets... je ne suis pas malade, je vous assure...

Lorsque mademoiselle Lemuche arrive, Criquette va au-devant d'elle et lui dit :

— Il va mieux... beaucoup mieux... Ne soyez pas inquiète...

— Mais toi, ma pauvre enfant, qu'est-ce que tu as?

— Ah! moi?... Vous arrivez à temps pour me remplacer auprès de lui... Je ne peux plus me tenir debout...

Le médecin, après avoir vu Sérignan et Criquette, disait à mademoiselle Lemuche :

— Lui, ce n'est rien, il sera sur pied dans quelques jours ; mais elle, c'est autre chose. Elle a une fluxion de poitrine.

Dans la chambre qu'elle avait habitée au château pendant trente ans, mademoiselle Lemuche passa huit nuits au chevet du lit de Criquette.

C'était le 20 janvier; depuis le matin, un nuage enveloppait la pensée de Criquette, et parmi les paroles confuses qui sortaient péniblement de ses lèvres, c'est à peine si l'on pouvait distinguer ces lambeaux de phrases :

— La princesse Colibri... Blessé... chez les sœurs... A Yvré... J'ai froid... j'ai froid... Un rôle... Il faut un rôle pour Pascal... J'avais un ami à Beauvais... Un gros chien noir... Pierrot... Qu'il vienne... Je voudrais le voir... Le porte-monnaie de Pascal... De l'argent... j'ai de l'argent... J'ai froid... mais lui... il n'a pas froid... Garde-moi... je suis ta femme..

A plusieurs reprises, dans le courant de la journée, elle regarda César Lemuche.

— Monsieur Lemuche, lui disait-elle, c'est bien vous, monsieur Lemuche ?

— Oui, mon enfant, c'est moi.

— Je veux travailler... Mon rôle... vous savez... Sylvia... Il y a une phrase... Comment faut-il dire : « Oui... Dorante... Oui... Dorant... vous m'aimez... » Ah ! je ne peux pas... je ne peux pas .. Je ne sais plus...

M. de Sérignan s'était fait apporter dans la chambre de Criquette, et c'est à lui qu'elle adressa ses dernières paroles intelligibles :

— Vous aimer tous les deux... je n'aurais pas pu... alors... C'est bien ainsi... Oui, c'est bien...

Criquette ne résista pas à la mort qui lui fut clémente et la prit doucement.

Dans une matinée du mois de mai 1873, un cavalier descendait seul, au pas, le chemin qui conduit à Yvré-l'Évêque, à travers les pentes d'Auvours; ce cavalier, en passant, regarda une masure et un hangar qui se trouvaient à droite, sur la route. Il se rappelait dans quelles circonstances il était allé tomber un soir, évanoui, sous ce hangar... Mais ensuite il ne se rappelait plus rien. Il y avait dans ses souvenirs, dans sa vie, une lacune de quelques heures.

Il continua sa route, traversa le vieux pont jeté sur l'Huisne, suivit la grande rue du village et regarda une autre maison, l'école des sœurs. Là, sa vie recommençait avec ses souvenirs. Il revoyait, penchée sur lui, souriante, avec ses grands yeux, la noble et courageuse enfant qui était venue à son secours, presque jusque sous les balles allemandes.

Il continua encore sa route et arrêta son cheval au bout de quelques minutes. Par-dessus le petit

mur du cimetière, il considérait une tombe. Là, dormait du sommeil éternel celle qui était morte pour lui.

A ce moment — il était onze heures du matin — on placardait à Marseille, sur la façade du Théâtre-Français, une affiche qui portait ces mots :

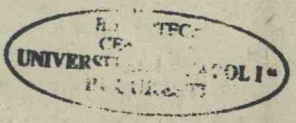
CE SOIR

LA TOUR DE NESLE

M. PASCAL jouera le rôle de BURIDAN.

Et, en ce même moment, à Beauvais, mademoiselle Aurélie se préparait à sortir et nouait correctement devant une glace les brides de son chapeau. Elle devait assister, à onze heures et demie, à une réunion du comité des dames patronnesses de la Société de protection des jeunes filles abandonnées.

FIN



IMPRIMERIE D. BARDIN ET Cie, A SAINT-GERMAIN. — 2305-83



VERIFICAT
2007